

L'atoll des bateaux perdus

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

G.-J. ARNAUD



L'atoll des Bateaux Perdus

FLEUVE NOIR

G.-J. ARNAUD

L'ATOLL DES BATEAUX PERDUS

UGO CARDONE – 3

Fleuve Noir

Collection dirigée par Daniel Riche

© 1997, Éditions Fleuve Noir

ISBN : 2-265-05742-8

CHAPITRE PREMIER

En cette fin janvier 1935 l'été australien s'installait dans le port d'Adélaïde avec de fortes chaleurs, et surtout une grasse odeur de suint. Des millions de moutons venaient d'être tondus et des montagnes de laine fermentaient dans les entrepôts du port. Là-dessus, les trémies remplissant les ventres des cargos de charbon chargeaient l'air étouffant d'une poussière irritante.

C'était une sale époque pour tous les tramps, ces cargos plus ou moins rouillés faisant du port à port dans le Pacifique. Une sale époque à cause de la crise économique mondiale et la fin de la Prohibition aux États-Unis. De nombreux contrebandiers, bootleggers et autres trafiquants s'étaient réfugiés sous les Tropiques, espérant y pratiquer quelques activités illégales, mais les possibilités de gagner de l'argent rapidement en transportant n'importe quelle marchandise s'étaient vite épuisées. Dans les bars de la ville on liquidait à bas prix les produits des distillations clandestines à base de sucre de canne la plupart du temps, ou du vin de la région de Melbourne. On essayait d'y traiter quelques affaires douteuses avec des interlocuteurs fauchés mais on y buvait plus que de raison et, l'ivresse aidant, on y racontait volontiers d'étranges histoires, on y ressassait quelques légendes parfois vieilles de plusieurs siècles. C'était à qui sortirait la plus extravagante, la plus effrayante. Certains ivrognes se spécialisaient dans des récits volés aux Canaques, Papous et Maoris du Pacifique sud, d'autres en revenaient toujours aux phénomènes maritimes qu'ils auraient pu observer au cours de leur longue vie d'errance sur les mers. Serpent monstrueux, vaisseau fantôme, poulpes et calmars gigantesques ayant entraîné dans les abîmes des dizaines de bateaux étaient très en faveur. Mais le conteur qui obtenait le plus de succès restait cependant l'unijambiste Orson, dont on ignorait le nom véritable.

Lorsque Orson pénétrait dans quelque bouge sur le coup de minuit, un silence épais engluait les conversations, les rires, les jurons et chacun des buveurs se demandait s'il n'aurait pas mieux valu s'en aller avant que le nouveau venu, déjà pris de boisson, ne commence à soliloquer dans son coin. Alors que ces durs à cuire acceptaient avec un brin de scepticisme les autres racontars, rumeurs et mystères, ce que disait le vieux Orson les inquiétait, s'insinuait dans leurs esprits

échauffés par l'alcool, atteignait le plus profond de leur angoisse secrète. Quelques-uns ouvrant la porte d'un bar et apercevant la tête hirsute d'Orson préféraient souvent aller voir ailleurs, mais quand on se trouvait déjà attablé avec des amis, une sorte d'envoûtement s'opérait et enchaînait chacun des assistants à sa place. Le barman n'aimait guère cela mais il se serait bien gardé d'intervenir. Il essayait de placer son alcool plus ou moins frelaté mais souvent on l'écartait, on lui intimait de se taire afin qu'aucune parole coulant de la bouche édentée, noyée dans une barbe d'un gris sale, ne fût perdue.

Il y avait des marins pour affirmer qu'Orson l'unijambiste n'était pas un humain, mais une sorte d'envoyé du diable venu dans ces lieux pourris tenter ceux qui cherchaient à fuir quelque châtiment de la justice des hommes.

Le vieux s'installait toujours dans un angle de la salle enfumée, appuyait son dos, le calait et quand il avait trouvé la position la plus confortable, faisait un signe de la main. Le barman ou la barmaid lui apportait alors son quart de bouteille de rhum. Car l'homme avait les moyens de se payer autre chose que de la gnole au vitriol. Il avalait son premier verre qui n'était le premier que dans ce bar, d'autres ayant précédé celui-là. On disait qu'il faisait chaque nuit une demi-douzaine d'endroits avant de disparaître avant le lever du soleil.

— Il y en avait là-bas, commençait-il quelquefois en regardant son rhum, il y en avait du très vieux, parfois d'un siècle. Mais seuls les grands capitaines y avaient droit. Nous, on devait se contenter de l'alcool de bois que des assassins en puissance distillaient et qui nous empoisonnait tous.

Là-dessus il buvait une gorgée dont il rinçait ses gencives nues. On pouvait deviner sa glotte, invisible sous sa barbe, au remous que la déglutition provoquait dans les poils crasseux.

— C'est l'enfer là-bas et tous ceux qui ont cru s'y réfugier pour échapper à quelques dangers et même à la pendaïson auraient dû y réfléchir à deux fois. Mieux vaut monter à l'échafaud que d'espérer y trouver un petit coin peïnard pour y vivre le reste de son âge.

Nouvelle gorgée dans le silence haletant de tous.

— C'est en 1885 que nous avons eu cette foutue idée d'aller y voir. Ouais, y a cinquante ans et j'avais dix-huit ans. Je n'étais plus un mousse et même je me débrouillais bien comme timonier. Notre mixte, voile et vapeur, c'était le *Star Mary*.

Il y avait toujours un marin dans le bar pour froncer les sourcils et se souvenir que le *Star Mary* avait été considéré comme perdu corps et biens à la fin du siècle dernier.

— Tous des gibiers de potence malgré tout, même moi. On trafiquait des Chinois qu'on allait soi-disant débarquer à San Francisco mais qu'on balançait par-dessus bord, une fois en dehors des eaux territoriales de la Chine. On avait répété le coup trop de fois, et non seulement les Chinois mais les Anglais, les Français, les Américains nous donnaient la chasse avec leurs navires de guerre rapides.

Nouvelle gorgée de rhum. Orson laissait le liquide inonder son estomac de chaleur et de bien-être avant de poursuivre.

— Chacun de nous, on était une trentaine à bord, avait entendu cette histoire dans chaque port. On y croyait plus ou moins mais le maître-voilier, il s'appelait Robbins, affirmait que ce n'était pas une légende et qu'il avait connu un gabier qui avait passé vingt années de sa vie dans ce foutu endroit. Il s'en était échappé pour des raisons qu'il taisait mais Robbins persistait à répéter que c'était là-bas qu'on devait aller. Que sinon on se balancerait bientôt au bout d'une corde et là il disait vrai car nous avions tous sur la conscience la mort d'un bon millier de Chinetoques. Les malheureux nous payaient cent dollars pour qu'on les conduise aux USA et ils n'y arrivaient jamais. C'est comme ça que nous avons commencé à songer sérieusement à nous réfugier dans un abri sûr. Du moins quelques années, le temps qu'on nous oublie et qu'on maquille notre *Star Mary*.

Là, il s'arrêtait de parler. Il ne s'adressait à personne en particulier mais son récit coulait de ses lèvres avec une tranquille assurance. Il n'y changeait jamais rien, s'arrêtait toujours aux mêmes endroits. Personne n'avait jamais osé lui lancer : « Et alors, qu'est-il arrivé ? »

Il soupirait profondément.

— Nous voilà donc en route vers le sud. Robbins ne nous avait pas caché qu'il nous faudrait du temps pour trouver. Que nous naviguerions des semaines, voire des mois dans une immensité d'océan, un immense triangle sans îles, sans habitants, forcément. Un triangle avec le cercle polaire antarctique pour base et l'île de Pâques pour sommet.

Chacun savait que cela représentait une surface d'eau incroyable et ceux qui, pour la première fois, calculaient, atteignaient le chiffre effarant de vingt millions de kilomètres carrés, dans l'endroit de la terre le plus oublié puisque aucune ligne maritime ne le traversait.

— Nous avons assez de charbon et de vivres pour tenir le coup deux bons mois et nous avons voté à la quasi-unanimité le recours à cette solution. Ceux qui ont refusé ont été débarqués dans un petit port des Tuamotu où, d'ailleurs, ils ont été reconnus et traduits en justice. Les Français les ont guillotiné.

Nouveaux frissons dans l'assistance. Mais le récit de l'unijambiste en apportait d'autres.

— Un mois est passé et déjà la moitié d'entre nous murmurait et souhaitait qu'on arrête de chercher. Et juste comme ils allaient se mutiner voilà-t'il pas que ce vaisseau fantôme nous sort de la brume un matin où nous étions encalminés pour économiser le charbon. Un vaisseau d'un autre âge, énorme, très haut sur l'eau et tellement voilé que le moindre souffle le poussait alors que nous étions, nous, en panne. Quatre-vingts canons, un East Indiaman, navire de ligne de la route des Indes de la fin du XVII^e siècle. Il croise devant nous et lâche une bordée. Des dizaines de boulets qui passent au-dessus de nos têtes en guise d'avertissement. On hisse le drapeau blanc mais va te faire voir. Ils nous abordent, nous menacent. Tous habillés comme autrefois. Avec des mousquets, des pistolets d'arçon, des sabres et des lances. Nous nous sommes retrouvés aux fers.

À ce moment du récit, il soulevait son quart de bouteille pour en jager le reste d'alcool, le vidait dans son verre.

— Enchaînés à fond de cale, quinze jours. Et puis on nous a traînés sur le pont et nous avons vu. Devant nous, dans le soleil levant, comme une forêt sur l'océan. Des centaines de mâts. Nous arrivions à Fantom-Harbor, que nous avions tant cherché. C'était là que nous allions durant trente ans vivre une vie d'esclaves au service des maîtres de l'endroit. Trente ans. Jusqu'en 1915. Tous mes compagnons ont fini par mourir, enfin presque tous. Un jour, je me suis évadé et je me suis caché dans les épaves. Il y en a des centaines, dangereuses, car abritant des hommes sauvages prêts à tout et des animaux qui ont réussi à proliférer en s'entre-dévorer. J'y ai passé encore dix ans à me construire un bateau avec les débris de plusieurs chaloupes. C'est en 1926 que j'ai réussi à atteindre la Nouvelle-Zélande. Plus tard, je suis venu en Australie.

CHAPITRE II

À plusieurs reprises Ugo Cardone s'était trouvé dans un bouge où l'unijambiste Orson racontait ses éternelles aventures. Sur le moment il était lui aussi captivé, envoûté par le récit du vieillard. De même ses amis Milfried, son second, et Hassanian, le coq du bord, se laissaient fasciner par cette évocation d'un endroit perdu dans l'océan où depuis des siècles se réfugiaient les marins traqués par la justice, les pirates et les trafiquants de toute nature. Mais c'était à se demander si le vieil infirme n'inventait pas Fantom-Harbor, ne le décrivait pas en quelque sorte comme l'enfer.

Lorsqu'ils rentraient tous les trois à bord du *Vesuvio*, ils n'en finissaient pas de commenter cette légende. Hassanian y retrouvait tous les ingrédients de ces contes orientaux qui l'avaient terrorisé dans son enfance. Milfried, lui, grand spécialiste de l'histoire de la marine, revenait sans cesse sur ce fameux bateau de la Compagnie des Indes décrit par Orson.

— À moins qu'il ait étudié des illustrations de ces navires, comment peut-il donner des détails aussi précis ? C'étaient de fameux bâtiments qui au début du XIX^e siècle atteignaient les quinze cents tonneaux. Ils étaient rapides, transportaient un grand poids de marchandises et pouvaient se montrer de redoutables combattants.

Dans le carré de leur cargo ils continuaient de discuter en buvant une bouteille, oubliant leurs soucis de l'heure. Il y avait trois mois qu'ils étaient à quai dans ce port d'Adélaïde, trois mois qu'ils attendaient qu'un armateur daigne leur proposer du fret et leur accorde une avance. Ils n'avaient plus d'argent et bientôt plus de charbon pour entretenir la chaudière et éviter qu'elle ne rouille une fois éteinte. Ils avaient échoué dans l'endroit le plus écœurant du port, à côté des magasins de laine brute et puante et des trémies de charbon. Le pont du cargo se recouvrait d'une poussière qui décapait tout comme du papier de verre. La plus grande partie de l'équipage avait quitté le bord pour essayer de s'engager ailleurs. Certains marins avaient trouvé un embarquement mais les autres voyageaient dans toute l'Australie pour trouver un bateau. L'époque était difficile. Ils avaient connu des années prospères du temps de la Prohibition aux États-Unis, débarquant sur les côtes de Californie des futs d'alcool en provenance d'un peu partout, depuis le cognac fiançais transitant par

Tahiti et les Marquises jusqu'au whisky écossais d'Australie. Mais tout cela était bien fini.

Ils n'avaient pas attendu Orson l'unijambiste pour entendre parler de Fantom-Harbor et dans tout le pourtour du Pacifique, du nord au sud et de l'est à l'ouest, cette légende finissait toujours par réapparaître comme le serpent de mer, le Hollandais volant et toutes les autres histoires surnaturelles.

Chaque matin, Ugo et Milfried couraient les bureaux des affrètements, faisaient la queue avec des dizaines de capitaines ou de subrécargues à la recherche de marchandises, mais les armateurs, profitant de l'abondance des cargos dans le port, proposaient de tels prix à la tonne que leurs propositions ne pouvaient être décemment acceptées.

— Faut-il vendre le *Vesuvio* ? fit Ugo alors qu'ils s'en revenaient ce jour-là comme tous les autres, n'ayant pu trouver le moindre fret sinon pour un prix ridicule.

— Il y a des dizaines de cargos à vendre dans ce port et des milliers dans toute l'Asie.

— Nous ne pourrions même pas remplir les soutes.

— Il faut diminuer encore le chauffage de la chaudière.

— Si seulement nous pouvions quitter Adélaïde et remonter vers la Chine ! On dit que les Français en Indochine cherchent des bateaux pour aller acheter du riz et faire face à une récolte désastreuse.

— Bah, dit Milfried, c'est encore un bobard qui court partout, peut-être même lancé par les autorités pour vider le port de tous ces indésirables que nous sommes.

À bord, les repas se ressentaient de la crise, même si Hassanian faisait des prodiges pour cuisiner. Les quelques matelots restés fidèles ne protestaient pas, faisaient confiance au Captain Tropic ; ainsi appelait-on Ugo dans cette partie du monde où depuis des années il naviguait entre le Cancer et le Capricorne. Il était même descendu vers le sud pour transporter le ravitaillement d'une expédition anglaise dans l'Antarctique. Il faisait depuis des cauchemars, rêvant qu'un énorme iceberg se dressait soudain devant la proue de son cargo.

Ce matin-là un fonctionnaire du port vint les trouver et déclara, d'une voix méprisante, qu'ils disposaient de quarante-huit heures pour quitter ce quai où ils gênaient la manœuvre. Ils n'avaient qu'à se

mettre à l'ancre dans la baie.

C'était les condamner au pire car dès lors, pour gagner la terre, ils devraient utiliser la chaloupe, ramer car il n'était pas question de gaspiller du charbon pour alimenter la petite machine à vapeur.

— Il ne nous reste plus qu'à attaquer une banque ou essayer de trouver un de ces trafics immondes dont nous n'avons jamais voulu.

— Les Chinois comme du temps d'Orson l'unijambiste, murmura Hassanian.

— Ou les esclaves en mer Rouge. De la drogue, du haschisch et du qat à Djibouti. Mais encore faudrait-il avoir assez de charbon pour aller là-bas. Ce que nous allons faire, c'est ratisser les bars les plus dangereux en espérant y trouver une occasion.

— Dans ce cas nous y allons ensemble et armés, dit Milfried.

— Si nous sommes pris dans une rafle de police avec des armes ce sera l'expulsion immédiate. On va essayer de se contenter de nos poings.

Au bout de trois jours, ils n'eurent que le même type de proposition, le trafic de travailleurs chinois pour l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les îles au nord. C'était la seule marchandise proposée à un prix raisonnable. Les Anglais et les Australiens ne voulaient pas admettre une immigration asiatique sur leur sol alors que leur territoire était immense et aux trois quarts désertique.

Ugo ne pouvait se résoudre à accepter et ils traînaient dans les endroits les plus effrayants. Ils durent à plusieurs reprises se battre avec des inconnus, rencontrèrent Orson l'unijambiste qui inlassablement répétait son histoire, ses cinquante années de misères diverses. Mais Hassanian annonça un jour qu'il avait vu le vieux bonhomme au centre ville alors qu'il sortait en pleine journée d'un restaurant.

— Pas un grand restaurant mais tout de même un endroit où il faut de l'argent. Et le plus fort c'est qu'il a ensuite pris un taxi. Je me demande d'où il sort l'argent dont il semble ne pas manquer.

— Pourquoi ? Tu veux l'attaquer et le dépouiller ? demanda Ugo.

— Non, mais je me demande s'il n'a pas un filon quelconque. J'aimerais le suivre pour savoir où il habite.

— Qu'est-ce qu'on décide avec ce Wagner ?

L'homme leur avait proposé un transport de Chinois depuis Shanghai, d'où les habitants fuyaient devant l'avance des armées japonaises et cherchaient une terre d'accueil.

— Je n'aime pas ça, dit Milfried.

— Moi non plus, soupira Ugo, mais nous n'avons bientôt plus d'argent.

Cette nuit-là dans les bars on parlait de ce voilier étrange que l'on avait retrouvé échoué à l'ouest d'Adélaïde, dans une région déserte et rocheuse. Des ramasseurs de nacre l'avaient aperçu dans un creux de la côte. Jamais ils n'avaient vu un bateau de ce type, la construction et le gréement leur étaient inconnus. Les autorités prévenues avaient envoyé une chaloupe à moteur qui devait remorquer l'épave. D'après les journaux du soir, on n'avait pas trouvé trace de vie à bord, mais les policiers maritimes avaient raconté que les instruments de navigation, les voiles et les ustensiles de cuisine dataient d'une autre époque, certainement de plus de cent ans.

— Voilà qui fait jaser ce soir dans les bouges, remarqua Ugo, il ne manque plus que le vieux Orson l'unijambiste.

Mais curieusement personne ne put se vanter de l'avoir vu et entendu radoter cette nuit-là. Les trois amis étaient inquiets à la pensée que le lendemain ils devraient abandonner leur poste à quai pour se mettre à l'ancre, là où ils trouveraient une zone abritée des vents du sud. De nombreux cargos, des mixtes et des goélettes des îles en faisaient autant depuis des jours et des jours.

— Si on avait seulement du combustible nous pourrions tenter le coup avec un chargement de coprah. Il paraît qu'on peut gagner dix fois le prix d'achat si on réussit à le transporter jusqu'à Vladivostok.

— Quinze mille kilomètres au moins, le charbon brûlé nous boufferait le bénéfice, répondit Milfried au coq qui venait de faire cette proposition.

Ugo se leva et sans rien dire sortit du bar, traversa la rue et pénétra chez un Asiatique qui prêtait sur gages. Il lui montra sa montre en or, discuta la somme que l'autre en offrait et retourna avec les billets auprès de ses amis.

— On va boire un bon coup et attendre ici que le jour se lève. Qui sait ? Peut-être aurons-nous la chance que nous attendons depuis des

mois.

— Est-ce bien raisonnable ? fit Milfried. Bon, dans ce cas autant qu'on nous serve du pur malt et non la cochonnerie habituelle.

La serveuse (dans cette boîte, elles portaient toutes des tutus de danseuses d'opéra pour exhiber leurs jambes) leur apporta la bouteille d'alcool écossais. Ils trinquèrent gravement puis Captain Tropic leur demanda d'établir une liste de tout ce qui pouvait être mis en gage à bord du cargo.

À cet instant, il y eut un claquement bien connu, celui de la jambe de bois d'Orson le rescapé de Fantom-Harbor. On crut d'abord que les trois personnes qui le suivaient n'étaient pas avec lui, mais à l'étonnement général elles prirent place à sa table.

CHAPITRE III

Les clients, les serveuses et les deux barmen restèrent pétrifiés durant de longues minutes. Plus personne n'osait bouger, ni chuchoter, pas plus que tousser ou remuer sur son siège. Puis Orson de sa voix de basse commanda du rhum, du vrai rhum. Un des barmen se déplaça juste pour le servir. Et peu à peu l'atmosphère s'allégea mais chacun surveillait le vieux radoteur du coin de l'œil. Car Orson n'avait jamais été vu en compagnie et de plus il discutait avec ses invités dans un long murmure.

Ceux-ci portaient des cabans épais qui n'étaient pas de la dernière mode, mais les goélettes des îles par exemple embarquaient n'importe quel marin pour de longs périples qui pouvaient durer deux ou trois ans. Il y avait de vieux marins qui n'avaient jamais racheté de vêtements durant cinquante ans et des Maoris qui se promenaient dans des pagnes de couleur et des chemises bariolées.

— Deux hommes entre vingt et trente ans qui se ressemblent fort, commenta Hassanian, mais je ne peux voir le troisième, qui nous tourne le dos.

— Épaules fluettes et silhouette gracile, des fesses de fille. Je sais bien qu'on voit un peu de tout dans le coin mais cet inconnu me laisse songeur.

Ils buvaient doucement en surveillant le quatuor et soudain Orson se dressa en donnant un grand coup de son pilon. À nouveau les conversations se suspendirent et dans l'épaisse fumée des pipes, cigares et cigarettes, les visages à peine visibles se figèrent dans l'attente d'un événement extraordinaire.

Orson se mettait en marche et l'on crut qu'il se déhanchait vers la porte, mais il contourna une table occupée et se dirigea droit vers Ugo et ses amis. Il s'immobilisa lorsque son ventre tendu toucha le bois :

— Captain Tropic, hein ?

Surpris, Ugo fit un signe affirmatif. Il n'aurait jamais imaginé que cet homme étrange ait pu s'intéresser à ceux qui l'entouraient dans les bars de nuit et retenir même son surnom.

— J'ai à causer.

— Alors asseyez-vous. Un scotch ? Un vrai ?

— Un vrai, oui.

Là-bas les deux visages visibles du trio inconnu se tournaient vers eux et finalement la troisième personne en fit autant. Ugo découvrit des yeux très clairs, des traits d'une grande finesse et sut que cette silhouette délicate était celle d'une fille déguisée en marin.

Orson se laissa tomber sur sa chaise, regarda son verre se remplir, l'empoigna, le leva pour porter le toast et commença de boire. Il ne le reposa pas tout de suite.

— Le *Vesuvio* à quai depuis trois mois n'est pas près de prendre la mer. On va même l'obliger à se mettre à l'ancre dans la baie. L'époque est dure.

Ugo et ses amis restaient silencieux. Le vieux but encore une gorgée.

— Je reçois les petits-enfants d'un très vieil ami. Ils viennent d'assez loin de par le sud-est.

Il s'interrompait, buvait un coup, finissait semblait-il.

— Ils cherchent un vapeur.

— Le *Vesuvio* est un vapeur, ricana Hassanian, et un bon. Il ne manque que le charbon pour le lancer à dix nœuds à l'heure sur n'importe quelle mer du monde.

— Je vous connais de réputation. Tout le monde vous connaît. Je sais que vous êtes en train de réfléchir au sujet de ces Chinois qui veulent fuir les Japonais là-bas à Shanghai. Sales types, les Japonais, mais pas nette, la proposition de Wagner. Je le connais depuis que je fréquente tous les mauvais lieux. Moi, j'ai du solide à vous proposer. Le plein de charbon, à ras des écoutilles.

Ils le laissaient venir mais le vieux s'en moquait. Il savait qu'il les intéressait et qu'ils étaient au bout du rouleau.

— On demande de la discrétion.

— Un coup fourré ?

— Non, un vapeur en panne quelque part à des milles et des milles.

Il vida son verre.

— Mes petits amis ne figureront pas sur l'affrètement. Ils vous remettent de l'argent et vous faites le plein de charbon. Vous inventerez ce que vous voudrez pour calmer les curiosités.

— La destination pourtant ?

— L'île de Macquarie.

C'était au diable dans le sud, bien au-delà de la Nouvelle-Zélande, du côté du cinquante-cinquième parallèle, à proximité du cercle polaire antarctique.

— C'est l'été, fit remarquer Ugo, et l'été il y a des dizaines d'icebergs qui se baladent, certains sont gros comme la Tasmanie.

— C'est pourquoi il faut un capitaine qui en a, fit le vieux. On pourrait en trouver d'autres mais vous, vous pouvez atteindre cet endroit.

— On chasse le phoque là-bas ?

— Ouais, le phoque. Le vapeur en question a trop longtemps hiverné et a bouffé tout son charbon. Il faut le ravitailler et ravitailler ceux qui vont passer un deuxième hiver.

— Rien que du charbon.

— Des vivres aussi. De la farine, des viandes salées, des conserves, enfin un peu tout. Vous allez m'établir un décompte et on se reverra demain.

— Ici ?

— Non, prudence. Allez où vous voudrez, nous vous retrouverons. À partir de minuit.

Il allait se lever mais Ugo posa sa main sur la manche de cette chemise de grosse toile qu'il portait à longueur d'année :

— Nous avons un besoin terrible d'argent.

Le vieux hocha la tête :

— Dollars, livres ?

— Qu'importe !

La main tavelée plongea dans l'intérieur de la chemise, en ressortit avec une liasse qu'elle plaqua dans la main de Ugo.

— Acompte.

— Et si on ne fait pas affaire ?

— Qu'importe ! dit Orson, moqueur.

Il retourna à la table et dès qu'il fut avec les trois autres il ne prit même pas la peine de s'asseoir et les entraîna au-dehors de la boîte. Un gros mécanicien nommé Carrera se leva et vint se planter devant les trois du *Vesuvio* :

— Il vous voulait quoi, le vieux fou ?

— Le dernier tuyau sur les courses de Brisbane, répliqua Hassanian.

— Toi, le Turc, fous la paix. Il vous a remis de l'argent. S'il y a quelque chose à gagner faudrait qu'on en soit tous. On attend comme vous depuis longtemps dans le coin.

Hassanian, blême (il n'aimait pas qu'on le prenne pour un Turc), se leva soudain, prêt à la bagarre, mais Milfried le força à se rasseoir.

— C'est juste un renseignement, dit Ugo. Comment veux-tu que le vieux radoteur puisse nous procurer du fret ? Il m'a prêté de l'argent que je dois lui rendre dans une semaine. Satisfait ?

Carrera soutint le regard d'Ugo puis préféra s'en aller. Les trois amis quittèrent le bar peu après et se retrouvèrent dans le carré, encore interloqués par la proposition du vieux raconteur d'histoires.

— Sans ces billets de banque j'y croirais pas, avoua Hassanian. Non, mais vous pensez qu'on va nous donner du fric pour un chargement de charbon et de vivres ?

— Établissons un devis, dit Ugo, nous en aurons bien pour une bonne partie de la nuit. Savez-vous quel est le prix d'une tonne de charbon ici à Adélaïde ? Surtout quand on en charge mille tonnes ?

— Tu y crois, à cette histoire de l'île de Macquarie ? Un vapeur qui aurait bouffé tout son charbon ? Même le capitaine le plus stupide ne se laisserait pas manquer de combustible. Il nous a raconté une histoire, fit Milfried.

— Sûrement, mais on établit le devis et on attend le fric. Je peux déjà payer une semaine supplémentaire pour rester à quai.

CHAPITRE IV

Milfried absent depuis le matin réapparut dans le carré alors que Hassanian s'impatientait au sujet de son repas. Grâce à l'argent du vieux Orson il avait particulièrement soigné son menu et désespérait de voir tout le monde à table.

Malgré son flegme habituel le second paraissait surexcité et perplexe.

— Le cotre retrouvé échoué vient d'être remorqué dans un bassin proche de la douane. Je suis allé y jeter un œil. Il y avait pas mal de monde sur le quai pour l'examiner, mais personne ne pouvait déterminer ni l'origine ni la date de lancement.

— Et toi, tu t'es fait une opinion ? demanda le capitaine.

— C'est un cotre des douanes anglaises certainement construit à la fin du XVIII^e siècle, peut-être vers 1780. J'ai reconnu la marque du chantier proche de Plymouth. On y construisait des cotres aussi bien pour les contrebandiers que pour la douane. Celui que j'ai vu ici a été constamment enduit de goudron mais n'empêche qu'il est bien délabré.

— Curieuse coïncidence, murmura Ugo se servant un verre de vin australien qui se donnait des airs de bordeaux. Souvenez-vous du récit d'Orson l'unijambiste sur Fantom-Harbor et de ses bateaux vieux de deux ou trois siècles. Et le bonhomme toujours solitaire arrive cette nuit avec trois inconnus dont une femme, nous propose du fret et un voyage.

— Tu crois que Fantom-Harbor existe en dehors de l'imagination malade de ce vieil alcoolique ? demanda l'Écossais.

— Je n'en sais rien mais il y a quelque chose de troublant dans tout cela. L'échouage d'un cotre vieux de cent cinquante ans, ces trois personnages dont une fille très belle. Ils ne paraissaient pas bien à l'aise dans ce bar pourri.

— Peut-être sont-ils d'origine plus huppée que de simples matelots.

— Non, ils étaient inquiets. J'ai eu l'impression qu'ils venaient

d'une autre époque.

— Ils voyageraient dans le temps ? fit Hassanian qui adorait les histoires surnaturelles et remplissait sa cabine de romans fantastiques.

— Oui, c'est un peu ça.

— Nous avons rendez-vous cette nuit avec des êtres d'une autre époque ? rêva tout haut Milfried. Le cotre était lourd, peu maniable pour trois personnes. Rien à voir avec les cotres actuels. Celui-là est en bois massif long de douze mètres, un tirant d'eau de deux, il faudrait au moins dix hommes pour manœuvrer ses sept ou huit voiles. Il possède des sabords mais pas de canons.

Un peu avant minuit ils décidèrent d'aller au *Roocky*, un bouge fréquenté surtout par des baleiniers et des chasseurs de phoques dont les vêtements empuantissaient l'air de relents grasseyeux. Les bagarres y étaient fréquentes et on pouvait y voir arriver des hommes armés de harpons ou de crochets servant à suspendre les quartiers de viande de cétacé. Mais c'était un endroit où personne ne s'occupait des voisins et où se traitaient les affaires les plus louches.

Orson apparut le premier, une demi-heure plus tard, et comme toujours on l'accueillit avec un silence dû beaucoup plus à l'inquiétude qu'au respect. Ce qu'il racontait sans cesse donnait une authenticité certaine aux légendes entendues un peu partout. Il martela le plancher de son pilon, vint s'asseoir à la table des trois amis et, de ce fait, souleva une curiosité qui s'accrut lorsque les inconnus de la veille entrèrent à leur tour. Cette fois la fille ne faisait rien pour dissimuler sa chevelure blonde, et chacun trouva surprenant qu'une personne aussi belle et aussi distinguée vienne se frotter à cette écume de forbans et à ces entraîneuses mal embouchées.

— Alors, demanda le vieux marin, vous avez le décompte ?

— Un devis. Le voici.

Le vieux lut le chiffre global, passa le papier à la jeune fille.

— Mon nom est Ugo Cardone, dit le capitaine, voici Milfried mon second et Hassanian mon chef de cuisine. Puis-je savoir vos noms ?

— Graziela, Melchior et Paulus, mes frères. Vous avez calculé en quelle monnaie ?

— En livres anglaises, s'étonna Ugo.

Orson murmura quelque chose à l'oreille de la jeune fille, qui parut approuver ce qu'il disait. Elle se pencha vers Paulus et ce dernier ouvrit son caban et plongea sa main dans une grande poche intérieure, en sortit un livre relié en cuir. Une antiquité épaisse d'une main. Milfried s'agita, les yeux ronds :

— Une bible très ancienne.

Graziela la poussa vers Ugo.

— Ouvrez-la !

La lourde page de couverture soulevée il sursauta, la referma aussitôt.

— Ai-je bien vu ? murmura Hassanian, très pâle.

Ugo regarda autour de lui, l'ouvrit à nouveau.

Ils restèrent silencieux durant une minute puis Orson ricana :

— Doublons espagnols, des piastres, des dollars, et quelques autres monnaies. Il y a aussi des diamants, des rubis et des émeraudes.

— Mais que voulez-vous que nous en fassions ? murmura Ugo. Pour échanger cela nous devons prendre d'infinies précautions, et perdre un temps précieux.

— Moi, je m'en charge, dit Hassanian. J'ai des amis par ici.

Il trouvait toujours des amis aussi bien du Moyen-Orient que d'Afrique, des juifs, des musulmans, des hindous.

— Comment, s'indigna Milfried, a-t-on pu saccager une aussi belle pièce rare que cette bible ? L'évider pour en faire un coffret ? C'est un double sacrilège.

— Nous l'avons toujours vue ainsi, murmura Graziela, surprise par cette réaction tandis que ses frères paraissaient sur leurs gardes.

— Calmez-vous, dit Orson, ces trois-là sont innocents et vous découvrirez bien d'autres saccages dans le temps qui vous reste à vivre. Je vous demande de vendre le contenu de cette bible qui dépassera largement votre décompte. Le reste de l'argent sera remis à Graziela, la petite-fille de mon excellent ami Santander, Lewis Santander que j'ai bien connu jadis et dont j'ai partagé la vie d'infortune.

Il riait et appelait une des entraîneuses pour lui commander du rhum. Il retrouva vite son sérieux pour affronter Ugo du regard :

— Du charbon jusqu'aux écoutes, des vivres pour cent personnes pour un an, et de la qualité. Un cargo en état de fonctionner sans ennui. Vous avez un chef mécanicien ?

— Non. Nous avons dû réduire l'équipage.

— Je vous en enverrai un, il s'appelle Sun-Li, un Chinois qui n'a pas son pareil.

Puis il regarda Hassanian et lui parla dans une langue qu'Ugo identifia à de l'arabe du Moyen-Orient. Hassanian, surpris, répondit cependant avec assurance.

— Il me menace du pire si je compte filer avec la bible. Il ne me connaît pas. Je lui ai dit que l'on me demanderait une commission de vingt pour cent pour me donner l'équivalent en billets anglais et américains, mais il ne veut entendre parler que de dix. À moins de quinze il me faudra quinze jours pour écouler le tout.

— Et tu vas recevoir cinq pour cent, lui reprocha Ugo en *slang* américain.

Cet argot avait fait de tels progrès que le vieil Orson ne pouvait pas en connaître les finesses.

— Normal, non ? En fait je n'aurai que du deux pour cent, ce qui n'est pas si mal.

Orson avala son verre de rhum et se leva. Il dit à ses compagnons qu'ils pouvaient rester encore un peu mais ils refusèrent. Graziela au moment de partir s'adressa à Ugo :

— Quand nous accorderez-vous la grâce de pouvoir poser nos affaires dans votre navire ?

— Mais quand vous le souhaitez. J'ai deux cabines, l'une pour vous, l'autre pour vos frères.

— Nous souhaitons ne pas être désunis pour ce voyage de longue durée.

Ils s'en allèrent, les laissant pantois.

— Va-t-elle au cours des jours à venir s'exprimer de la sorte ? s'enquit Hassanian.

— C'est délicieusement anachronique, dit Milfried, aux anges.

— Mais d'où sortent-ils ? soupira Ugo.

CHAPITRE V

Il attendait sur le quai charbonneux, assis sur une valise en bois renforcée par des coins de cuivre. Ugo en se levant faisait toujours un tour sur le pont et l'aperçut. Le Chinois se leva, s'inclina et Ugo descendit l'échelle de coupée à la manivelle.

— Sun-Li, chef mécanicien. C'est le vieux monsieur avec une seule jambe qui m'envoie. Votre cargo est un beau cargo avec une machine de quatre cents chevaux-vapeur. Je travaillais à bord d'un autre cargo qui avait une machine de six cents chevaux.

Il accepta une tasse de thé qu'Hassanian lui apporta avec de quoi déjeuner. Le Chinois était de Formose et travaillait depuis l'âge de huit ans à bord de bateaux. D'abord des jonques à vapeur puis des bateaux en fer. Il était au chômage depuis six semaines dans le port, en attente d'un embarquement.

— Comment connaissez-vous Orson l'unijambiste ?

— Il a connu mon père autrefois et il m'a annoncé sa mort voici vingt ans. Je ne savais ce qu'il était devenu. Chaque fois que je passais ici je lui rendais visite et il m'a procuré ce travail. C'est un bien brave homme qui m'a aidé à survivre.

Ugo se rendit compte en moins d'une heure que Sun-Li connaissait son affaire. Milfried, pendant ce temps, recrutait le reste de l'équipage, tandis qu'Hassanian disparaissait avec la bible remplie d'un trésor inestimable. De quoi approvisionner le *Vesuvio* trois fois en charbon et en vivres.

Le soir même, Hassanian rapportait des billets de banque et avait obtenu des conditions avantageuses, les acheteurs s'étant contentés de douze pour cent de commission. À la nuit, Graziela et ses deux frères se présentèrent à la coupée. Hassanian leur avait préparé deux cabines communicantes puisqu'ils ne voulaient pas se séparer. La jeune fille annonça qu'un camion de livraison apportait des caisses qu'il fallait embarquer sur-le-champ et placer dans leur cabine. Le mot camion lui était visiblement difficile à prononcer car elle commença par dire chariot.

— Des caisses de quoi ? murmura Hassanian, qui faisait les

honneurs des cabines.

Ugo ne répondit pas. Le camion arriva peu après et les deux frères aidèrent les livreurs à transporter les caisses, qui paraissaient assez lourdes.

— Des armes, crois-moi, insista Hassanian.

— Nous tâcherons d'en savoir plus.

Au cours du repas ils eurent tous les trois l'impression que les frères et la sœur découvraient une nourriture inconnue. Hassanian avait apprêté des poulets avec une sauce à la française, accompagnés de raviolis à l'italienne. Les deux frères, deux gaillards taciturnes et même renfrognés, goûtaient avec méfiance avant d'engloutir. Car ensuite ils torchaient les plats, bâfraient littéralement et buvaient sec alors que Graziela restait toujours aussi réservée.

Ils se retirèrent tôt dans leur double cabine mais au petit matin, quand le *Vesuvio* manœuvra pour aller charger le charbon, Melchior et Paulus surgirent comme des fous, effrayés semblait-il par les trépidations de la machine et les nuages de fumée.

— On dirait, constata Milfried, qu'ils n'ont jamais connu que la marine à voile.

Durant toute la journée, alors que le charbon tombait dans les cales, l'enrôlement de l'équipage se poursuivait. Ils avaient cru que les marins au chômage depuis si longtemps se précipiteraient, mais apparemment la destination du cargo et le fait qu'Orson l'unijambiste soit à l'origine de ce voyage effrayaient les postulants.

— Nous risquons d'avoir un équipage de sac et de corde, prédit Milfried, interrompant un instant la vérification des papiers d'un soutier pour faire part de ses inquiétudes à Ugo.

— Nous gardons une dizaine d'hommes fidèles, puisqu'ils nous accompagnent depuis des années. Nous avons besoin d'une quinzaine d'autres que nous surveillerons étroitement. Nous avons connu des équipages difficiles depuis que nous naviguons tous les trois ensemble.

Ugo étudiait ses cartes. Il lui faudrait une dizaine de jours pour atteindre cette île de Macquarie et, au cours du repas, il demanda à la jeune fille si au retour un fret était prévu. Elle parut surprise, regarda ses frères, répondit négativement sans grande conviction.

— Serez-vous du voyage de retour ? demanda Milfried.

— Certainement pas.

— Nous pourrions donc charger des fûts d'huile de phoque, poursuivit le capitaine sans la lâcher des yeux.

— Pourquoi pas ? répondit alors Melchior avec brutalité. Vous ferez ce que vous voudrez ensuite. Nous vous avons largement payés, je crois.

— Nous vous devons des comptes. Notre chef de cuisine a fait de bonnes affaires et il vous revient une somme très importante.

Plus tard lorsque dans sa cabine il étala les liasses de livres et de dollars sous leurs yeux, ils parurent complètement désorientés.

— Cela représente donc beaucoup d'argent ? demanda Graziela.

— Vous pourriez vivre sans rien faire, posséder de belles maisons et des automobiles avec cet argent durant le reste de votre vie.

Il leur rendit la bible évidée et leur donna un sac pour y placer les liasses :

— Je vous conseille de veiller sur cet argent. Comme nous sommes pressés de quitter le port, nous avons dû enrôler des gens de toute sorte pour la manœuvre et ne pouvons garantir leur moralité. Je vous conseille donc de toujours fermer votre double cabine et de faire attention.

L'embarquement des vivres commandés ne put être terminé que quarante-huit heures plus tard. Les trois Santander, Ugo les appelait ainsi du nom de leur grand-père ami d'Orson l'unijambiste, ne quittèrent plus le bord. Désormais Ugo, Milfried et Hassanian ne descendaient plus à terre ensemble, préférant que deux d'entre eux restent à bord pour surveiller l'équipage.

— Il paraît qu'Orson n'a pas reparu depuis que nous l'avons rencontré au *Roocky*, annonça Milfried la veille de leur départ. Personne ne l'a vu et évidemment personne ne sait où il habite.

Les Santander dirent qu'ils ignoraient l'adresse de leur bienfaiteur, qu'ils l'avaient eux-mêmes rencontré dans un bar où ils le cherchaient depuis plusieurs jours.

— Il nous a trouvé une petite auberge pour que nous puissions dormir, mais c'était toujours lui qui nous retrouvait, jamais nous.

Le dernier soir Ugo descendit seul en ville et parcourut quelques bars. Sans l'espoir de retrouver le vieil homme mais en vain. Il se rendit dans le quartier où Milfried l'avait aperçu un jour, pénétra dans plusieurs restaurants avant d'obtenir de vagues renseignements. Il venait quelquefois, pas régulièrement, mais repartait toujours après qu'on eut fait appel à un taxi. Il dépensait largement, ne lésinait sur rien et surtout pas sur la boisson. Il n'appréciait pas tellement le vin et il lui arrivait d'accompagner tout un repas de rhum de premier choix.

Très tôt le lendemain matin des curieux arrivèrent sur le quai d'où le *Vesuvio* devait s'éloigner. Des dockers bien sûr, mais aussi des marins au chômage et d'autres curieux. C'était assez étrange et Milfried, qui se trouvait sur la passerelle, n'aimait guère que cette foule assiste à leur départ.

— On dirait qu'ils viennent nous adresser un dernier salut comme si nous étions en route pour l'enfer.

Hassanian arrivait bardé d'amulettes multiples, des médailles chrétiennes, des porte-bonheur arabes, des gris-gris africains et des tas de bricoles asiatiques. Il était lui aussi préoccupé. Les Santander n'avaient pas quitté leur cabine, comme s'ils désiraient rester invisibles tout le temps que durerait l'appareillage.

— Cette foule est venue à cause des icebergs que nous risquons de trouver nombreux sur notre route, affirma Ugo, qui n'y croyait pas vraiment.

Certes le danger existait toujours sous ces latitudes mais d'autres navires l'avaient affronté et l'affronteraient encore. Il faudrait établir des tours de veille dès qu'on atteindrait le cinquante-cinquième et ne pas économiser les coups de sirène. Un iceberg se dressant en face d'eux renverrait un écho sonore et Milfried était un grand spécialiste de ce moyen de détection.

CHAPITRE VI

Après six jours de navigation calme, ils approchaient du cinquantième parallèle et la douceur de la température incitait à la prudence. Si la banquise sud se trouvait elle-même dans les mêmes conditions climatiques, de grands icebergs devaient s'en détacher mais aussi de plus petits, les plus dangereux pour un cargo comme le *Vesuvio*.

Dès lors Milfried ne fut de quart que la nuit et se reposait dans la journée car de tous il était celui qui pressentait la présence des icebergs, non seulement au son mais aussi par la qualité de l'air. Une telle masse de glace engendrait un air beaucoup plus froid qui rayonnait à des kilomètres autour du danger et qu'un nez exercé pouvait flairer. Ugo y parvenait lui aussi mais moins bien que son second.

Jusqu'ici, l'équipage nouveau s'était à peu près bien comporté mais les anciens marins du cargo les tenaient à l'écart, ne les fréquentaient pas et le bosco Adrian les tenait à l'œil lui aussi. Pour l'instant, ils étaient bien nourris, les coups de tabac étaient absents et la paye était quand même intéressante après des mois de misère.

Ce soir-là Ugo était sur la passerelle avant de rejoindre sa cabine. La jeune fille, qu'on ne voyait qu'à l'heure des repas, se présenta à la porte vitrée, tapa et il lui fit signe d'entrer.

Surpris, il alla à sa rencontre, laissant Milfried humer l'air qui entrait par la baie ouverte.

— Des ennuis, mademoiselle ?

— Je dois vous parler.

Il remarqua qu'elle portait le sac qu'il lui avait donné pour mettre son argent. Un sac en peau de chamois qu'il avait toujours possédé.

— On vous a volée ?

— Non. Je viens vous remettre cet argent.

— Vous désirez que je le mette dans le coffre du bord ? Soit mais je

vais vous signer une décharge.

— Non, je vous donne cet argent.

Elle ne le regardait pas en face.

— Je veux que vous changiez de cap.

— Je n'ai pas bien entendu, si ?

— Je veux que vous vous dirigiez vers l'est en suivant le cinquante-cinquième. Vous garderez cette somme dont vous nous avez dit qu'elle était très importante. Vous en distribuerez aux membres de l'équipage si jamais ils protestent.

— Mais l'île Macquarie ?

— Je ne sais où est cette île. C'est M. Orson qui nous a conseillé de parler de cette île comme destination et de vous faire changer de cap une fois sur le cinquante-cinquième.

— Mais ce vapeur sans charbon... ?

— Il se trouve à l'est, beaucoup plus à l'est. Nous descendrons sous la Nouvelle-Zélande et nous poursuivrons vers l'est.

— Et combien de temps ?

— Jusqu'à hauteur environ du cent vingtième méridien.

Ugo sursauta :

— Mais c'est une distance énorme. Quatre mille milles au moins. Notre équipage n'acceptera jamais... Et moi-même je n'ai aucune raison de vous obéir. Vous ne figurez même pas sur le connaissance. Vous n'êtes rien pour les autorités navales internationales. Je suis engagé pour aller à Macquarie et j'irai à Macquarie.

Il aperçut alors la silhouette massive de l'un des frères derrière la porte vitrée, certainement Melchior, qui avait le front encore plus bas que son frère.

— Vous avez une fortune entre les mains.

— Je suis le maître à bord et je ne reçois pas d'ordre différent de ceux du départ.

Milfried se retourna, conscient qu'un événement important venait

de se produire. Lui aussi apercevait Melchior et se demandait comme son capitaine où se trouvait Paulus.

— Même si je vous écoutais il nous faudrait trente jours pour parcourir cette distance dans un océan absolument désert où jamais personne ne navigue.

— Il y a du charbon et des vivres, c'est possible.

— Mais où voulez-vous aller ? Il n'y a rien dans cette zone, aucune île, aucune terre. Je ne comprends pas cette modification de cap.

Milfried venait de faire signe au timonier et quittait son poste pour rejoindre son capitaine et ami.

— Qu'y a-t-il ?

Ugo le lui dit et Milfried examina la jeune fille d'un air songeur :

— Il n'y a jamais eu de vapeur en panne de charbon, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Regarde ce qu'elle nous propose.

Ugo ouvrit le sac en peau de chamois et Milfried garda tout son flegme. En apparence, car son œil pétillait. Depuis quelques mois ils avaient de grosses difficultés d'argent et d'ailleurs, depuis la fin de la Prohibition américaine, ils avaient du mal à poursuivre leur vie aventureuse.

— En continuant tout droit nous finirions par atteindre les côtes du Chili à hauteur du détroit de Magellan, est-ce là que vous voulez aller ?

C'est alors que son frère Melchior pénétra, sans y être autorisé, sur la passerelle. Ugo le toisa :

— Veuillez sortir.

— Tu leur as fait part de notre résolution ?

— Pas encore.

— Dis-leur la raison qui appelle Paulus à rester dans notre cabine.

— Je souhaitais ne pas en arriver là.

— Eh bien je vais le leur dire, fit Melchior.

— Sortez, hurla Ugo, ou j'appelle les hommes de quart. Je peux vous faire mettre aux fers à fond de cale pour rébellion.

— Vous feriez mieux de m'écouter et d'abandonner votre prétention. Mon frère Paulus est dans notre cabine avec des explosifs. De la dynamite que nous a procurée Orson. Si nous ne sommes pas de retour là-bas dans dix minutes il fait sauter le bateau et nous avec. Nous sommes décidés à tout et même à sacrifier notre vie. Nous allons nous retirer dans notre cabine et, si le bateau maintient son cap, vous le regretterez.

Il prit sa sœur par le bras mais celle-ci commença par résister. Elle regardait Ugo avec désespoir :

— Je vous en prie.

— Je ne comprends pas le sens de cette agressivité. Vous nous payez très cher pour modifier le cap. Je veux en connaître la raison mais je ne compte pas m'y opposer. Et là-dessus votre frère me menace.

— Méfie-toi, ma sœur, il cherche à nous duper.

Elle finit par céder et ils sortirent de la passerelle. Les deux amis échangèrent un long regard mais du menton Ugo désigna le timonier et l'homme des cartes. Ils paraissaient surpris mais n'avaient rien entendu.

CHAPITRE VII

L'équipe du dernier quart de nuit se rendit compte que le cargo avait modifié son cap et se dirigeait droit vers l'est, le long du cinquante-cinquième parallèle environ. Les hommes de ce quart prévinrent ceux qu'ils réveillèrent et lorsque Milfried vint frapper à la porte de son capitaine avant d'aller se coucher, une grande effervescence régnait sur le pont et dans l'intérieur du cargo.

— Ce sont surtout les nouveaux venus qui s'énervent, fit le second. Je n'ai rien dit, je voulais te rencontrer avant. Hassanian a préparé sur mon ordre d'excellents petits déjeuners mais ça ne suffira sans doute pas.

— J'ai prévu une courte allocution. Et la prime que je vais leur accorder les fera taire, du moins je l'espère. Cent dollars par marin, deux cents pour le bosco, le maître mécanicien, un peu plus pour le chef Sun-Li.

— Cet argent est le bienvenu à condition qu'il ne soit pas à l'origine de nos éventuels ennuis. Je ne comprends pas ce que nous allons faire dans une zone où on ne rencontre presque jamais personne. Lorsque nous aurons dépassé la côte sud de la Nouvelle-Zélande et que l'équipage s'apercevra que nous continuons toujours vers l'est, c'est-à-dire vers des régions inhabitées, il s'agitera à nouveau.

— Nous donnerons d'autres primes. Chaque chose en son temps.

Apprenant qu'à midi le capitaine leur dirait quelques mots d'explication, les marins se calmèrent. Ceux du dernier quart allèrent se coucher, les autres se mirent au travail.

Ugo fut assez bref. Connaissant la mentalité des nouveaux engagés et leur absence de scrupules, il laissa entendre que la destination première n'avait été choisie que pour ne pas attirer l'attention des autorités australiennes. Mais que le *Vesuvio* avait une mission importante à accomplir, dont il ne pouvait pour l'instant livrer le sens. Mais la solde de chacun serait désormais liée à cette nouvelle destination et d'ores et déjà cent dollars seraient distribués par lui-même. Il demandait qu'on lui fasse confiance et affirma que tout allait bien.

Mais lorsqu'un des nouveaux enrôlés, un certain Matezlli, qui avait servi autrefois comme officier de quart, se présenta pour toucher sa prime, il apostropha Ugo.

— On raconte que c'est Orson l'unijambiste qui affrète ce cargo et nous n'aimons guère cela. Ce type est le diable en personne. Nul ne sait d'où il vient. Il est arrivé un beau jour à Adélaïde et personne ne peut dire qu'il l'a déjà rencontré quelque part dans le monde.

Ugo, pour toute réponse, alla chercher les documents du bateau et les lui tendit :

— Montre-moi le nom de l'affréteur et dis-moi si celui d'Orson apparaît quelque part.

L'autre dut reconnaître que le seul affréteur était Ugo Cardone lui-même.

— Maintenant, je vais te dire une chose. Nous allons jeter l'ancre devant la petite île de Campbell. La chaloupe te conduira à terre avec cette prime, ta solde entière d'un mois, et tu ne remonteras plus à mon bord. Si tu veux faire des histoires, je t'accuserai d'insubordination et les autorités te colleront au trou. Si tu es raisonnable, nous serons toi et moi d'accord pour raconter que tu es malade et as besoin de soins. Alors ?

Consterné, Matezlli sortit de chez le capitaine tête basse et dès lors l'agitation cessa. Ugo fit ce qu'il avait promis et l'homme fut débarqué dans la petite île de Campbell, sous prétexte qu'on redoutait une crise d'appendicite. Le cargo repartit deux heures plus tard.

Ce même jour Ugo frappa chez les Santander. Ce fut Melchior qui vint lui ouvrir.

— Je veux vous parler à tous les trois.

— Non, à deux en même temps. Il y en aura toujours un de nous à côté avec les explosifs. Nous nous méfions.

Graziela les rejoignit et demanda la cause de cette courte escale dans l'île de Campbell. Ugo lui en donna la raison mais ajouta que désormais, lorsqu'il s'avérerait que le cargo continuait vers l'est, d'autres regrettables incidents seraient à prévoir.

— Et il n'y aura plus d'île pour débarquer les récalcitrants.

— Vous avez assez d'argent pour les calmer, riposta Melchior,

toujours aussi désagréable.

— Au besoin nous avons d'autres pièces d'or, ajouta sa sœur, ce qui mécontenta le garçon.

— Allons-nous vraiment au Chili ? Pourquoi suivre une latitude aussi basse ?

— Nous vous payons, dit Melchior, cela doit vous suffire. Le vieil Orson nous a assuré que seul l'argent vous intéressait. Pourquoi poser sans cesse des questions ?

— Je ne veux pas mettre mon bateau et mes hommes en danger. L'équipage compte le plus dans cette histoire, mais si je perds mon bateau je perds toutes mes raisons de vivre.

Graziela lui sourit. Il y avait sur son visage une expression de tendresse qu'Ugo trouva réconfortante.

— Comment Orson et votre grand-père Santander se sont-ils connus ? Le vieil unijambiste raconte des histoires incroyables, difficiles à admettre, et nul ne peut dire d'où il vient.

— Nous ne savons pas, coupa Melchior. Si vous n'avez plus rien à nous dire nous vous serions reconnaissants de bien vouloir quitter notre cabine.

— Êtes-vous sûrs de savoir manipuler la dynamite ? J'ai des raisons de m'inquiéter.

— Le vieil Orson nous a fait voir.

En cet instant la sirène du bateau ulula de façon continue et le capitaine se précipita sur le pont. Il sentit ses cheveux se dresser sur son crâne en découvrant le spectacle.

CHAPITRE VIII

Il se précipita en haut de la passerelle pour avoir une meilleure vue. Ce qu'il avait découvert, depuis le pont, était terriblement inquiétant mais de là-haut, il eut beau tourner sur lui-même, il n'aperçut aucune possibilité de fuite. Deux dizaines, peut-être plus, d'icebergs apparaissaient un peu partout. Il y en avait au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest.

Milfried, réveillé par la sirène, sortit de chez lui en caleçon, ce qui était signe d'une grande préoccupation.

— Comment avez-vous pu vous laisser encercler ?

Le plus proche était un monstre qui occupait la surface d'une dizaine de gros cuirassés de guerre et devait atteindre deux cents mètres de haut. Il était sur tribord et avançait lentement. Sa partie immergée allait devenir menaçante.

Ugo donna des ordres et le cargo dérapa vers le nord puis essaya de poursuivre vers l'est, mais d'autres icebergs, l'un d'eux était fantastique, une île véritable dont on ne découvrait pas la fin comme s'il était encore relié à la banquise antarctique, barraient la route.

— Il n'y a pas de passage, gémit le timonier.

Milfried vissait son œil au télescope sur pied au grossissement considérable. Il le fit tourner dans tous les sens mais ne parut pas apercevoir d'issue.

— Je me demande s'ils ne sont pas encore tous soudés dans les fonds. Pas ceux au nord. Il va falloir les accompagner, remonter vers d'autres latitudes et profiter de la moindre ouverture pour nous échapper de ce cercle infernal.

Les marins de repos arrivaient sur le pont, s'accoudaient au bastingage. Ugo se disait qu'il lui faudrait surveiller ces hommes-là autant que les mastodontes de glace. Il fit appeler le bosco, Adrian, un Philippin engagé depuis peu mais qui contrairement aux autres possédait des références. L'homme ne lui cacha pas que certains marins l'inquiétaient.

— Le débarquement de Matezlli fut une bonne chose mais aussi une moins bonne, car ils le regrettent pour sa grande gueule.

— Le timonier n'aurait jamais dû se laisser surprendre.

— Il dit que vous n'étiez pas sur la passerelle.

Le *Vesuvio* remontait vers le nord mais l'armée des icebergs suivait et rien ne permettait de dire si on pourrait forcer le blocus. Tous maintenaient leurs intervalles et n'offraient pour l'instant aucune échappatoire.

— Il faut aller en reconnaissance, par là, dit Milfried, avec la chaloupe à vapeur et six hommes. Nous sonderons le passage entre l'iceberg qui a deux pics effilés et celui qui ressemble à une longue table.

La chaloupe descendit des bossoirs et le chef mécanicien Sun-Li s'affaira pour allumer le foyer, faire monter la pression. Ugo savait qu'il faudrait au moins une bonne heure pour que l'embarcation soit opérationnelle et la nuit arrivait. Il se jurait qu'il achèterait un moteur à pétrole dès le retour de ce voyage.

Il embarqua avec six hommes, tous marins anciens du cargo, et ils allumèrent les projecteurs pour se diriger vers le passage supposé entre les deux icebergs désignés.

À très faible allure, un nœud à l'heure, ils empruntèrent le passage mais soudain le marin qui à l'avant braquait son projecteur sur l'océan leva la main et l'on inversa la vapeur.

— Le fond n'est pas à un mètre, cria l'homme.

Dix fois on recommença en différents endroits et dix fois il fallut se rendre à l'évidence que les deux icebergs, pourtant en apparence distants de trois kilomètres, étaient solidement réunis sous l'eau et qu'ils devaient même plonger à quatre ou cinq cents mètres.

Ugo décida de porter ses recherches un peu plus haut, mais les icebergs du nord, s'ils n'étaient pas reliés entre eux, n'offraient que des passages insuffisants. On disait qu'il fallait cent mètres pour ménager une relative sécurité et ils ne trouvaient que cinquante mètres au mieux. Personne ne pouvait prendre la responsabilité d'engager le cargo dans ce corridor où il risquait de fendre son étrave.

— On retourne à bord.

La chaloupe resta en remorque avec deux marins chargés de maintenir la pression. Ils recevraient de quoi manger et boire. Lorsque Ugo grimpa l'échelle de coupée, il tomba sur Graziela et Paulus. Ce dernier était moins rogue que son *frère*, plus poli, et s'enquit avec amabilité de la situation.

— Nous sommes cernés. Les icebergs se sont soudés à notre insu. Les uns allaient plus vite, d'autres traînaient. Le timonier aurait dû s'en rendre compte mais je suis le principal coupable.

Ils le suivaient alors qu'il se dirigeait vers la passerelle.

— Il n'y a aucun passage ?

— Juste un, large de cinquante mètres, que je ne peux me risquer à emprunter.

Ce fut Graziela qui se rapprocha de lui pour lui souffler :

— Nous disposons d'une grande quantité de cette chose explosive. Peut-être en auriez-vous l'usage.

Il s'arrêta, surpris.

— De grosses quantités ?

— C'est cela.

— Les caisses étranges embarquées à Adélaïde ? Toute cette dynamite pour mon pauvre bateau ?

— Oh non, capitaine... Pas pour votre bateau. Il a bien fallu appuyer notre demande de changement de cap, mais nous n'avons aucun ressentiment contre vous, au contraire, murmura la jeune fille rougissante.

CHAPITRE IX

À l'aube, une demi-douzaine d'explosions sous-marines firent jaillir à des dizaines de mètres des montagnes d'eau et le soleil levant en fut, durant quelques secondes, irisé. Les ondes de choc se multiplièrent, secouant fortement le bateau. Sur la passerelle aux côtés du capitaine, Graziela et Paulus assistaient au spectacle. Melchior, toujours aussi méfiant, restait dans leur cabine. La chaloupe à vapeur montait et descendait selon les énormes vagues qui se succédaient. Milfried s'était chargé des explosions et maintenant il fallait attendre que tout se calme pour vérifier si la dynamite avait élargi le passage.

Le radio de bord avait installé un émetteur en graphie à bord de l'embarcation et restait aux écoutes. Ugo, lorsque les vagues se calmèrent, suivit avec un serrement de cœur l'approche que fit la chaloupe entre les deux énormes icebergs. Les mesures, les sondages commencèrent.

Deux heures plus tard, le radio apportait le message écrit qu'il venait de traduire du morse :

Nous avons obtenu une échancrure de soixante mètres environ. Avec d'innombrables précautions et si la mer reste calme, nous pouvons tenter de passer. Si d'accord, restons ici et vous remorquerons. MILFRIED.

Ugo, le télégramme dans sa main droite, resta songeur. Il y avait certainement entre les deux montagnes de glace un fort courant qui risquait de faire s'écraser le cargo contre l'une ou l'autre, mais ils ne pouvaient rester plus longtemps dans cette situation. Durant la nuit le cercle des icebergs s'était resserré sous l'effet des courants contraires et de la vitesse de chacun d'eux. D'ici la fin de la journée le *Vesuvio* serait peut-être coincé, compressé par des masses de plusieurs millions de tonnes.

Le radio attendait sans un mot, comprenant la gravité de la décision.

— Répondez au second que nous nous rapprochons, qu'il balise notre route.

Dès lors, la baleinière disposa des bouées sur la route à suivre et Ugo prit lui-même la barre. Le navire réduisait sa vitesse à l'extrême

et, quand il approcha du danger sous-marin des glaces, une remorque fut lancée.

Pendant ce temps, l'équipage faisait descendre le long de la coque d'énormes bouées lestées de gueuses en plomb, qui s'enfonçaient dans la mer et protégeraient les œuvres mortes du cargo à condition qu'il ne se produise aucune compression brutale. Tous les marins savaient que ces blocs étaient soumis à des dilatations inattendues et inexplicables, des cavités pleines d'air pouvant se modifier, provoquer des explosions fantastiques.

Il y eut une série de raclements sous la quille mais rien d'inquiétant. Des hérissements de la glace déchiquetée par les explosions. Par contre, le courant existait bien et poussait le *Vesuvio* sur bâbord. La chaloupe haletait, ne pouvant dépasser le demi-nœud à l'heure, et le défilement des bordures dangereuses n'en finissait pas. Cette angoisse se prolongerait une partie de la journée car, d'après le dernier message de Milfried, l'un des icebergs, une fois le passage étroit franchi, se prolongeait par une presque île sous-marine énorme de plusieurs kilomètres.

Le changement de quart n'envoya personne au repos. Tout l'équipage était mobilisé et un silence général transformait le navire en un étrange monument funèbre, semblait-il, du moins Ugo le ressentit ainsi. La machine continuait de tourner juste pour rétablir la direction, mais il faudrait libérer le surcroît de vapeur et nul ne pouvait dire ce que ce gros nuage d'eau chaude pulvérisée pouvait engendrer. Le chef mécanicien Sun-Li avait pratiquement éteint les foyers, mais c'était encore insuffisant. Ce fut lui qui eut l'idée de fixer des manches d'eau sur l'une des soupapes et de plonger l'extrémité de celles-ci dans l'eau froide de l'océan, où la vapeur se liquéfia sur-le-champ.

À l'arrière de la chaloupe un homme se dressait avec des pavillons et envoyait des messages codés. Il prévenait à tout instant du sens et de la force du courant qu'un autre mesurait avec un loch mécanique. Désormais le *Vesuvio* se coulait entre les deux montagnes de glace qui se rapprochaient, inéluctablement, avec des craquements sinistres. Plusieurs marins d'origine philippine, le bosco en tête, s'agenouillèrent pour prier. D'autres, musulmans, se prosternaient.

Et puis, alors qu'il restait encore un long canyon à franchir, ce qui demanderait bien deux heures de temps, des murmures se firent entendre, grossirent en une rumeur indistincte. Le bosco cessa de prier et se leva d'un bond pour aller apostropher un groupe de marins qui

s'entretenaient avec véhémence, mais au lieu de se disperser ils firent front et Ugo comprit que l'homme était harcelé de questions brutales. Il ne pouvait quitter son poste mais Hassanian, qui venait d'apparaître sur le seuil de la cambuse, lui fit signe. Le coq alla voir de près ce qui se passait puis rentra dans sa cuisine et appela le capitaine par le téléphone intérieur :

— Ils s'insurgent, disent que si l'on avait choisi d'aller à l'île Macquarie comme prévu au départ, on aurait évité cette épreuve. Ils disent aussi qu'Orson l'unijambiste les a envoyés au diable et doit s'en réjouir là-bas dans le port australien.

— Décidément, ils persistent dans cette idée que le vieux fou est à l'origine de l'affrètement.

— Nous ne sommes pas non plus très bien considérés, mes frères et moi, lui avoua la jeune fille, et lorsque je me promène sur le pont j'entends des réflexions très malveillantes. Ils racontent que nous sommes des démons chargés de livrer des âmes au Maître des Océans.

Dans toutes les mythologies, qu'elles soient grecques, arabes ou asiatiques existait un Maître des Océans qui, à l'occasion d'une grande terreur, reprenait vie dans l'imagination craintive des marins.

Juste à cet instant le cargo pivota de l'arrière et alla cogner brutalement sur une paroi aux aspérités affûtées comme des lames. Il y eut plus qu'un crissement : des déchirements, et sans attendre, Sun-Li téléphona pour annoncer qu'il allait voir.

Peu après, il signalait une déchirure juste au-dessus de la ligne de flottaison. Elle pouvait être facilement réparée plus tard, quand il serait libéré de sa veille aux machines.

C'est alors qu'un marin portant un énorme sac très lourd se hissa sur la rambarde arrière et se prépara à sauter sur l'iceberg. Lorsqu'il aperçut un endroit assez plat pour se recevoir, il jeta son sac puis s'élança. On le vit ensuite escalader une pente raide, disparaître malgré les appels répétés de ses camarades. Le bosco qui devait toujours affronter un groupe de marins surexcités ne pouvait rien faire et le navire ne pouvait être stoppé. Plus tard Ugo enverrait la chaloupe mais la nuit arriverait vite et pourrait-on retrouver cet homme que la peur avait poussé à cette folie ?

CHAPITRE X

Deux jours s'étaient écoulés depuis ces heures de cauchemar vécues dans le parage des icebergs et le vapeur faisait toujours route vers l'est. On ne s'était définitivement libéré de l'étreinte des glaces qu'au milieu de la nuit et à la lueur des projecteurs. On s'était éloigné au-delà de la limite de sécurité et le lendemain la chaloupe était retournée à la recherche du marin fou. On avait perdu toute une journée à fouiller l'iceberg et finalement son corps disloqué avait été remonté d'une crevasse où il était tombé. On l'avait ramené à bord et on avait aussitôt organisé ses funérailles de marin. Il avait été immergé.

Depuis, il régnait à bord une suspicion générale. L'équipage, surtout la partie enrôlée en Australie, faisait bloc et n'en finissait pas de palabrer. Dès qu'un étranger à leur groupe approchait ils se taisaient mais chacun ressentait une menace sourde et Ugo avait armé ses amis, y compris le bosco, qu'il jugeait assez maître de lui pour ne pas commettre de gestes inconsidérés. On avait réparé la déchirure et la vitesse était redevenue normale, entre douze et quinze kilomètres/heure.

Ce fut la vigie (depuis l'affaire des icebergs, un homme veillait en permanence dans le nid-de-pie installé sur la grande antenne) qui signala dans son porte-voix une voile à l'horizon.

— Quelque goélette polynésienne, dit Ugo. Ils sont très téméraires et s'en vont parfois jusqu'en Antarctique tuer des phoques ou des manchots quand le commerce dans les îles ne marche pas.

Dans son télescope sur pied il distingua lui aussi les voiles mais ne put avoir une opinion sur le navire qui s'approchait.

— À mon avis il est lourdement chargé, dit-il au timonier.

Il attendit une demi-heure avant de regarder à nouveau, mais le bâtiment avançait toujours aussi lentement et ne présentait aucune caractéristique connue. Cependant Ugo avait l'impression qu'il n'avait pas comme les goélettes des voiles triangulaires, sauf peut-être à l'avant.

— C'est de plus en plus étrange.

Comme il n'était pas loin de midi, il osa téléphoner à Milfried, qui s'était couché à six heures du matin, et le pria de venir sur la passerelle pour identifier un voilier.

Le temps que le second se prépare et arrive, le bateau inconnu avait quelque peu grandi et Milfried put distinguer certains détails qui le laissèrent perplexe :

— Une sorte de voilier ancien. Trois mâts, je suppose, avec le central très élevé, des voiles carrées sauf les focs. Si j'osais...

Il se méfiait du timonier et de l'homme des cartes, et murmura :

— Il a tout l'air d'une corvette. Mais pas de ces corvettes que des originaux se font quelquefois construire de nos jours, surtout des milliardaires américains. Désormais, on utilise des bois moins épais, voire du contreplaqué habilement camouflé en massif, mais ce bateau-là est en mélèze de plusieurs pouces d'épaisseur.

— Désolé de t'avoir réveillé, murmura Ugo.

— Oh, pour rien au monde je n'aurais voulu manquer ce spectacle. C'est tout de même étrange de voir ce genre de bâtiment dans un endroit désert. On dit que pas même une demi-douzaine de bateaux par an s'y risquent et ceux qui d'Australie veulent passer le Horn, ils sont plutôt rares depuis l'ouverture du Panama, passent plus au nord.

Il continua de river son œil à la lunette astronomique, mais sur le pont quelques marins équipés de jumelles d'approche surveillaient aussi le voilier et Ugo, qui les tenait à l'œil, sentit qu'une fièvre suspecte les gagnait. D'ailleurs le bosco Adrian vint le voir et ne lui cacha pas son inquiétude.

— Ça couve depuis les icebergs mais ce bateau les effraie. Ils se racontent l'histoire de ce cotre qu'on a trouvé échoué du côté d'Adélaïde. Vous vous souvenez ? On a dit qu'il venait d'un enfer situé à une autre époque. Tous sont allés le voir quand il a été ramené dans le port.

Ugo téléphona au radio, le priant d'entrer en communication avec un voilier qui venait d'apparaître, sur les fréquences les plus habituelles. Puis il donna un conseil au maître d'équipage.

— Dites-leur qu'il s'agit du bateau d'un excentrique américain qui est bien connu. Il visite les régions polaires depuis des mois.

Le bosco haussa les épaules et s'en alla.

— Pas très convaincu, murmura Milfried, qu'il rejoignit auprès du télescope.

— Un sacré bâtiment ancien, continua le second. Plus de trente mètres de long, soit environ cent pieds, une largeur du quart des haubans, des ridoirs à poulies de bois, des cabestans... Et le plus fort des sabords. Ils ne sont pas encore ouverts mais je ne pense pas qu'un excentrique pousse l'imitation jusqu'à dissimuler derrière eux des canons de six ou huit livres.

La vitesse du voilier était toujours aussi lente et ne dépassait pas quelques nœuds à l'heure, mais sa route couperait exactement celle du *Vesuvio* avant trois ou quatre heures.

— Il y a bien un pavillon mais il n'est pas très visible à l'arrière. Il avance sous un vent du sud moyen mais soutenu et toutes ses voiles sont en place. J'ai l'impression que de nombreux gabiers voltigent dans les haubans car j'aperçois des points sombres qui bougent sans arrêt.

CHAPITRE XI

Vers deux heures de l'après-midi, alors que Milfried avait refusé de se rendre à la salle à manger et qu'Hassanian avait apporté le repas sur place, Graziela frappa à la porte de la passerelle.

— On dit qu'un étrange voilier converge vers notre route et le serveur, à la salle à manger, chuchotait avec l'un des marmitons et paraissait très inquiet.

Milfried la laissa regarder dans le télescope et elle se redressa presque aussitôt, le visage livide.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle. Je ne savais pas qu'ils s'aventuraient aussi loin.

— Que voulez-vous dire ? demanda Ugo, tandis que son ami et second se précipitait en dehors de la passerelle.

— S'agit-il d'un bateau connu de vous ?

— Je ne suis pas encore sûre...

— Écoutez-moi, dit-il entre ses dents en la saisissant aux épaules, je sais que vous êtes venus en Australie à bord d'un cotre vieux de cent cinquante ans et qui ne se disloquait pas grâce à une épaisseur incroyable de goudron. D'où arriviez-vous ? Il faut le dire sinon je fais demi-tour.

Mais il se passait quelque chose sur le pont, les marins se divisaient en deux groupes, les anciens et les nouveaux, et s'invectivaient. Le bosco accourut et se plaça entre les deux fractions antagonistes. Le bateau inconnu présentait désormais son flanc de bâbord et l'on distinguait parfaitement de nombreux détails. Et Ugo eut l'impression que certains sabords étaient ouverts mais ne pouvait distinguer l'intérieur de ces carrés d'ombre.

Milfried revint très excité avec un ouvrage sur les marines d'autrefois. Ouvert à une page qu'il tapota du revers de sa main :

— C'est ce voilier-là.

Ugo regarda, haussa les épaules.

— Allons donc !

Graziela se pencha à son tour et soupira :

— M. Milfried a raison. C'est bien ce navire-là.

— Voyons, devenez-vous fous ? Une corvette de guerre de la fin du XVIII^e siècle ? Une copie, oui, et rien d'autre.

— Je te dis qu'il s'agit de la *Boussole*, le fameux navire de La Pérouse. La Pérouse partit en 1785 faire un voyage d'exploration qui le conduisit jusqu'au détroit de Behring, mais dès 1788 on ne reçut plus de ses nouvelles. Plus tard, en 1828, on retrouva l'épave d'un des deux bateaux, l'*Astrolabe*, mais jamais le second, la *Boussole*. C'est bien la *Boussole* qui va croiser notre route dans une paire d'heures. Une corvette de guerre de trente et un mètres de long sur huit mètres sept de large, trois cent quatre-vingts tonneaux, trois mètres sept de tirant d'eau.

— Et quatorze canons de six livres, sans compter les pièces légères que l'on peut installer sur le pont, dit la jeune fille d'une voix déchirée.

— Qu'en savez-vous ?

— Je le connais. Il patrouille dans le sud de l'océan mais jamais ne s'aventure aussi loin, car il est si vieux... Lui aussi ne tient que par miracle à force d'être colmaté et goudronné. Cependant, ses canons sont en excellent état de marche et, je vous en supplie, modifiez votre route. N'essayez surtout pas de passer à proximité car ces fous lâcheront une bordée de boulets sur vous.

— C'est complètement stupide, dit Ugo... Oh, je suis désolé si je vous ai offensée mais je suis incapable de croire que ce voilier vétuste puisse représenter un danger pour nous.

— Pourtant regarde, dit Milfried.

Sur le pont les deux groupes de marins étaient sur le point de s'affronter. Des barres de fer, des couteaux, des cordages lestés de gros morceaux de plomb se trouvaient entre les mains de ces hommes. Au milieu le bosco essayait encore de parlementer.

— J'y vais, dit Ugo Milfried, tu me remplaces.

— Fais attention, ils sont prêts à tout, semble-t-il.

CHAPITRE XII

Juste comme un mutin levait sa barre de fer sur Adrian le bosco, il fut soulevé et projeté contre la rambarde, où il resta hébété. Avant que la bande n'ait réagi, Ugo en avait assommé deux autres et ses vieux marins de toujours intervenaient à leur tour.

— Ceux qui arrêtent de se battre ne seront pas inquiétés, les autres seront envoyés aux fers dans la cale jusqu'au retour en Australie.

Il ne resta plus que quelques acharnés qui furent saisis et emportés dans les profondeurs du navire. Ceux qui avaient été malmenés furent signés mais enfermés dans une soute, les fers aux pieds.

C'est alors qu'un coup de canon éclata et que chacun courut à la rambarde. C'était la corvette qui venait de tirer un coup de canon dont le boulet, tombant dans l'océan à une centaine de mètres, provoquait un train d'ondes liquides.

— Regardez, hurla un marin, le drapeau noir !

Le drapeau n'était pas noir mais blanc, largement occupé par une tête de mort et les fémurs croisés, bien noirs, ceux-là.

— Des pirates... Mais ils sortent d'où ?

Milfried venait de donner un coup de barre à bâbord et le cargo s'éloignait du voilier en augmentant sa vitesse, mais d'un seul coup tous les canons apparurent et tirèrent en même temps. Dans un vacarme épouvantable et une fumée si épaisse qu'on eut l'impression que la *Boussole* disparaissait dans un nuage tombé du ciel.

Mais outre l'odeur de poudre, un relent de sciure de bois, de goudron et de moisi leur parvint alors qu'ils s'éloignaient de cet ennemi aussi hargneux qu'anachronique. Et quand le nuage se dissipa, chacun resta stupéfait. Tout un côté bâbord du vieux navire était en partie déchiqueté. Les canons avaient tous tonné en même temps et occasionné par leur mouvement de recul et de retour des dommages énormes. Le bois réduit en poussière par les cent cinquante années précédentes avait non pas explosé mais s'était volatilisé en sciure qui n'en finissait pas de retomber. Par les énormes plaies du bordé on pouvait voir les canonnières noirs de poudre et de brûlures, totalement

ahuris par cette aventure inattendue. Sur le pont, alors qu'on apprêtait les grappins, les sabres d'abordage ainsi que pistolets et mousquets, c'était la consternation. Les matelots, habillés à l'ancienne, de culottes et de chemises sans col, se penchaient par-dessus les filets de protection pour regarder les avaries de leur corvette de guerre, qu'ils avaient toujours crue invincible.

Ugo commença de rire, des larmes ruisselant sur ses joues, et peu après tous les marins, le bosco, Milfried se tordaient sans pouvoir s'arrêter tandis que Melchior, surgi de sa cabine, se demandait s'il n'était pas arrivé au milieu d'une bande de fous. Découvrant la corvette à demi ouverte il resta bouche bée. Graziela là-haut sur la passerelle restait silencieuse, ne partageant pas l'hilarité de ses compagnons de voyage mais redoutant encore quelque ruse des gens de la *Boussole*.

Ugo, reprenant son calme, la rejoignit et par haut-parleur demanda au capitaine de la corvette s'il avait besoin de secours, mais pour toute réponse un homme ajusta un mousquet et tira en direction du cargo. La balle ricocha sur la cheminée avec un bruit de casserole et alla se perdre dans la mer.

— Inutile, dit Graziela. Ils ne vous laisseraient pas approcher.

— Ils sont en danger si jamais la mer se lève. L'eau s'engouffrera dans les déchirures qui sont juste au niveau de la flottaison.

— Nous pourrions, dit Milfried, rester dans leurs parages pour recueillir l'équipage en cas de mauvais temps. Mais quel est leur port d'attache ? Ne me dites pas qu'ils naviguent sans cesse et ne s'arrêtent que pour les réparations obligatoires sur une coque minée par les vers.

Graziela les regarda en silence puis quitta la passerelle. Ils la virent parler à Melchior et tous deux rentrèrent dans leur cabine, où Paulus devait monter la garde sur le stock de dynamite.

— Et si dans la nuit ils essayaient de nous attaquer ? songea tout haut le second.

— On établira un tour de garde.

Mais au matin, la *Boussole* avait disparu.

CHAPITRE XIII

Depuis la ridicule attaque de la corvette de guerre, la *Boussole*, vieille d'un siècle et demi, il régnait à bord du cargo comme un sentiment d'irréalité. Les marins anciens et récents exécutaient leur travail avec une sorte d'automatisme et paraissaient continuellement attendre quelque nouvelle extravagance. Ils interrogeaient muettement leurs chefs, qui n'avaient rien à répondre et qui d'ailleurs ne comprenaient rien à la situation. Tout le monde se procurait des lunettes d'approche, des jumelles pour scruter l'horizon. On vivait dans une incertitude morose qui commençait à faire quelques ravages. Même les vieux marins du *Vesuvio*, se sentant tenus à l'écart, ne comprenaient pas comment le capitaine et son second pouvaient les laisser dans l'ignorance absolue.

La disparition de la *Boussole* restait une énigme. On avait toute la nuit monté la garde, de crainte que ces marins inconnus ne viennent à bord de chaloupes et de canots se lancer à l'abordage du cargo. On avait laissé les projecteurs allumés, fait mille hypothèses et au petit jour la mer était vide.

On eut beau scruter l'horizon dans toutes les directions, on ne découvrit pas la silhouette de la corvette de guerre, et on dut se résigner à poursuivre cette route bizarre vers l'est puisqu'on était payé pour le faire.

Graziela et ses frères ne quittaient plus leur double cabine et avaient demandé que désormais leurs repas y fussent servis. Ils ne reparaissaient plus en public et Ugo en concevait un grand désappointement qui parfois lui donnait l'air triste. Son ami Milfried lui demanda si l'absence de la belle Graziela l'affectait vraiment, et il commença par hausser les épaules avant d'avouer qu'effectivement il regrettait de ne plus la voir.

— L'incroyable, c'est que nous continuons notre route vers l'est à raison de deux cents milles par jour sans savoir où nous allons. Comme il n'existe aucune carte vraiment détaillée de ces régions, il faut accepter l'idée que nous devons un jour apercevoir les côtes du Chili dans sa partie la plus basse et la plus hostile. Peut-être le détroit de Magellan, de fâcheuse réputation.

— On dit que de nombreux naufrageurs s'y sont installés et que les épaves s'y comptent par centaines, fit Milfried, impressionné. Croyez-vous que nous allons arriver dans un pareil endroit ?

Une chance que le cargo n'eût aucun ennui. Grâce à Sun-Li, il marchait merveilleusement bien, mais le Chinois y veillait consciencieusement jour et nuit, et ses graisseurs n'en finissaient pas de vérifier tous les niveaux, tous les galets de roulement, et les paliers de l'arbre d'hélice se trouvaient sous haute surveillance.

Le temps exceptionnellement calme depuis le départ d'Adélaïde changea rapidement avec des vents très forts soufflant du sud, apportant un refroidissement tel qu'il fallut brancher le système de chauffage sur la machine. On endossa les cabans et les canadiennes fourrées pour travailler sur le pont et à plusieurs reprises l'eau gela dans les réservoirs de la cambuse et des salles de bains.

— On dirait que nous nous rapprochons de la banquise alors qu'il n'en est rien et que nous sommes toujours à la même latitude. Si nous devons terminer ce voyage au Chili, nous en avons encore pour un mois et je ne crois pas que l'équipage le supportera. Du moins la fraction que nous avons engagée un peu trop rapidement dans le port d'Adélaïde. Ces gens-là croyaient empocher une bonne solde et passer un mois de bamboche au retour en Australie. Au lieu de quoi ils doivent travailler dur depuis que quelques-uns de leurs copains sont aux fers.

— Et je les y laisserai, dit Ugo. Je n'ai pas envie de me retrouver avec d'éventuels mutins alors que nous ignorons tout de l'intention des Santander. Hier, je me suis présenté à leur cabine mais Melchior a prétendu que son frère et sa sœur se reposaient et ne pouvaient me recevoir.

Pourtant il récidiva et cette fois ce fut Graziela qui vint lui ouvrir. Lorsqu'elle vit que c'était Ugo, elle sortit sur la coursive, referma la porte dans son dos. Elle n'osait le regarder en face.

— Je dois vous parler impérativement, dit-il.

— Pas ici. Je vous rejoindrai tout à l'heure sur la passerelle.

— Il y a des marins qui n'ont pas à être les témoins de notre discussion. Venez dans ma cabine.

Elle releva la tête, rougissante, et au bout de quelques secondes fit signe qu'elle était d'accord.

— À trois heures.

Milfried le remplaça tandis qu'il attendait dans sa cabine en consultant pour la centième fois différentes cartes de cette zone du Pacifique. On croyait avoir définitivement établi les cartes les plus précises du monde entier, mais lui savait qu'il existait encore des endroits imparfaitement explorés, et qu'on pouvait brutalement se trouver dans une zone de récifs provenant d'un ancien îlot ravagé par une éruption volcanique ou s'étant enfoncé dans la mer à la suite d'un effondrement corallien.

Lorsqu'elle frappa, il était absorbé dans ses recherches et il ne réalisa pas tout de suite que c'était Graziela. Il se précipita alors qu'elle s'éloignait et l'appela doucement. Elle revint, furtive et inquiète. La porte refermée, elle s'appuya contre, haletante. Elle avait revêtu une robe étrange qui aurait pu, un siècle plus tôt, faire sensation dans une cour royale, certainement en France, plus difficilement ailleurs car elle était très décolletée.

Il ne put détacher les yeux de cette jeune poitrine qui offrait dans une corbeille de dentelles d'un mauve léger deux seins dorés. Dans un élan, il enlaça la jeune fille, l'embrassa sur la bouche sans qu'elle s'effarouche ni fasse mine de vouloir fuir. Il la souleva, la porta dans ses bras jusqu'à sa large couchette où il la déposa avec douceur. Elle fermait les yeux. Il délaça son corselet et eut l'impression de délivrer ces deux globes à la pointe durcie. Il enfonça son visage dans leur velours et Graziela de sa main appuya sur sa nuque pour l'y maintenir.

Par la suite il se reprocha de l'avoir troussée comme un reître ou un flibustier du temps jadis, remontant sa robe au-dessus de son visage pour découvrir ses jambes, son ventre où une toison drue et noire grignotait une blancheur nacrée. Il la dévora longuement, éperdu dans le bonheur de mordre dans cette chair féminine après de longs mois d'abstinence. Une seule fois à Adélaïde il avait utilisé les services tarifés d'une fille qui, en quelques minutes, l'avait libéré de son empressement, lui faisant regretter d'avoir eu recours à elle.

Elle chuchotait quelque chose qu'il n'entendit que plus tard. Elle le conviait en toute simplicité naïve à la faire sienne, et depuis combien de décennies les filles n'usaient-elles plus de ce terme décadent ?

Lorsqu'il la pénétra, ce fut pour découvrir qu'elle n'était plus vierge et qu'elle savait adopter sans la moindre gêne le rythme qu'on attendait d'une femme accomplie. Il se souvint que plus d'une heure durant il n'avait fait qu'aller et venir en elle, jouir et la faire jouir, refaire sans se lasser les mêmes caresses, les mêmes embrassements, la

dénudant chaque fois un peu plus et lui-même arrachant ses vêtements. Il ne savait si le chauffage fonctionnait trop fort dans sa cabine, mais lui bouillait de passion et Graziela ne cachait plus son goût pour l'amour, le surprenant de ses mains, de sa bouche en fille très avertie. Les questions qu'il aurait pu se poser échouaient contre l'opiniâtreté de son désir, s'évanouissaient sans même lui laisser le désenchantement de ne pas s'unir à une pucelle.

À un moment elle voulut fuir, ramassant ses vêtements un à un. Il les avait jetés sans précaution, les éparpillant sur le plancher de la cabine, et, lorsqu'il la vit agenouillée pour chercher ses souliers sous une commode fixée au parquet, il se hâta d'aller la conquérir ainsi. Et bien sûr ce fut alors qu'on frappa violemment à la porte :

— Capitaine, une autre voile à l'horizon. M. Milfried vous prie de le rejoindre au plus vite.

— J'arrive, haleta Ugo, qui avait contre son ventre la plus brûlante et la plus ronde des croupes et ne se souciait guère de la libérer de sitôt.

CHAPITRE XIV

— Un baleinier, lui annonça tranquillement Milfried, mais pas de notre époque. Des années 1820 environ. Celui-là a l'air chargé comme s'il avait fait une bonne chasse et il suit une route parallèle à la nôtre. Regarde plutôt.

Un vieux baleinier qui se traînait lui aussi, et dans la mer, houleuse depuis la veille, il gîtait d'un côté et de l'autre comme si les futs d'huile qu'il pouvait transporter roulaient dans sa cale.

— Une corvette de guerre de cent cinquante ans, un baleinier américain de cent, cent dix ans. Il ressemble à *l'Essex*, celui qu'un cachalot coula et qui servit de modèle à Melville pour son roman *Moby Dick*.

— Le vent forcit, fit Ugo comme s'il découvrait qu'une tempête se préparait.

Sur le pont qui bougeait terriblement, Graziela se cramponnait aux mains courantes pour rejoindre ses frères. Elle avait pris une douche dans son cabinet de toilette et avait enfin rassemblé tous ses vêtements.

— As-tu des instructions nouvelles ?

— Non, dit Ugo.

— Heureux tout de même ?

Il préféra ne pas répondre. Il avait cru forcer une jeune fille et avait trouvé une femme avisée qui aimait l'amour et qui disait l'aimer lui, mais restait muette sur son passé.

— Que faisons-nous ? Pour le baleinier ?

— Laissons-le. Il n'y a pas de marins sur le pont avec ce temps. Mieux vaut qu'ils ne le voient pas. Nous avons eu assez d'événements étranges ces derniers temps.

Bientôt le baleinier disparut dans les embruns que les vents de plus en plus forts soulevaient. Il y aurait une nuit agitée et la vitesse commençait d'être réduite. Ensuite il faudrait prendre un cap plus au

nord pour ne pas recevoir les fortes lames par le travers. Le *Vesuvio* était capable d'affronter des mers déchaînées et par deux fois il avait été pris dans un typhon et s'en était sorti sans trop de dommages, mais dans cette zone inconnue, Ugo ne savait comment il se comporterait. C'était l'océan immense avec une mer qui courait depuis le cap Horn, selon le sens de la rotation terrestre, et les vents contrariant le mouvement pouvaient atteindre les deux cents kilomètres dans les rafales.

Le bosco avait fait fermer les écoutilles et la cargaison de charbon emplissait tant les cales qu'on n'avait rien à redouter d'un déplacement.

— On laisse les gars dans le fond, les fers aux pieds ?

— Qu'on les fasse remonter jusque dans une soute avant. Mais qu'on les surveille sévèrement. Suffit des phénomènes inexplicables et de la tempête sans que ces imbéciles s'en mêlent.

La tempête dura deux jours, deux jours effroyables où l'on crut à tout moment que le cargo allait être couché par les déferlantes de vingt-cinq mètres, mais chaque fois il se redressait et taillait vaillamment sa route vers le nord-est, le vent en poupe. On avait ralenti encore la vitesse et, dans les rafales qui parfois duraient de longues minutes, on réduisait encore quand le navire démarrait d'un seul coup sur les crêtes échevelées. Hassanian avait du mal à faire de la cuisine mais les plats chauds redonnaient le moral à tous, ainsi que le rhum qu'Ugo faisait distribuer trois fois par jour. Une chance qu'aucun iceberg propulsé par la tempête ne croisât leur chemin mais Milfried veillait toute la nuit, humant la tempête, essayant d'y déceler, dans le froid polaire qu'elle apportait, celui différent des masses de glace.

Un soir, Graziela frappa à la cabine d'Ugo alors qu'il venait prendre deux heures de repos. Sans un mot, ils s'étreignirent sauvagement et il fut certain de lui avoir fait mal, même si elle paraissait gémir de plaisir. Lorsqu'il lui demanda ensuite vers quelle destination ils se dirigeaient elle ne répondit pas. Elle gisait écartelée sur sa couchette, impudique et ravissante, et souriait avec une effronterie de gamine.

— Tu me dois des explications, hurla-t-il à cause du vent qui les enfermaient dans un monde de grincements, de sifflements et d'objets malmenés.

— Je suis libre, répliqua-t-elle. Tu as été payé.

— Tu as eu des amants, lança-t-il, furieux.

— Non, un mari.

— Un mari ?

Il était si étonné qu'elle éclata de rire :

— Oui, un mari, un vieux. J'avais seize ans et j'ai été sa chose. Mais il savait y faire et je n'ai pas regretté.

— Tu oses dire ça ?

— Et alors ? C'est la vérité. Il me rendait heureuse. Et puis toute ma famille dépendait de lui car il était puissant.

— Tu t'es vendue ?

— En partie oui, mais ce n'était pas l'enfer que j'appréhendais.

— Où allons-nous en suivant cette route de l'est ?

— Dans deux jours tu le sauras, peut-être même avant.

Il s'approcha, certain qu'il allait la frapper mais il s'abattit sur elle et elle l'accueillit avec un rire de gorge ravi.

Il remonta ensuite sur la passerelle, envoya Milfried se reposer et but à même une bouteille de rhum. Jamais il n'avait été ainsi traité, trompé, dirigé vers une destination inconnue, et mené par le bout du nez par une fausse ingénue qui en connaissait plus long sur le plaisir que les filles d'Adélaïde, lesquelles étaient souvent assez frustes dans leur débauche.

CHAPITRE XV

Cette nuit-là, le vent se calma d'un coup mais la mer resta très forte. Milfried s'efforça de reprendre le cap à l'est, mais à une latitude plus haute puisqu'ils avaient dû fuir la tempête venant du sud. Il se positionna sur le cinquante-deuxième, attendant que Cardone vienne le relever. Est-ce que cette fille étrange partageait sa nuit ? Dans ce cas, il avait dû exiger d'elle des précisions sur leur destination.

Dans le petit jour, il surprit une silhouette furtive et sourit car plus loin celle-ci pénétra dans la cabine des Santander. Peu après, Ugo arrivait avec une boîte contenant une Thermos de café et de quoi déjeuner.

— Nous sommes sur le cinquante-deuxième.

— J'ai les coordonnées d'une destination. 53° 30 minutes latitude sud et 132° 41 minutes longitude est.

— Nous sommes sur le 130 au dernier relevé.

— Dans ce cas, nous approchons.

Ils burent leur café en silence tandis que les marins de quart apparaissaient sur le pont pour les corvées matinales. La tempête avait abandonné des débris en quantité, des algues, du bois d'épave, à toutes les latitudes on en trouvait mais dans le coin ils étaient nombreux, des poissons volants et même des calmars et des harengs.

— Tu peux regarder la carte, dit soudain Ugo, tu ne trouveras rien au point indiqué. Nous savons tous qu'elles manquent parfois de précision. En fait, il faudrait pouvoir s'installer sur la lune et photographier la terre dans le détail.

— Ou alors grimper en ballon à une telle hauteur qu'on distinguerait parfaitement l'ensemble.

— Ce n'est pas pour demain.

Toute la journée, le *Vesuvio* poursuivit donc sa route vers cette destination bizarre. Graziela avait accepté de donner ces coordonnées mais s'était montrée discrète sur ce qu'ils allaient trouver en cet

endroit. Il s'était quelque peu mis en colère, exigeant de savoir pour qui et pourquoi son cargo était plein de charbon jusqu'au pont supérieur.

— Tu le découvriras bientôt, répondit-elle.

Une nouvelle nuit arriva et la mer s'était vraiment calmée, des étoiles brillaient dans un ciel pur. Parfois on apercevait des yeux phosphorescents, ceux de gros calmars naviguant en surface. On disait que certains atteignaient des tailles fantastiques mais à bord du cargo on n'en avait jamais aperçu, pas plus que le fameux serpent de mer, encore moins le Hollandais volant. Une fois, dans les îles de la Sonde, ils avaient été attaqués par des pirates chinois ou malais et avaient réussi à les mettre en fuite après avoir endommagé leur jonque. Rien de comparable avec la récente rencontre de la *Boussole*.

Dans le soleil levant, l'horizon se hachura soudain et Milfried éberlué se demanda si une vague gigantesque, un tsunami provoqué par une explosion volcanique sous-marine ne fonçait pas sur eux. Il se précipita sur son télescope et se sentit soulagé, mais sa curiosité n'était pas satisfaite pour autant. Il y avait là-bas comme une masse striée verticalement qu'il ne parvenait pas à identifier. Il appela l'un des matelots de veille et lui demanda son opinion.

— On dirait une forêt, monsieur.

Il colla à nouveau son œil au télescope et dut reconnaître qu'il y avait du vrai dans l'observation du marin. Mais si c'étaient des arbres qui se dressaient à l'horizon, dans le rouge sang de l'aube ils étaient tous dénudés, sans branches et certains d'une belle hauteur.

Le capitaine Cardone survint et observa la chose. Il croyait voir une falaise fendue en de nombreux endroits. Mais il finit par songer également à une forêt lorsque le cargo s'en rapprocha. Le soleil avait bondi hors de la mer et n'éclairait plus cette apparition inconnue qu'à l'oblique.

— Il n'y a aucun îlot, aucun atoll de signalé dans les parages. Les *Instructions nautiques* disent seulement qu'on peut tout au plus découvrir des hauts fonds et éventuellement des récifs submergés. Comme ces instructions datent de pas mal d'années, qui peut croire que des arbres ont fini par pousser sur les coraux ?

— Nous gardons la même vitesse ? demanda le second.

— Un quart seulement.

Il répercuta l'ordre pour la salle des machines.

— Matelot Marcos, allez réveiller la señora Santander et priez-la de venir ici au plus vite.

— *Si, señor.*

Milfried hocha la tête :

— C'est le lieu de rendez-vous pour la livraison du charbon et des vivres, crois-tu ? Nous ne sommes pas tout à fait au point indiqué.

— Elle me l'a récitée de mémoire et a pu se tromper. Ou bien elle n'a pas tenu compte de notre déclinaison actuelle.

Milfried aurait dû se retirer dans sa cabine, mais il était trop curieux d'écouter ce qu'allait dire la jeune femme. Elle prit tout de même son temps et n'arriva qu'au bout d'une demi-heure.

— Vous auriez pu me laisser le temps de prendre mon petit déjeuner, fit-elle, boudeuse.

— Regardez dans la lunette d'approche.

Comme ils l'observaient attentivement, ils la virent pâlir et, lorsqu'elle releva son visage, elle ne cachait pas une certaine appréhension.

— Nous arrivons, murmura-t-elle.

— Nous arrivons où ? lança Ugo sèchement.

— Mettez en panne. Il vaudra mieux attendre la nuit pour nous risquer jusque là-bas. Je connais un passage et mes frères pourront également vous guider.

— Je vous ai posé une question.

— Ne me dites pas que vous ignorez où nous sommes. Ou alors depuis des semaines vous vous cachez la vérité. Nous sommes en face de Fantom-Harbor, Port-Fantôme, ou l'île des Bateaux Perdus.

— Allons donc... Les histoires du vieux Orson sont des légendes... Un pareil endroit n'existe pas.

— Oh si, et depuis l'an 1582, où un galion désarmé s'embrocha une nuit de février, le 17 exactement, sur les récifs coralliens de cet atoll minuscule. Vraiment minuscule puisqu'il se réduit à une

couronne avec un lagon au milieu. En trois cents ans la barrière de coraux s'est quelque peu développée mais ce que vous apercevez sont des mâts de voiliers, de centaines de voiliers prisonniers dans le lagon. Des épaves incapables de naviguer et qui finissent par reposer au fond de l'eau, ne laissant en surface qu'un ou deux ponts et les mâts. Ceux-ci par grand vent s'abattent régulièrement. Il y en avait beaucoup plus quand j'étais petite fille. Mais il n'y a pas que le vent pour les abattre. Les gens ont besoin de combustible. Les algues séchées, l'huile de baleine, de phoque et de poisson ne suffisent pas toujours.

Le capitaine, son second et les deux marins de la passerelle restaient bouche bée tandis qu'elle parlait d'une voix sourde, comme maîtrisant une grande émotion. Celle-ci, estimait Ugo, ne venait pas d'une joie profonde de revenir dans l'atoll mais trahissait une inquiétude.

— Il n'y a pas que des voiliers et depuis le milieu du dernier siècle sont arrivés des vapeurs mixtes, puis des vapeurs tout court, des cargos et même un petit paquebot. À l'origine, lorsque le *San Esteban* s'est ouvert sur les récifs, l'équipage était resté fidèle mais il a bien fallu survivre. Le maître du bord a alors organisé l'existence des survivants de façon exemplaire, si bien qu'ils ont réussi à manger, boire et à se loger sinon confortablement, du moins de façon correcte. Puis le chef de cette communauté est mort et dès lors a commencé le culte du Grand Capitan. Ainsi dit-on. Tous les autres bateaux sont arrivés par la suite, quelques-uns par accident car désorientés dans leur traversée entre le Pérou et les Indes, mais le plus grand nombre montés par des équipages révoltés. Durant des siècles la discipline était telle à bord des navires, qu'ils fussent de guerre ou de commerce, que les marins devenaient pires que des esclaves. Battus, affamés, malades, souvent pendus ou jetés à la mer, ils finissaient par s'insurger. On matait trois rébellions sur quatre mais ceux qui l'emportaient fuyaient au plus vite les navires lancés à leur poursuite.

— Mais comment connaissaient-ils l'existence de ce havre perdu ?

— Dès le début du XVII^e siècle, en 1610 environ, quelques habitants de l'île, persécutés par les Capitans, ont réussi à fuir à bord d'une grosse chaloupe semi-pontée qu'ils avaient construite et ont gagné les Indes. Alors, la légende a couru qu'il existait un endroit où l'on pouvait se réfugier. Les rescapés s'étaient gardés de dire qu'il s'agissait d'un enfer car ils revendaient fort cher la position exacte de Fantom-Harbor.

— Qui sont les Capitans ? demanda Milfried.

— Les maîtres de l'île. Vous, vous diriez les dictateurs. Ils descendraient du Gran Capitan et ils possèdent la chose la plus importante de l'endroit. La seule source d'eau douce qui jaillit des quelques rochers qui forment le plus gros îlot. Ils sont capables de priver d'eau ceux qui ne leur conviennent pas ou désobéissent. On doit se plier à leur volonté, qui n'est souvent qu'une somme de caprices en tous genres. Ils peuvent exiger que tel homme soit mis à mort ou que telle fille leur soit livrée.

En cet instant, Ugo la fixa avec perplexité mais elle supporta hardiment son regard.

— Combien de gens vivent sur ces épaves ?

— Entre cinq et sept cents personnes. Les arrivées sont de moins en moins nombreuses car les équipages ne se mutinent pas comme autrefois, mais des bandits recherchés par leurs États nous parviennent encore. La dernière fois il s'agissait d'Américains... Depuis l'Australie, je sais qui sont les Américains, et ceux qui nous ont rejoints étaient des gangsters qui espéraient se faire oublier durant quelques mois, voire des années, mais ils disposaient d'armes perfectionnées et voulaient s'emparer du pouvoir. C'était compter sans la duplicité des Capitans, qui ont fini par les égorger tous en une seule nuit. Mais leur bateau rapide, qu'ils appelaient yacht et fonctionnait au pétrole, a été volé par un groupe hostile aux Capitans qui ont réussi à fuir.

— Mais vous-mêmes avec le cotre, comment avez-vous fait ?

— Nous appartenons à un clan adversaire des Capitans, le clan du Mandarin, du nom d'un équipage chinois qui, à bord d'une jonque, s'était réfugié à Fantom-Harbor voici un siècle. Nous avons réussi à extraire le cotre de l'entassement des épaves en train de pourrir, et nous l'avons quelque peu réparé avant de nous lancer. Nous devons rapporter du charbon et des vivres, ce qui a été fait.

— Cet or, ces pierreries proviennent d'actes de piratage ?

— C'est exact. Mais cela remonte si loin qu'on ne peut nous accuser d'être complices de ce qui s'est passé dans le temps.

— Pourquoi le charbon ?

— Nous avons un distillateur d'eau de mer. Mon grand-père Santander l'a fabriqué voici vingt ans au moins. Au début, il voulait distiller du sucre et du riz pour faire de l'alcool. Mais lors de la grande révolte contre les Capitans nous avons distillé de l'eau.

Ugo utilisa la lunette astronomique pour examiner le fameux îlot et sa forêt de mâts, mais le soleil était désormais si haut que sa lumière tombant à l'aplomb brouillait les détails. On apercevait une vague masse sombre dans l'air qui se vitrifiait.

— Pendant trois ans nous avons tenu le coup avec comme combustible de l'huile de baleine et de poisson. À plusieurs reprises, des baleines se sont échouées dans un endroit qui était à notre disposition. Mais nous en avons été chassés par les sbires des Capitans. Nous avons pêché le poisson pour extraire l'huile des espèces les plus grasses, mais le poisson devient rare.

— Vous avez parlé de riz.

— On le cultive sur les carcasses des navires, une variété qui supporte l'eau salée du lagon. Les coraux filtrent l'eau de mer et une fois dans le lagon, elle est beaucoup moins saumâtre. Il y a aussi des palmiers, donc des noix de coco, quelques arbres fruitiers. Vous serez surpris. Nous élevons des animaux, chèvres, cochons, lapins, en faisant pousser une herbe comme le riz. Mais les Capitans envoient souvent leurs hommes pour tout saccager. C'est très dur chez nous car nous sommes tous enrôlés, hommes, femmes et enfants, dans une véritable armée qui veille aux frontières de nos possessions. Nous devons occuper un quart de l'ensemble alors qu'il y a un an nous disposions de près de la moitié.

Les marins de relève arrivaient et les deux qui s'en allaient se chargeaient d'avertir leurs camarades. Ugo faillit les arrêter, mais en fait il estima qu'il valait mieux que l'équipage soit le plus vite possible au courant.

— Dites à vos compagnons que nous déchargerons la nuit prochaine et qu'une prime élevée sera distribuée ensuite. Nous reprendrons la mer une fois les cales vides.

— À combien se montera la prime ?

Ugo calcula en fonction de l'argent que lui avaient remis les Santander :

— Deux cent cinquante dollars pour chacun.

Le chiffre dut faire son effet car les hommes dévorés de curiosité se précipitèrent bien à l'avant du cargo mais restèrent calmes. Jamais un simple marin n'avait gagné autant d'argent en quelques semaines, même si ce voyage leur avait paru aussi étrange que dangereux.

— Les Capitans utilisent des bateaux pour surveiller l'île et même en envoient au large. La *Boussole* par exemple. Mais elle est si lente qu'elle n'arrivera que dans quelques jours, à moins que la tempête ne l'ait envoyée par le fond, sa coque étant très endommagée. Le baleinier, lui, doit apporter de l'huile pour les Capitans qui en manquent.

— Mais comment allons-nous accoster pour décharger le charbon et les vivres ?

— Je vous l'ai dit, nous emprunterons un chenal où les Mandarins veillent.

CHAPITRE XVI

L'attente fut longue, toute la journée, et d'ailleurs, pour éviter d'être trop éclairé par le soleil couchant, donc visible depuis l'île, Ugo fit marche arrière jusqu'à une zone suffisamment éloignée pour échapper aux observateurs. D'après la jeune femme, ceux-ci disposaient de lunettes d'approche récentes et d'armes volées aux gangsters américains égorgés. Sur le centre de l'île, d'un nid-de-pie installé en haut du plus grand mât, celui d'un ancien clipper, haut de cinquante mètres, veillait jour et nuit un homme des Capitans.

Dès que l'obscurité tomba, le cargo se rapprocha lentement. Le bruit de sa machine finirait par être surpris, mais Graziela affirmait que la masse des épaves enlisées était telle que le halètement de la vapeur n'atteindrait pas les oreilles des Capitans et de leurs hommes.

— Mais comment les vôtres, les Mandarins, sauront-ils que nous allons nous présenter devant l'un des chenaux d'accès ?

— Dès que nous serons au nord-ouest de l'île, nous ferons des signaux au ras de l'eau. Nos amis sont depuis des nuits et des nuits en attente à l'entrée de ce chenal. On ne peut le voir depuis le large, car il est masqué par une épave que l'on croit trop enfoncée dans l'eau pour être mobile. Mais depuis longtemps, nous l'avons renflouée discrètement et un cabestan la retirera. Mes amis sont dans cette épave et regardent à travers les anciens sabords. On avait calculé le temps qu'il nous faudrait pour aller en Australie et ramener un chargement de charbon, un temps bien supérieur à celui que nous avons mis, et ils seront surpris.

— Vous espériez trouver si vite un bateau ?

— Nous avons de quoi appâter n'importe quel capitaine, mais si ce dernier avait ensuite fait la mauvaise tête, nous avons juré de nous emparer du bateau et de forcer l'équipage à obéir.

— Bigre, nous l'avons échappé belle, dit Ugo.

— Heureusement que nous sommes cupides, ajouta Milfried, et que nous étions au trente-sixième dessous question monnaie.

Le cargo progressait vers le nord-ouest de l'île et bientôt Ugo fit

descendre à ras des flots une baladeuse qu'il éteignit et ralluma, selon les indications des Santander. Paulus avait rejoint sa sœur tandis que Melchior persistait à rester en cabine, prêt à tout faire sauter.

— Quelle lumière utiliseront-ils ?

— Nous avons une réserve de ces cailloux gris qui produisent un gaz inflammable, expliqua-t-elle.

— Du carbure d'acétylène ? La flamme en est très vive.

— Elle sera masquée par une lampe teintée en noir.

Les signaux durent être répétés deux fois avant qu'il n'y ait une réponse.

— Pas possible, elles dorment, vos sentinelles, ricanait Hassanian, qui se penchait par-dessus bord.

— Ça y est. Vous allez voir que le signal se déplace latéralement. Ensuite, la lanterne sera embarquée sur un canot qui sera manœuvré à la rame. Vous suivrez sa lumière le plus possible dans l'axe. Il y a une partie à traverser qui sera dangereuse.

— Comment cela ?

— Un *no man's land* où grouillent des animaux dangereux. Un transporteur de fauves est arrivé dans l'île au début de ce siècle. Les animaux libérés ont prospéré dans cette partie-là. Ils se nourrissent de chèvres, de cochons mais se dévorent entre eux. Au besoin ils attaquent l'homme, surtout dans les rizières.

Milfried apporta des armes mais ne les confia qu'aux plus anciens des marins, avec charge d'abattre les animaux qui voudraient sauter à bord. Le chenal était si étroit qu'on pouvait, expliqua Graziela, toucher certaines proues ou poupes anciennes mais la plupart étant pourries, le risque serait limité. Bois contre fer, le danger serait plutôt de donner l'alerte. Une secousse dans l'ensemble des coques se transmettait sur toute la largeur de l'île.

— Le passage est libre, grogna Paulus, pressé d'en finir.

Le *Vesuvio* se rapprochait d'une masse compacte un peu à l'aveugle. Ugo savait qu'il y avait devant lui une barrière de corail sur laquelle des épaves achevaient de pourrir, et qu'il devait fixer sans ciller la petite lumière qui situait le centre du chenal. Au début, le risque de déchirure par corail serait angoissant et il leur faudrait plusieurs

minutes pour franchir ces récifs.

La vitesse était nulle. Elle ressemblait à l'erre que l'on utilise pour approcher d'un goulet portuaire, mais la machine devrait être relancée pour empêcher la masse de dériver dangereusement. Comme pour les icebergs, on avait descendu de grosses bouées protectrices et soudain l'une d'elles se creva et répandit son kapok. Son déchirement avait ressemblé à un cri et l'on pouvait craindre une réaction des Capitans.

— Soyez sur vos gardes, ordonna Milfried aux marins armés.

Mieux valait se hâter d'affronter la région des fauves. Ceux-ci devaient chasser pour se nourrir mais comment buvaient-ils ? Malgré la tension qui régnait et qui le tétanisait, il posa la question à la jeune femme.

— Il existe des mares pour cela. Il pleut assez souvent dans cette région. Nous recueillons de l'eau de pluie nous-mêmes mais pas en quantité suffisante pour tous nos besoins. Il y a des périodes de sécheresse, cependant, et les fauves n'hésitent pas à nous attaquer pour trouver de quoi boire. Alors, nous disposons des auges où ils peuvent se désaltérer. Nous ne voulons pas qu'ils disparaissent faute d'eau car ils forment un rempart contre les Capitans.

La coque raclait quelque part, un bruit qui faisait mal aux dents et devait se percevoir au loin. Mais il cessa et le chenal parut s'agrandir imperceptiblement. La petite lumière allait toujours et d'autres apparaissaient aussi bien sur bâbord que sur tribord.

— Nous sommes en territoire mandarin, triompha la jeune femme, serrant de sa petite main le bras gauche d'Ugo.

Paulus partit comme un fou prévenir son frère.

— Vous allez apercevoir des lumières vertes sur tribord et vous vous rangerez le long. Il s'agit d'un quai que nous avons aménagé avec des pieux enfoncés dans le lagon, des planches épaisses. Nous y avons coulé un mélange de corail, de sable et de chaux qu'un navire transportait. C'est un appontement solide.

— Comment sera débarqué le charbon en vrac ?

— À l'aide de hottes. Nous sommes cent cinquante personnes en âge de transporter ainsi une bonne quantité de charbon. Nous travaillerons jour et nuit s'il le faut.

— Il faudra une semaine, soupira Ugo, et je devrai faire patienter

mon équipage jusque-là. Ces marins sont impatients d'aller dépenser leur argent dans les bordels et les tripots d'Adélaïde.

Sur le quai, des lumières plus vives s'allumaient et la manœuvre en fut facilitée. On lança une douzaine d'amarres vers les mains qui se tendaient et le cargo fut peu à peu halé lorsque ces amarres furent enroulées sur des treuils manuels. Surpris, ils voyaient toute une population en train de manœuvrer ces appareils archaïques que l'on graissait à l'huile de poisson.

— Ça pue, grommela Hassanian.

Ugo découvrit seulement que l'île tout entière empestait la pourriture, celle des poissons, de la viande, des plantes, des bois gorgés depuis des siècles d'une eau saumâtre. Comment pouvait-on accepter cette odeur tenace, que de hautes pressions maintenaient à ras de sol durant des semaines ? Cette zone était connue pour son pot-au-noir, son manque de vent sur de longues durées.

Sur le quai, les gens s'affairaient, drôlement vêtus. On ne pouvait dire à quelle époque appartenaient leurs habits. Ils devaient puiser dans des hardes conservées depuis toujours et si un garçon exhibait une chemise à jabot sur la poitrine il avait les jambes dénudées par un short de l'armée anglaise de l'autre siècle. Une fille travaillait en robe longue fendue sur le côté, qui découvrait une cuisse nerveuse, et un vieillard exhibait un tricorne de capitaine du XVII^e siècle.

Un homme très âgé s'approcha du cargo. Il portait une veste à boutons dorés, avec des galons de capitaine.

— Mon grand-père, murmura Graziela, émue. Il a quatre-vingts ans. Il est heureux de voir que ses petits-enfants sont de retour et ont si bien réussi dans leur mission.

CHAPITRE XVII

Malgré l'heure tardive, trois heures du matin, ils furent invités dans l'entrepont d'un ancien vaisseau de haut bord difficile à identifier car il s'était enfoncé dans le lagon de plusieurs mètres. On sortit des bouteilles très anciennes d'alcool et de vin, et tout l'équipage, à l'exception des marins qui veillaient à bord, se trouva convié.

Les dirigeants du clan du Mandarin étaient un triumvirat d'Eurasiens descendant des marins de cette jonque venue autrefois à Fantom-Harbor. Le chef s'appelait Régis et c'était un homme d'une trentaine d'années au regard vif et intelligent. Il écouta le récit de Graziela en fixant Ugo tout le temps. Melchior, lui, se congratulait avec des amis, un verre à la main, tandis que Paulus, sur son ordre, restait en cabine, veillant sur la dynamite. Quelqu'un alla le chercher dès qu'Ugo eut assuré qu'il n'y avait plus aucune raison de montrer une telle méfiance, que le charbon et les vivres seraient débarqués comme convenu.

Lewis Santander, le grand-père, se tenait à côté de lui et, profitant d'un moment où Ugo se trouvait seul, il lui demanda des nouvelles du monde. Surpris, le capitaine lui fit brièvement un résumé des derniers bouleversements.

— Je suis venu ici à bord d'un vapeur mixte en 1890 à la suite d'une mutinerie. Vous savez, je n'étais pas un petit saint à cette époque.

— Je ne le suis pas non plus.

Le petit vieux rigola et lui enfonça son coude osseux dans les côtes.

— Je m'en doute. On trafiquait des marchandises interdites.

— Orson était votre ami ?

— Oui, un autre vaurien qui a réussi à filer mais m'a envoyé un message voici quelques années, me disant que si j'avais un jour l'occasion de venir à Adélaïde il était prêt à m'aider. Mais je ne veux pas quitter cet endroit, je suis trop vieux, et je n'ai pas envie d'aller en prison, ou, pire, d'être pendu.

— Il doit y avoir amnistie ou prescription.

— Je crains que non, murmura Santander. Moi, je mourrai ici, mais je voudrais que ma petite-fille et ses frères vivent dans le monde actuel. J'avais épousé une Eurasienne et j'ai eu un fils, leur père.

— Ils n'ont plus leurs parents ?

— Morts il y a deux ans, tous les deux tués par les Capitans. Ils portent tous mon nom. Nous avons un état civil, nous sommes bien organisés et sans les Capitans nous pourrions laisser nos enfants quitter cet endroit maudit.

— Un jour viendra où cet îlot sera découvert. Un État enverra sa marine.

Plus tard il demanda :

— En quoi les Capitans sont-ils un obstacle puisque votre petite-fille a pu rejoindre l'Australie avec ses deux frères ?

— Les Capitans détiennent un bateau récent, dans lequel tous ceux qui le désirent pourraient partir. Un vapeur qui n'a qu'une dizaine d'années et fut capturé par surprise au large de l'île de Pâques. Les Capitans restent des pirates, assoiffés d'or mais surtout de cruauté et, pourquoi le cacher, de femmes. Ils attaquèrent un petit paquebot de croisière où ne se trouvaient que des gens riches et de belles femmes. Celles-ci sont devenues les esclaves des Capitans et beaucoup sont mortes, souvent en essayant de fuir leur enfer et de se réfugier chez nous. Nous voulons nous emparer de ce bateau mais aussi du trésor. Ces centaines de gens doivent recevoir leur part des richesses accumulées ici pour pouvoir recommencer une vie pas trop difficile dans ce monde moderne qui est, paraît-il, cruel pour les démunis.

— Un trésor ? murmura Ugo, qui ne pouvait s'empêcher de tressaillir.

Il avait beau aimer l'aventure, les coups durs, la navigation, le mot trésor exerçait toujours sur lui le même pouvoir.

— Énorme, des pierres précieuses, de l'or... Ce que nous avons remis à mes petits-enfants pour la réussite de leur mission est tout ce que nous possédions. Si nous avions le trésor, nous vous louerions votre cargo pour que ces malheureux quittent Fantom-Harbor.

— Il n'est pas équipé pour transporter deux cents personnes, se risqua à dire Ugo.

— Si nous pouvions capturer le paquebot de croisière sur l'autre côté de l'île, nous l'utiliserions, mais le plus important reste ce trésor.

— Mais deux cents personnes se partageant un trésor ne recevront pas grand-chose.

Le vieux Santander le regarda de travers puis se dérida et ricana :

— Vous êtes un petit malin et vous croyez m'arracher les vers du nez mais je n'ai aucune raison de vous cacher la vérité. Il y a un tel trésor que chacun des membres du clan du Mandarin pourrait vivre comme un nabab le reste de sa vie.

— Vous savez, l'inflation ravage notre monde actuel et tout augmente, mon pauvre monsieur.

— Mais l'or et les pierres précieuses doivent suivre la même pente ascendante, non ? Je vous le dis, il y a de quoi envoyer dans votre monde des millionnaires. Vous savez, nous avons ici un poste de TSF et nous avons quelques idées sur le reste de l'humanité, enfin sur ses aspects les plus apparents.

— Ce trésor doit être bien caché ?

— Hélas oui. Nous savons seulement une chose, l'endroit où nous pourrions le chercher.

Mais cet endroit est tel que nous pourrions fouiller des mois, des années, sans mettre la main dessus. Et pourtant, le trésor est considérable mais le vaisseau-cathédrale des Capitans l'est encore plus. C'est une nef immense. Vous pouvez m'en croire.

— Un vaisseau-cathédrale ? répéta Ugo, abasourdi.

CHAPITRE XVIII

Plusieurs marins participaient au déchargement du charbon. C'était une besogne pénible et salissante car le transbordement se faisait à l'aide de hottes tressées qui pouvaient contenir jusqu'à cinquante kilos. Il était facile de repérer les hommes qui préféraient flemmarder plutôt que de gagner les pièces d'or promises par les Mandarins pour activer le travail. Tous appartenaient aux recrues nouvelles.

Accompagné de Graziela et de Paulus, Ugo visitait le territoire que le clan occupait. Tout de suite il se rendit compte que les accès à la mer étaient limités au chenal où le cargo s'était engagé. Il apprit qu'il en existait un autre tenu secret. Toute la barrière corallienne, où des dizaines d'épaves s'accrochaient depuis toujours, était inaccessible à cause des petits bâtiments à voiles ou à rames qui tournaient sans cesse autour de Fantom-Harbor pour empêcher les évasions. Les Capitans faisaient tirer sur tout ce qui bougeait au mousquet et à la couleuvrine chargée de ferraille.

— Comment avons-nous pu cette nuit emprunter le fameux chenal ?

— Ils n'osent pas trop se risquer de ce côté-ci une fois le jour fini, car à plusieurs reprises nous avons attaqué leurs embarcations et les avons coulées.

Les rizières s'étendaient sur les ponts des plus anciens bateaux enfoncés dans le lagon d'où ils dépassaient à peine.

— Mais d'où sortez-vous la terre ?

— C'est un mélange de sable du lagon, d'algues et de sciure de bois, et comme fumier celui d'animaux comme les chèvres, les moutons. Le vent apporte parfois de la terre que nous recueillons précieusement et quand la pluie nous arrive de l'est, il reste sur le sol une fine poussière d'alluvions du Chili que nous raclons avec le plus grand soin. La récolte de riz nous suffit à peine. Il y a des légumes acceptant l'eau saumâtre et bien sûr l'élevage de poissons. Ceux-ci devenant rares, nous avons dû nous organiser.

Les animaux étaient souvent parqués dans des enclos et recevaient des algues, un fourrage cultivé également comme le riz. Il y avait aussi

des patates douces et un peu de maïs, mais la dernière récolte avait été brûlée par les hommes de main des Capitans.

— Nous attendions que les épis mûrissent. Désormais, nous les cueillons verts pour les faire mûrir dans des sortes de chambres mais ce n'est pas la même chose.

Ils grimpèrent dans le château arrière d'un ancien bâtiment de la marine hollandaise depuis lequel on pouvait apercevoir l'océan.

— Regardez, dit Graziela, ce bâtiment là-bas.

Elle désignait une longue embarcation, surélevée de l'arrière et qui avançait grâce à des avirons. Il en compta seize sur un seul bord, en resta suffoqué :

— Mais c'est une galère.

— Oui, la galère royale des Capitans et ce sont des prisonniers qui manient les avirons dans des conditions épouvantables. Nous avons parmi eux une demi-douzaine de nos amis capturés lors de raids de nos ennemis. Ce sont des bergers ou des cultivateurs. Depuis, nous avons installé un système de surveillance aux frontières. Vous pouvez voir d'ici les remparts que nous avons construits avec des bois de bateaux. Il y a en tout huit canons de six livres et des pièces plus légères et mobiles. Nous avons aussi disposé des tonneaux de poudre avec de longues mèches que nous ferons sauter en cas d'attaque. Depuis qu'ils se sont heurtés à ces défenses les Capitans y réfléchissent à deux fois avant de nous attaquer, mais nous redoutons qu'ils ne préparent un plan d'ensemble.

C'était une quarantaine de jeunes gens qui surveillaient ces frontières, d'autres les remplaceraient pour la nuit. De son poste d'observation, Ugo comprenait mieux la topographie de Fantom-Harbor. Ce qui n'était autrefois que des récifs sous-marins non signalés formait un lagon d'un kilomètre de long sur huit cents mètres de large, dont la presque totalité était occupée par des épaves. La jeune femme lui désigna la vigie des Capitans et le port auquel ils pouvaient accéder librement, étant donné leur supériorité en hommes et en armes.

— Vous pouvez voir le petit paquebot de croisière dont mon grand-père parlait hier. Ils l'entretiennent et la machine tourne au ralenti.

— Où trouvent-ils le charbon ?

— Il y a deux ans ils ont capturé un charbonnier à l'est, non loin de

Magellan. Ils sont très audacieux et n'hésitent pas à aller au loin à bord de leurs bateaux pourtant en piteux état. Ils ont ramené ce petit charbonnier et depuis, ils se servent de son charbon. Ils l'économisent et sont loin de l'avoir épuisé.

Mais ce qui attira l'attention du capitaine fut le superbe vaisseau de haut bord qui était isolé tout au bout du lagon dans une orgueilleuse solitude.

— Un ancien vaisseau français vieux de deux siècles, cent vingt canons. L'arrière est tout sculpté et comprend six étages d'appartements et de cabines pour les officiers. C'est le palais des Capitans. Le Capitan Mayor pour sa part occupe deux étages où il loge ses concubines. Peut-être vingt malheureuses soumises à ses perversions.

— Quel est son nom ?

— Morales. José Morales. C'est un nom d'emprunt mais c'est la règle chez les Capitans depuis bientôt trois siècles. Ils doivent porter un nom ibérique en souvenir du *San Esteban*, ce premier navire échoué ici et disparu depuis longtemps. Mais le reste de ce vaisseau magnifique est réservé à la cathédrale.

— On y pratique des cultes ?

— Il y a même un chapitre de vingt-quatre prêtres, « *los Padres* ». Douze hommes et douze femmes pour une sorte de mascarade. Petite, je devais assister aux cérémonies puisque nous ne nous étions pas encore révoltés et je n'aimais pas du tout les fêtes religieuses qui s'y déroulaient. Certaines sont plus proches des messes noires que de la religion la plus estimable.

— Le vaisseau-cathédrale contient un trésor, d'après votre grand-père.

— C'est ce qu'on dit. Mais l'endroit est immense. On a découpé tous les ponts inférieurs pour obtenir des tribunes où les fidèles qui assistant au culte sont regroupés par clans et par mérite. Nous, les Mandarins, étions toujours dans le plus mauvais endroit. On y a installé des orgues dont l'origine ne m'est pas connue. Le faste peut se dérouler durant une journée entière tandis qu'on brûle je ne sais quelle poudre qui halluciné les gens. Chaque fois, nous en ressortions à demi endormis et pétrifiés de bigoterie. Une chance que le clan ait fini par réagir quand le distillateur d'eau s'est mis à fonctionner.

Là-bas, la galère contournait l'île et, en passant devant le vaisseau-cathédrale, un coup de canon fut tiré en signe de respect. Puis les avirons plongèrent à nouveau dans l'eau et les malheureux galériens continuèrent leur terrible tâche.

— Nous aimerions que vous nous aidiez, dit Graziela. Nous sommes persuadés que grâce à vous nous pourrions trouver le trésor et détruire la dynastie des Capitans.

CHAPITRE XIX

Le déchargement du charbon se poursuivait sans relâche de l'aube à dix heures du soir. Pour éclairer le pont et la passerelle de liaison, Graziela avait demandé à Ugo de ne pas allumer les projecteurs car leur trop vive lumière aurait intrigué les Capitans. On utilisait donc des torches qui fumaient beaucoup et empestaient l'air puisque faites d'huile de baleine mélangée à un gel tiré d'algues. On avait vidé le bateau des vivres et la population du clan était ravie de modifier ses menus. Les fameuses caisses, entreposées dans la double cabine des Santander, furent elles aussi emportées et Ugo ne put savoir ce qu'elles contenaient à part des bâtons de dynamite. Il pariait pour des armes modernes, capables de repousser les assauts des ennemis.

Désormais, Graziela vivait à terre, ou plutôt à bord d'une épave qui appartenait depuis longtemps à sa famille. Elle y préparait les repas pour ses frères et son grand-père et ne se montrait pas très souvent.

Adrian le bosco vint trouver Ugo et Milfried un soir qu'ils fumaient, accoudés à la rambarde du *Vesuvio*. Il regardait derrière lui avec inquiétude comme s'il se méfiait de quelque chose.

— Capitaine, il faut que je vous avertisse que certains marins préparent un coup. Ils sont une demi-douzaine en tout et je crois savoir qu'ils vont franchir les limites du clan du Mandarin pour se rendre chez les Capitans.

— Qu'y feront-ils ? Ils risquent d'être réduits en esclavage.

— Ils ont entendu parler du trésor. Ils descendent à terre, discutent avec les habitants de l'île et savent que le vaisseau-cathédrale contient des richesses fantastiques. Ils ont l'intention d'entreprendre une expédition nocturne.

Ugo avait fait libérer tous ceux qui avaient été condamnés aux fers puis emprisonnés dans une soute. Comme, depuis, ils se tenaient tranquilles, il avait espéré ne plus avoir d'ennuis avec ceux-là.

— Adrian, surveillez-les étroitement et faites-moi des rapports fréquents. Il leur faudra des armes, où les trouveront-ils ?

— Chez les îliens. Ils trafiquent. Ils échangent des objets

personnels, voire des choses volées. J'ai vu un filen avec une belle montre-bracelet et un autre avec une vareuse de marin.

— C'est agaçant, dit Milfried, car j'ai pu me rendre compte aujourd'hui en visitant les postes frontières que les gardes disposent d'armes plutôt modernes, disons qu'elles datent de l'avant-dernière guerre. Des parabellum allemands, des carabines Winchester. Ils ont dû les trouver dans un bateau arraisonné.

— Tu es sûr de ça ?

— Absolument. J'ai surpris quatre types dans une sorte de petit fort. Ils n'ont pas eu le temps de cacher leur armement. Bien en vue, il y avait des mousquets et des sabres ainsi qu'une couleuvrine mais j'ai parfaitement enregistré le reste.

Adrian les quitta. Peu après, les torches s'éteignirent et l'on cessa de transporter le charbon. Ces mouvements provoquaient une grande poussière qu'il était difficile de balayer alors que durant encore plusieurs jours on viderait les cales.

Graziela les invita le lendemain, lui et Milfried, mais le second refusa. Ils ne pouvaient quitter ensemble le cargo. Ils restaient sur leurs gardes. Adrian surveillait toujours les comploteurs mais n'avait rien signalé d'important.

— Il faut qu'ils repartent avec vous, dit le vieux Lewis Santander au cours du repas. Moi, je ne quitterai jamais cet endroit mais je veux que mes trois petits-enfants vous suivent au retour.

— Nous laisserez-vous repartir ? demanda brutalement Ugo. Votre président, Régis, le patron du triumvirat, me paraît un homme assez intransigeant. Vous avez tout à craindre de nous, surtout de certains qui, une fois en Australie, raconteront ce qu'ils ont vu.

Santander regarda ses petits-fils, surtout Melchior :

— Qu'en penses-tu, toi ?

— Ils doivent rester ici pour toujours, répondit le garçon sans autres précautions.

— Ce ne serait pas juste, voyons.

— Pourquoi ? Ils se sont fait richement payer. Il ne nous ont pas aidés bénévolement. Ils croyaient s'enrichir encore plus en venant ici. Tant pis pour eux mais je donne raison à Régis. Après ce que j'ai vu là-

bas en Australie, je n'ai pas envie d'y retourner. Pas plus que dans le reste du monde. Je veux combattre les Capitans et faire ma vie ici.

— Et toi, Paulus ?

Le deuxième frère resta silencieux et son grand-père dut insister pour qu'il consente à dire le fond de sa pensée :

— Je crois que j'aimerais m'en aller d'ici mais pour naviguer surtout. M'embarquer sur un bateau comme celui du capitaine me plairait bien. Là-bas, à terre, c'est vrai que c'est assez effrayant. Ici, le danger n'est pas entre nous mais en face. Dans ces endroits que j'ai découverts il est partout, surtout dans les bars et les lieux publics. Je n'y serais pas heureux.

— Moi, je ne te quitterai pas, grand-père, dit Graziela d'une voix trop ferme pour ne pas être forcée.

Ugo devina qu'elle maîtrisait une profonde émotion.

— J'intercéderai auprès de Régis pour qu'il vous laisse repartir, mais je crains que ma voix n'ait plus guère d'influence. Il n'y a pas si longtemps, lorsque je prenais la parole au Conseil, on m'écoutait, mais avec cette guerre constante il a fallu se montrer encore plus dur et Régis est l'homme de la situation.

— Nous ne nous laisserons pas enfermer dans Fantom-Harbor, dit Ugo tranquillement, mais c'était si irrévocable que les deux frères échangèrent un regard inquiet.

Après le repas, sous prétexte de lui faire admirer le distillateur, Graziela l'entraîna sur les pontons de bois. L'endroit voulait se donner l'apparence d'une petite ville, d'un village plutôt, avec ses récupérations d'épaves formant des maisons étranges, surtout faites de gaillards arrière ou de châteaux, de roufs de goélettes, le tout disposé de façon à former deux ou trois rues. Il y avait même des boutiques, peu garnies, il est vrai. On y vendait un peu de riz, quelques objets trouvés dans les épaves et qui auraient surexcité la cupidité des antiquaires, ou la passion des collectionneurs. Ugo ne put résister au plaisir de contempler d'anciens astrolabes, des fanaux en cuivre superbes, des lochs, des compas vieux de deux siècles, des haches d'abordage, des espontons.

Le distillateur occupait une construction à ras d'un ponton, d'où n'émergeait qu'une cheminée munie d'un filtre. Malgré tout, une fumée noire en sortait et Graziela craignait que les Capitans ne soient

alertés et ne tentent un assaut pour découvrir quelle sorte de carburant brûlait là. Le distillateur était un regroupement de quatre cucurbites remplies d'eau salée. Des tuyaux de cuivre plongeaient dans un refroidisseur et l'eau douce coulait enfin, de la grosseur d'un fil, dans des bonbonnes et des fûts. La production n'était pas élevée, quelques centaines de litres par jour réservées à l'alimentation. On utilisait l'eau de mer grâce à un réseau secret de tuyaux passant à travers la barrière de corail.

— Plusieurs garçons, mes frères par exemple, ont pris des risques énormes pour placer ces tuyaux. Ils plongeaient, revenaient respirer, replongeaient. Il nous a fallu des mois pour que l'eau de mer pure nous arrive. L'eau du lagon est trop gâtée.

En sortant de la distillerie, elle l'entraîna à bord de ce qui avait dû être le rouf d'une goélette américaine.

— C'est notre grenier à foin pour nos animaux.

L'air embaumait l'herbe sèche et lorsqu'il découvrit les tas de fourrage elle se retourna, noua ses bras autour de son cou pour l'embrasser soudain. Puis elle bascula en arrière dans le matelas odorant.

Ils ne restèrent là que quelques minutes, le temps d'une étreinte brutale et silencieuse, sans même se dévêtir. Elle était nue sous une robe datant du siècle dernier.

— On ne verrait pas d'un bon œil que j'aie une liaison avec un étranger. Il y a plus d'hommes que de filles ici et ils sont tous comme des chiens affamés. Ce serait les narguer et les rendre fous furieux que d'exhiber notre entente.

— Rejoins-moi dans ma cabine la nuit.

— Non, ce serait trop difficile. Viens m'attendre ici, toi, à partir de minuit la nuit prochaine.

CHAPITRE XX

Il devait être deux heures du matin lorsqu'ils sursautèrent alors qu'ils dormaient dans le foin. Des coups de feu crépitaient dans le lointain et soudain des détonations plus importantes ébranlèrent les pontons.

— Le canon ! s'affola Graziela. Il faut que je rentre chez nous. Tout le monde va être en alerte et je dois rejoindre mon poste.

— Quel poste ? fit Ugo, recherchant ses habits dans le noir.

— Je patrouille autour du village avec d'autres femmes tandis que les hommes se portent aux avant-postes.

Elle disparut très vite et il se retrouva au-dehors dans la totale obscurité, essayant de repérer son bateau et se jugeant ridicule. Peu après, une patrouille féminine lui sauta dessus, l'emprisonna dans un filet où il fut complètement paralysé et conduit devant une autre femme qui lui demanda ce qu'il faisait à cette heure tardive, en dehors de son navire.

— Je me promenais.

Il lut débarrassé du filet mais emprisonné dans une cellule étroite, certainement une ancienne cambuse de brick.

Ce fut là que Santander vint le chercher. Il avait parlementé avec le chef des patrouilles féminines.

— Que se passe-t-il ? demanda Ugo.

— Certains de vos marins sont passés chez les Capitans. Ils ont surpris un poste qui a tiré sur eux et les Capitans ont riposté. Ça se calme, mais comme on vous a trouvé dehors au même instant, on vous accuse d'être complice de ce coup de main.

— Vous savez bien que c'est faux. J'ai des éléments douteux dans mon équipage. Ce sont eux qui ont dû chercher à passer de l'autre côté. Cette histoire de trésor qu'ils ont apprise par hasard leur a tourné la tête.

Il comparut devant Régis, le chef de la communauté mandarine.

— Des éléments douteux, répéta l'ilien, pourquoi les avez-vous engagés ?

— Les Santander exigeaient de moi que je me hâte de quitter l'Australie avec ce chargement de charbon. Si j'avais eu du temps, le choix eût été plus sévère. Je ne cherche pas d'excuses mais c'est ainsi.

On finit par le laisser aller, lorsqu'on sut que Milfried Hassanian et une demi-douzaine de marins armés jusqu'aux dents menaçaient de le délivrer par la force. Régis ne cachait pas son agacement :

— Nous sommes souverains ici et cette tentative ne nous plaît pas du tout. Vous étiez en tort et vous n'avez pas à vous promener ainsi dans notre territoire. Je vous assigne à résidence avec interdiction de quitter votre bateau.

— Dans ce cas, pas un gramme de charbon ne sera déchargé, dit Ugo, irrité à son tour.

Régis ne répondit pas. Ugo rentra en compagnie de ses amis armés, et toujours furieux, il ordonna que la passerelle d'embarquement soit retirée et que l'on ranime la machine.

Au jour, le village leur parut désert. Personne ne s'était présenté pour le charbon, et toujours aussi têtu, le capitaine maintenait une garde armée sur le pont. Milfried essayait de le calmer.

— Ce n'est qu'un malentendu. Ces gens-là sont sur les nerfs et après tout, six de nos marins ont passé illégalement les limites du clan et sont donc coupables. Ce clan du Mandarin est organisé comme une petite république, un État, et montre une grande jalousie de sa souveraineté. Nous ne sommes que des étrangers, des mercenaires en quelque sorte qui ont été grassement payés pour livrer ce charbon et ces vivres.

Vers neuf heures, Santander, accompagné de sa petite-fille, se présenta sur le quai et la passerelle fut remise en place pour leur permettre de monter à bord. Dans le carré, Hassanian servit du thé, du café, et des viennoiseries dont il avait le secret.

— C'est une situation stupide, dit le vieillard, et Régis est décidé à faire la paix. Je sais ce que vous faisiez à terre, Graziela m'a tout raconté. Je ne la blâme pas. Je ne voudrais pas qu'elle se lie avec un homme d'ici et ne songe plus à s'en aller.

— Ces déserteurs ont-ils réussi à passer les lignes ?

— Il semble que l'un d'eux ait été blessé, fit le vieillard.

— Jamais ils ne pourront atteindre le vaisseau-cathédrale qui est aussi le palais royal. Il est si étroitement surveillé que jamais personne n'a pu le faire, expliqua Graziela.

— Je suis prêt à recevoir Régis à mon bord, décréta Ugo, toujours plein de réticences.

— Je vous en prie, mon bon ami, murmura Santander, faites l'effort de descendre vous-même à terre pour aller chez lui. Il serait humiliant pour lui de le contraindre à faire la démarche.

— Dans ce cas rencontrons-nous sur le quai au bas de la passerelle.

— Je t'en prie, dit soudain Graziela, trahissant aux yeux de tous ce qui n'était plus qu'un demi-secret. Grand-père a entièrement raison. Régis est un excellent chef qui ne mérite pas d'être humilié et toi, tu disposes de moyens bien plus puissants que les nôtres.

— Dans ce cas, je veux être accompagné de deux hommes armés.

— Tu sais bien que tu ne cours aucun risque. Ugo finit par accepter et proposa même que le déchargement du charbon reprenne tout de suite, ce qui enchantait les Santander. Il descendrait plus tard à terre comme un promeneur et se rendrait au quartier général de Régis.

CHAPITRE XXI

Lorsque Ugo s'approcha du quartier général du triumvirat, Régis sortit et vint à sa rencontre pour lui serrer la main. Ainsi l'amour-propre et l'honneur tout court étaient saufs.

— Venez boire un verre de vin très vieux, lui dit le chef du Mandarin.

En cet instant il y eut un coup de canon lointain et tout le monde se figea. Au bout de quelques minutes d'attente angoissée Régis haussa les épaules.

— Ils ont de la poudre à dépenser mais cela arrive. Peut-être saluaient-ils leur Capitan Mayor. Ils sont très embourbés dans un protocole stupide.

Ils étaient en train de déguster un bordeaux vieux de trente ans lorsque deux gardes apportèrent une sorte de boulet en terre, semblait-il. Mais lorsqu'il le regarda de près, Régis déclara qu'il s'agissait d'une boule de farine cuite.

— C'est un canon capitan qui l'a lancée avec une faible charge de poudre. C'est tombé dans le lagon et ne s'est donc pas brisé.

Régis la tournait dans tous les sens puis il saisit un poignard sur son bureau et le planta dans la boule de farine cuite qui s'ouvrit d'un coup, soulevant des cris d'horreur. Elle contenait une tête coupée.

— Mais qui est-ce ? murmura quelqu'un.

Ugo la regarda attentivement.

— Il s'agit de la tête d'un de ces marins déserteurs... Je crois qu'il s'appelait Barzonias.

Juste en cet instant il y eut un autre coup de canon et la déflagration fut de faible ampleur. Régis et Ugo échangèrent un regard d'appréhension. Un quart d'heure plus tard on apportait une autre boule de farine cuite. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de la journée. Les six têtes furent tirées au canon par les Capitans.

Ugo organisa des patrouilles à bord de son bateau, craignant les

réactions de l'équipage et surtout des marins engagés à Adélaïde. Pour l'instant, tous, anciens et nouveaux, se trouvaient abattus par la nouvelle et quelques-uns avaient demandé au bosco la date de leur départ, disant qu'ils ne pouvaient pas supporter la pensée de rester quelques jours de plus dans un endroit aussi cruel.

— Les Capitans sont des êtres féroces, dit Milfried au repas du soir, et je crains que nos amis du clan du Mandarin ne puissent leur résister s'ils décident une attaque en masse. Ils inspireront une telle terreur que les défenseurs des frontières risquent de paniquer. Déjà j'ai remarqué que les plus jeunes paraissaient démoralisés alors que ces six morts leur sont étrangers.

Mais la nuit fut calme. Ugo jugea inutile de dissimuler plus longtemps la présence d'un cargo inconnu dans l'île et fit allumer les projecteurs et doubler les sentinelles. Pas question d'être surpris par ces barbares en plein sommeil. Il fit aussi patrouiller des hommes dans le bassin à bord d'un canot, se méfiant des nageurs sous-marins.

Mais le lendemain, on découvrit les six corps décapités crucifiés tout au long de la frontière entre les deux fractions d'iliens. Dans la nuit, les Capitans avaient organisé ce macabre spectacle en guise d'avertissement.

— C'est abominable, dit Graziela lorsque Ugo la retrouva chez elle avec son grand-père, mais nous savions, nous, quels risques on court à vouloir pénétrer sur leur territoire. Nos patrouilles s'en sont plus ou moins bien sorties parce qu'elles prenaient de grandes précautions, mais pourtant nous ne renonçons pas à notre Plan Suprême.

Ugo plongé dans ses pensées ne retint que ces derniers mots et lui fit répéter.

— Plan Suprême, dit-elle. C'est grandiloquent mais c'est ainsi.

— En quoi consiste-t-il ?

— À s'emparer du vaisseau-cathédrale.

— Pour chercher le trésor ?

— Pas seulement cela. Nous nous emparerons de la momie du Gran Capitan pour démoraliser leur population qui depuis toujours vénère cette sorte d'idole avec une dévotion fanatique. C'est d'ailleurs en partie à cause de ces excès que la scission s'est faite. Nous étions trop critiques vis-à-vis de ce culte.

— Et le fait d'enlever la momie suffira à les affaiblir ? Ne seront-ils pas fous de rage au contraire ?

— La rage conduit aux imprudences qui leur seront fatales. Nous détruirons la momie, nous détruirons le vaisseau-cathédrale qui est aussi palais royal. Ces symboles doivent être supprimés. C'est notre seul espoir. Bien sûr, si en plus nous trouvons le trésor, tant mieux, mais ce n'est pas le véritable but.

— Mais comment atteindrez-vous le vaisseau-cathédrale, qui me paraît être une forteresse imprenable ?

La jeune femme regarda son grand-père, qui lui fit signe de continuer.

— De notre voyage en Australie, nous avons rapporté de quoi permettre à notre plan d'être mis en œuvre.

— De la dynamite ? Je sais, fit Ugo avec un léger reproche.

— Pas seulement de la dynamite, sourit Graziela. Mais nous aurons besoin de vous pour avoir une chance de réussir.

— Régis sera-t-il d'accord alors qu'il a failli rompre nos relations ?

— Tu es vraiment rancunier, dit-elle. Mais je sais aussi que tu peux contribuer à notre victoire.

CHAPITRE XXII

Graziela le conduisait dans le grenier à foin mais contrairement à ses espoirs ce ne fut pas pour y faire l'amour. Elle lui demanda de l'aider à fourcher l'herbe sèche et il découvrit les fameuses caisses embarquées en Australie et qui l'avaient tant intrigué.

— Celles-là contiennent de la dynamite, dit-elle.

— De quoi faire sauter toute l'île.

— Celles-là contiennent autre chose.

Avec une pince-monseigneur, il fit sauter les couvercles et ne comprit pas tout de suite l'utilité des objets qui apparaissaient, jusqu'à ce que la jeune femme mutine coiffe cette boule de cuivre et de verre qui l'intriguait.

— Un scaphandre, dit-il.

— Plusieurs, six en tout. Seulement, nous n'avons pu nous procurer une pompe pour l'air. Orson a tout fait mais il n'en existait aucune à vendre et nous n'avons pas le temps d'attendre celles qui étaient en commande. Mais Orson nous a dit qu'une pompe de cale pourrait nous aider utilement. Une pompe de cale de ton cargo.

— Mais il y a près d'un kilomètre jusqu'au vaisseau-cathédrale, car je suppose que vous voulez l'atteindre en vous déplaçant dans le fond du lagon ?

— Oui. Nous pensons atteindre la coque enfoncée dans l'eau. Nous avons de vieux rapports écrits par nos charpentiers voici quelques années, du temps où nous vivions sous la tyrannie des Capitans. Ils avaient plongé pour vérifier l'état de la coque du grand vaisseau de haut bord et avaient découvert une importante avarie, mais sans grande conséquence. L'eau entraînait dans le bas-fond. Ce que les *Padres*, les prêtres du vaisseau-cathédrale, appellent la crypte. Ils pensent qu'il s'agit d'eau d'infiltration alors qu'il s'agit d'une voie d'eau énorme.

— D'accord, mais ces tuyaux que vous avez achetés ne vous donneront pas un kilomètre. En fait si vous voulez alimenter en air six scaphandriers vous ne disposerez que de cent à cent cinquante mètres

de tuyauterie.

— Nous le savons. Il faudra tout transporter à proximité.

— C'est de la folie. Même cent hommes décidés ne pourront rien contre les canons des Capitans.

Elle lui demanda de remettre le foin sur les caisses, l'entraîna à nouveau chez son grand-père, déploya une carte tracée à la main à l'encre de Chine mais fourmillant de détails précis.

— C'est un garçon infirme qui les trace. Il est formidable. Bon, si tu regardes la zone infestée par les fauves, tu te rends compte qu'une pointe ici se rapproche du vaisseau à moins de trois cents mètres. C'est par là que nous passerons.

— Il y a cent cinquante mètres de trop.

— Orson m'a dit que la pompe pouvait être immergée, c'est son rôle, et qu'au lieu d'eau elle débitera de l'air grâce à une manche remontant à la surface. Je n'y connais rien en électricité. Ici, on n'en utilise pas, seuls les Capitans en fabriquent depuis qu'ils ont capturé des bateaux récents. Mais toi, tu en fabriques ? Et tu auras assez de fil étanche pour alimenter la pompe ?

Muet de stupeur, il l'avait écoutée comme dans un rêve :

— Mais comment peux-tu dire tout cela ? Où as-tu appris comment tout organiser pour que l'alimentation en air fonctionne ?

— Orson, toujours lui, a écrit quelques feuillets que j'ai étudiés au cours du voyage. Je sais aussi que des kilomètres de fils électriques étanches sont en réserve dans le magasin du bateau, car il faut souvent remplacer ceux que l'air marin finit par corroder. Je sais que tu as des pompes de cale très récentes et très puissantes, qu'il y a des manches à air et qu'on peut donc inverser le circuit. D'ailleurs, ces mêmes pompes servent à aérer les fonds du bateau si jamais tu transportes des matières dangereuses, comme des nitrates ou des barils de pétrole.

— C'est exact, reconnut-il, mais il faudra d'abord traverser l'horrible zone infestée par les fauves, qui sont toujours terriblement affamés d'après ce que j'en ai vu.

— Nous avons le moyen de les éloigner.

— Il faudra transporter la pompe puis l'immerger.

— Il faut deux pompes, une à terre qui nous fournira de l'air jusqu'au relais où nous installerons la seconde, mais sous l'eau.

— C'est toi qui as pensé à ces deux pompes ?

— J'ai dû réfléchir sur la carte depuis que je suis revenue ici et grand-père m'a aidée.

— Si peu, dit le vieillard avec fierté. Elle est trop modeste mais elle a tout prévu. Vous pourrez avoir assez de tuyaux pour pénétrer dans la crypte où les *Padres* immergent les cercueils de plomb des prêtres morts. Une fois dans cette crypte, vous accéderez facilement à la nef, mais attention, les *Padres* sont de redoutables combattants, les femmes comme les hommes.

— Nous aurons un plan excellent du vaisseau-cathédrale, toujours dessiné par ce jeune garçon infirme. Nous saurons comment nous diriger. Il faudra bien calculer notre action.

— Vous ne serez que six. Et d'ailleurs en bordure de la zone aux fauves qui donne sur le lagon, des canots doivent patrouiller...

— Nos patrouilles les attaqueront. Les soldats seront surpris car nul n'a jamais pu traverser cet endroit où grouillent tous les dangers.

— Il y a vingt-quatre prêtres, des gardes, cinquante, soixante personnes ?

— Une fois dans la crypte nous serons cinq à quitter nos scaphandres que le sixième rapportera à terre et six autres volontaires nous rejoindront. Nous ferons l'opération quatre ou cinq fois. Vingt hommes ou vingt-cinq.

CHAPITRE XXIII

En apparence l'équipage donnait l'image d'une parfaite cohésion et tout le monde se mit soudain à transporter des hottes de charbon pour vider au plus vite la cale. Il serait impossible de nettoyer celle-ci à grande eau pour ne pas polluer le lagon. Les marins pensaient que l'opération se ferait en haute mer et que le départ était proche. Aussi, quand ils durent démonter deux pompes de cale, posèrent-ils des questions au bosco. Des questions si embarrassantes qu'Adrian vint trouver Ugo.

— S'ils apprennent que le départ n'aura pas lieu demain ou après-demain, je crains le pire. Ils ont peur, non seulement les nouvelles recrues mais aussi les anciennes, peur des Capitans. Les six décapités les hantent nuit et jour et ils font des cauchemars.

Ce fut Milfried qui trouva une astuce pour faire patienter l'équipage. Tandis qu'on continuait le démontage de ces deux pompes de cale, le *Vesuvio* commença d'évoluer dans le bassin étroit où il se trouvait, de façon à pointer l'étrave vers le chenal, donc vers le large.

Une opération délicate au cours de laquelle il fallut utiliser des treuils et de la main-d'œuvre mais qui occupa et fatigua les marins.

Les pompes lurent extraites de la cale par les mâts de charge, déposées sur des sortes de traîneaux qu'utilisaient les gens de l'île pour les travaux dans les rizières et pour affronter ces pontons souvent submergés par la montée des eaux. Ils glissaient très bien sur les étendues de bois qu'un long usage et le passage avaient rendues très lisses.

La même nuit, il fut décidé que les pompes seraient transportées à travers le marécage où vivaient en liberté les descendants d'une ménagerie. Le nombre des fauves dépassait plusieurs centaines. Il y avait aussi des zèbres qui s'étaient multipliés, des poneys, des buffles et des gazelles. Au début, les herbivores, plus nombreux que les fauves et plus prolifiques, occupaient le terrain, mais les fauves en décimaient de plus en plus.

— Viendra un jour où, manquant de gibier, ils nous envahiront, prédisait le vieux Santander.

— Vous avez un moyen de les tenir écartés pour permettre notre passage ? demanda Ugo.

— Nous sommes en train de l'installer, répondit Graziela sèchement.

Le capitaine du cargo parut surpris de son ton et lui trouva un air troublé.

— Nous attendrons onze heures pour traverser ce *no man's land*, ajouta-t-elle.

— Je désire participer à cette mission, annonça-t-il.

— Nous avons déjà nos hommes.

— Je prête du matériel et je suis le seul capable de le réparer même sous l'eau en cas d'incident.

Régis donna d'autant mieux son accord qu'on avait oublié un détail important : comment transporter les armes sous l'eau. On pensait utiliser de vieux emballages en toile cirée mais on les avait retrouvés troués et inutilisables. Il existait dans les soutes du *Vesuvio* des caissons étanches dans lesquels on conservait des matériaux ne pouvant supporter l'humidité. Ugo ordonna qu'on les apporte.

Il n'était pas tout à fait onze heures lorsque l'air déjà lourd s'épaissit encore bizarrement et devint très fade. D'ordinaire, dans cet îlot étroit, on avait toujours un goût de sel sur les lèvres et voilà que c'était une sensation presque fétide.

Rapidement, Ugo identifia cette odeur à la fois sucrée et déplaisante.

— On se croirait sur le champ de bataille, dit-il. J'ai fait la guerre en Italie et je me souviens de cette odeur insupportable au soir de terribles affrontements.

En même temps leur parvenaient un ensemble de grognements, de feulements, de bruits de combats d'animaux.

— Ne me dis pas que vous avez trouvé le moyen de tuer les fauves sans tirer un coup de feu ?

— Pas les fauves, dit la jeune femme avec effort.

— Pas les fauves, mais alors... ?

Il réalisa :

— Des animaux domestiques ?

— Des dizaines de chèvres, de cochons, de moutons, de poneys. Tous entassés en un immense charnier dans la partie opposée à notre objectif. Des volontaires ont tracé sur le sol des sentiers avec du sang pour que les fauves convergent tous vers le même endroit. Les herbivores ont fui tout au bout de cette région. Le passage sera bientôt entièrement tranquille.

Des dizaines de bêtes de boucherie sacrifiées alors qu'ils avaient tant de difficultés de ravitaillement. C'était une décision lourde de conséquences, affligeante, horrible, mais qui prouvait avec quelle résolution d'esprit les membres du clan se disposaient à combattre leurs ennemis.

On ne pouvait atteler des poneys aux traîneaux car ils tremblaient de peur et ce furent des hommes qui le firent. Bien que la distance fût courte il fallut deux heures pour amener les pompes à destination. Pendant ce temps, une équipe de charpentiers avait installé sous les pontons des caissons destinés à recevoir les volontaires participant à l'opération, aussi bien les assaillants que les équipes chargées de s'occuper des pompes.

CHAPITRE XXIV

Ce furent Hassanian et le chef mécanicien Sun-Li qui établirent la liaison électrique entre le cargo et cette casemate enfouie à la fois parmi les vieilles épaves et le lagon. L'endroit empestait l'eau corrompue, la charogne et le poisson séché. Il fallait faire vite et, lorsque la première pompe se mit à tourner avec un bruit infime, chacun eut envie de pousser un grand hurra de satisfaction, mais tout devait se dérouler dans un silence maximum. Six hommes avaient donc revêtu les combinaisons de scaphandrier et il fallut deux bonnes heures pour les mettre au point.

Régis s'isola pour consulter sa montre à l'aide d'une des torches électriques fournies par Ugo.

— Nous ne pouvons aller au-delà de six heures. Le ciel va se délayer et les observateurs installés sur le vaisseau-cathédrale pourraient suspecter quelque chose. Dans ces cas-là ils arrosent le coin avec leurs canons et leurs mousquets.

Les scaphandres finirent par donner satisfaction et, tirant le traîneau de la deuxième pompe, les six hommes pénétrèrent dans le lagon. La profondeur en cet endroit n'était que de cinq, six mètres, mais l'eau était si noire, si chargée de matières en décomposition qu'il était impossible même à un canot passant à l'aplomb de repérer les plongeurs.

Justement, un canot venait d'être intercepté un peu plus loin par des nageurs simplement armés de poignards. Les quatre occupants furent tués et leurs corps enfouis sous les pontons.

Une végétation luxuriante poussait sur les épaves en partie coulées, surtout des herbes aquatiques, des bambous, des palmiers nains, et donnait au tout une apparence de savane.

Deux scaphandriers revinrent et dirent qu'on ne parvenait pas à fixer la manche qui devait monter à fleur d'eau pour aspirer l'air fourni aux plongeurs. Le haut de cette manche serait camouflé par du bois d'épave.

— J'y vais, dit Ugo.

— J'y vais aussi, décida Graziela, et nul ne put la faire changer d'avis.

Pour atteindre la pompe immergée, il suffisait de suivre la corde tendue pour guider les scaphandriers. Le câble électrique, lui, reposait dans le fond. Sachant qu'il serait immergé, Sun-Li l'avait enduit de graisse rouge, laquelle se trouvait emprisonnée par des centaines de mètres de chatterton. À la fin cela donnait un boudin noir d'un pouce de diamètre.

Le couple s'enfonça sous les eaux du lagon mais celles-ci n'étaient pas libres. Des carcasses de bateaux, des bois gorgés d'eau, des mâts, des pans entiers de coques obligeaient à slalomer et la torche électrique avait du mal à localiser tous les obstacles. Ils étaient à cinq mètres sous l'eau et, en cas de déchirure de la combinaison, l'air pompé s'échapperait en bulles énormes qui donneraient l'éveil aux autres canots qui croisaient à la surface. D'ailleurs, les occupants devaient se demander ce qu'était devenu l'un d'eux.

Les quatre autres scaphandriers attendaient dans le noir et la lueur d'abord infime puis plus nette de la torche les rassura. Ils allumèrent les leurs. La manche avait été mal disposée et ce qu'ils croyaient placer en surface devait au contraire se fixer à la pompe. Lorsque Ugo commuta la pompe, il y eut un gros remous d'air et il stoppa sur-le-champ, resserra un joint et lorsqu'il osa recommencer tout fut parfait. Le plus délicat fut de permuter les branchements d'air de la première à la deuxième pompe. Pour disposer de la longueur totale des tuyaux, on tira comme convenu sur la corde qui servait de guide et peu après, l'air cessa d'arriver. Avec une rapidité d'homme du métier, Ugo fit les nouveaux branchements. On avait prévenu ces volontaires que de l'eau aurait pénétré dans les tuyaux et l'un d'eux s'y laissa tromper, faillit s'étouffer. Il s'affola lorsqu'il vit que l'eau envahissait son scaphandre et montait le long de la partie vitrée de son casque, mais elle finit par s'arrêter.

Alors ils placèrent les caissons étanches remplis d'armes sur le traîneau et se mirent en route vers l'énorme masse du vaisseau-cathédrale, à cent vingt mètres de là. Bientôt ils seraient très vulnérables à cause des bulles d'air qui monteraient à la surface, de véritables chapelets si fournis que les guetteurs étaient capables de tirer dans l'eau.

— C'est un phénomène courant qui n'inquiète plus personne. Les matières en décomposition fabriquent énormément d'air, avait affirmé Régis, et les gens y sont habitués mais d'ordinaire cet air empeste le

pourri alors que votre air sera chargé d'odeurs plus humaines.

N'y avait-il pas d'observateurs ou bien ne firent-ils pas attention aux bulles, toujours est-il qu'ils se retrouvèrent tous les six à l'intérieur du vaisseau-cathédrale et qu'ils émergèrent lentement à la surface de cette eau grasse. Il n'y avait personne dans cette ancienne cale immense. Ugo se laissa couler pour repérer les fameux cercueils de plomb et les découvrit, soigneusement rangés dans une partie de cette crypte liquide. Leur nombre dépassait la centaine.

— Nous allons ôter nos scaphandres mais il faut trouver un endroit pour nous dissimuler. Nous devons tenir compte de l'hypothèse qu'un prêtre a pu mourir et qu'on puisse venir jeter son cercueil dans cette eau.

En plongeant, un des garçons découvrit un passage conduisant dans une soute où jamais personne ne devait venir. Ils y transportèrent les caissons étanches, se déshabillèrent.

CHAPITRE XXV

Les scaphandres lurent empilés, attachés sur le traîneau qu'Ugo allait tirer jusqu'à hauteur de la deuxième pompe. À cet endroit, il permuerait les tuyaux d'air pour continuer vers la première pompe cachée dans la casemate du ponton, alors que le jour se lèverait et que les patrouilles sur le lagon seraient nombreuses suite à la disparition d'un canot et de ses quatre occupants.

Il émergea dans l'eau de la partie basse de la casemate qui servait de sas et Hassanian se précipita pour déboulonner son casque. On lui avait préparé du café qu'il but avec plaisir.

— Il faut attendre la nuit, dit-il. Le traîneau soulève des nuages de vase qui montent à la surface et peuvent rendre les sentinelles soupçonneuses. Dès que la nuit reviendra nous effectuerons les allers et retours pour les volontaires devant pénétrer dans le vaisseau-cathédrale.

— Les fauves sont repus, d'après le messager qui vient d'arriver, et flemmardent à l'autre extrémité de cette zone. Ils n'ont pas dévoré toutes les carcasses d'animaux et de la sorte nous sommes assurés d'avoir une seconde nuit tranquille. Si l'attaque du vaisseau-cathédrale se présentait mal j'ai prévu une équipe qui, en face d'ici, incendiera de vieilles épaves. Le feu risquant d'atteindre les fortins des Capitans qui nous encerclent, ils devront envoyer des renforts pour éteindre les flammes.

La journée fut longue pour tout le monde. Pour les cinq, Graziela et quatre hommes qui se cachaient dans le ventre du vaisseau-cathédrale, et pour la trentaine de personnes qui s'entassaient dans cette casemate. La place était si réduite que tous ne pouvaient s'allonger en même temps et qu'il fallait établir un tour. Les moustiques pullulaient et dans l'air confiné, irrespirable, leurs attaques devenaient insupportables. Sur le lagon, les recherches se poursuivaient et Ugo découvrait les hommes des Capitans. La plupart étaient armés de mousquets, de sabres et de pistolets d'arçon mais dans chaque embarcation le chef disposait d'une arme plus moderne, un pistolet automatique ou une carabine à répétition. Ils draguaient le fond du lagon et à tout moment leurs grappins pouvaient crocher soit les tuyaux d'air, soit le fil électrique alimentant la pompe immergée.

Vers midi, alors que chacun recevait un bol de riz arrosé d'une sauce au poisson, les recherches cessèrent et les canots retournèrent vers le vaisseau-cathédrale.

— Rien d'inquiétant, dit Régis. Les hommes vont chercher leur ration alimentaire. Et il y a trop de moustiques pour qu'ils puissent rester sur l'eau. Regardez ces nuages.

Une véritable brume de ces sales bêtes s'abattait sur l'eau noire du lagon et interdisait toute navigation. Ugo espérait que dans la cale du grand vaisseau, Graziela et ses amis ne souffriraient pas de ces insectes. Ils avaient emporté de quoi s'alimenter, des boules de riz avec des morceaux de poulet et de porc et des bouteilles de thé froid. L'attente dans le noir durant vingt-quatre heures risquait de mettre leurs nerfs à vif.

Dès que le crépuscule, très court, commença, six hommes étaient déjà équipés de leur scaphandre, dont Ugo et Hassanian, qui avaient insisté pour participer à l'opération. Il n'était pas neuf heures du soir lorsqu'ils atteignirent la pompe immergée et l'opération délicate de transfert des tuyaux s'effectua sans incident. Lorsque le casque d'Ugo émergea le premier dans la fameuse crypte, les autres restant invisibles sous l'eau, l'immense cale paraissait tranquille et seuls les clapotis de l'eau sur les bordés intérieurs et le léger éclatement des bulles résonnaient.

Il alluma sa torche brièvement puis replongea à la recherche de l'accès à l'autre partie, toute petite, de la cale. Les cinq attendaient, plus ou moins bien installés sur quelques planches disposées dans le fond. Ils furent fous de joie de voir enfin arriver leurs amis et Graziela se précipita pour embrasser Ugo, en dépit de la désapprobation des autres îliens.

— Je repars tout de suite, dit Hassanian. Ensuite, c'est Sun-Li qui me remplacera et ainsi de suite jusqu'à ce que nous soyons vingt-quatre ici avec armes et bagages.

Il était minuit lorsque le dernier homme sortit de l'eau et abandonna son scaphandre. Il n'y avait eu que deux incidents sans gravité, toujours au moment de permuter les tuyaux. Un des garçons était arrivé dans la crypte presque évanoui mais depuis, il avait repris ses forces.

Régis et Ugo s'étaient demandé s'il serait possible, après ces épreuves-là, d'effectuer l'attaque la même nuit, mais la journée interminable qu'ils avaient vécue au milieu des moustiques et dans la

promiscuité de la casemate avait ôté les dernières hésitations.

Les hommes passèrent dans la grande crypte, abandonnant les scaphandres. Il suffisait de retenir sa respiration quelques secondes pour traverser la cloison cachant la petite soute. Les caissons étanches furent déposés sur les marches de l'escalier qui descendait de la porte située à deux mètres de hauteur. Ugo alla l'examiner, l'ouvrit et découvrit un pont inférieur très bas de plafond où s'entassaient des coffres, des monceaux de vêtements. Sa lampe éclaira des brocards, des lamés. Il y avait là des tenues liturgiques de plusieurs religions.

Les autres le rejoignirent. Le plan dressé par Régis prévoyait deux opérations simultanées, l'une contre les prêtres et les prêtresses qui veillaient toute la nuit la momie du Gran Capitan, l'autre l'attaque du dortoir de ceux qui dormaient. Chaque patrouille se composerait de huit hommes, huit restant en réserve pour se porter au besoin en renfort si quelque chose tournait mal.

Venant de l'obscurité, Ugo qu'accompagnait Graziela resta ébloui quand il découvrit l'immense nef de la cathédrale flottante. On avait démonté toutes les séparations entre les différents ponts pour obtenir une nef haute de douze mètres environ, mais les ponts ainsi réduits formaient comme des tribunes à différentes hauteurs.

— Ils s'éclairent à l'électricité, murmura-t-il, et disposent de lampes récentes.

— Elle doit être produite par le petit paquebot de croisière.

Les bordés disparaissaient sous les contre-cloisons de bois précieux qu'une décoration, aussi riche que trop abondante, dissimulait sous des dorures, des tapis, des tapisseries, des mètres de tissus d'une grande beauté. Des statues aussi bien antiques ou imitées de l'antique que plus récentes se nichaient dans des alvéoles tendus de velours et éclairés par des projecteurs. Il n'y avait pas de sièges pour les fidèles mais au fond, le chœur, ou ce qui en tenait lieu, était entouré de stalles en bois sculptées d'une grande beauté, cirées de frais, dont la provenance était mystérieuse. Peut-être avaient-elles été prélevées sur les appartements luxueux des anciens navires de ligne des XVII^e et XIX^e siècles.

Par contre le chœur était plongé dans une lumière très atténuée venant de cierges disposés autour d'un catafalque sur lequel reposait une forme vaguement humaine.

— La momie du Gran Capitan. La légende veut qu'elle ait trois

siècles, mais nous pensons dans le clan du Mandarin que c'est une supercherie et qu'elle est souvent remplacée, personne ne connaissant les secrets des Égyptiens pour conserver les cadavres.

— Les prêtres sont enfouis dans les stalles. Ils prient ou ils roupillent ?

— Les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, mais ce n'est qu'une façade pour les fidèles. On dit qu'ils se livrent à des débauches infernales chaque nuit.

Quatre hommes glissaient vers l'absidiole de droite ou de tribord si l'on admettait que le chœur se situait dans la proue. Ugo, Graziela et deux garçons en firent autant sur la gauche.

Il était trop tard pour que des fidèles soient admis dans la cathédrale. Si tard que dans leurs stalles les prêtres semblaient dormir profondément. Pourtant, en s'approchant Ugo distingua les mains d'une femme. Des mains blanches qui s'agitaient régulièrement. Il pensa qu'elles égrenaient un chapelet avant de comprendre avec une folle envie de rire qu'elle tricotait. Ou plutôt elle crochetait fébrilement une sorte de chasuble.

Graziela était armée d'un pistolet d'abordage à deux coups datant d'un siècle seulement. Lui avait emporté son colt habituel. En face, les autres avançaient prudemment et allaient se retrouver derrière les six prêtres hommes.

Graziela lui serra le bras et désigna quelque chose juste au pied d'un des prêtres en face d'eux. Il reconnut un pistolet mitrailleur d'une conception récente, les mêmes qu'utilisaient les gangsters de Chicago durant la Prohibition, et se souvint que des gangsters traqués avaient trouvé refuge dans l'atoll avant de se faire massacrer. Une telle arme pouvait en quelques secondes les faucher tous. Son regard examina chaque stalle et il en découvrit une autre identique. Ceux qui n'en avaient pas disposaient d'un parabellum posé sur leur robe de moine, à portée de la main.

Il essaya d'attirer l'attention de l'autre équipe dont l'armement était vraiment pauvre, un pistolet, des sabres d'abordage.

C'est alors qu'éclatèrent la fusillade et les clameurs en provenance du dortoir situé à l'arrière, non loin des appartements du Capitan Mayor dans la poupe.

« *Los Padres* » se dressèrent tous, y compris les femmes, et Ugo

abattit le premier qui saisit sa mitraillette puis blessa le second. L'autre équipe sautait sur les stalles mais deux garçons furent abattus. Graziela, sans s'affoler, tira posément ses deux balles en direction des femmes qui sortaient de leur chasuble des revolvers.

Mais les garçons maniaient les sabres avec une science étonnante et l'un des prêtres fut en partie décapité, tandis que deux autres étaient amputés de leurs mains étreignant un pistolet.

Derrière eux, au fond dans la proue, c'était une véritable tuerie qui se déroulait et dont ils auraient les détails plus tard, mais si l'attaque des officiants endormis avait en partie réussi, l'alerte avait été donnée et des renforts arrivaient en toute hâte, tandis que le Capitan Mayor et les membres de son Conseil se barricadaient dans leurs appartements.

C'est alors que Régis fit éclater une fusée rouge, le signal attendu au fond du lagon. Peu après, de hautes flammes s'élevèrent sur les pontons couverts de végétation à proximité des fortins et des casemates des Capitans.

Dans le chœur, la bataille se poursuivait et les assaillants avaient dû se replier derrière d'autres stalles, pour échapper au mitraillage incessant. Ugo rampa en direction du catafalque, où il espérait prendre les prêtres à revers. Sur les douze, sept étaient hors de combat mais trois hommes et deux femmes résistaient avec acharnement. Tous avaient les poches de leur robe remplies de chargeurs et déjà, dans l'équipe du capitaine Cardone, on comptait un mort et un blessé. Il ne restait que lui et Graziela.

L'autre équipe, de l'autre côté du chœur, en était au même point. C'est alors que les renforts mandarins survinrent, se répartissant équitablement sur les deux lieux de combat. Ils firent diversion et Ugo put abattre l'un des prêtres. Sa mitraillette glissa dans sa direction et il plongea pour la récupérer.

— Attention, hurla Graziela, qui, non sans mal, venait de recharger son pistolet d'abordage, une opération qui demandait au moins une minute.

Une prêtresse le visait de son parabellum qu'elle tenait à deux mains, tant cette arme était puissante dans ses reculs. Graziela lâcha ses deux coups et l'espèce de religieuse pirouetta sur elle-même sous la poussée de ces balles anciennes, qui pesaient cinquante grammes chacune.

Ugo se redressa avec son pistolet automatique et arrosa le haut du

chœur, où un prêtre et une femme s'étaient réfugiés. Effrayée, la femme sortit en levant les bras mais la rafale la scia en deux avant qu'Ugo ait pu arrêter son tir.

C'était fini en ce qui concernait le chœur et les survivants devaient se porter à l'arrière, où le siège de l'énorme château se déroulait. Il y avait là, rien qu'au-dessus de la ligne de flottaison, six étages d'appartements mais on pouvait supposer qu'il en existait autant en dessous et que des soldats y avaient leur cantonnement.

Du groupe de Régis ne survivaient que cinq garçons, y compris Hassanian, qui avait le crâne écorché par une balle. Son visage couvert de sang pouvait induire en erreur mais il rassura ses amis.

CHAPITRE XXVI

Lorsque le soleil se leva, la situation restait indécise. Les hommes du Mandarin s'étaient emparés du chœur du vaisseau-cathédrale, de la momie, et assiégeaient les Capitans mais ils étaient à leur tour cernés par la petite armée du Mayor aussi bien par terre que par le lagon. Là-bas, dans le lointain, les pontons brûlaient toujours et la bataille faisait rage mais on ignorait qui l'emportait.

La population dominée par le Capitan et fanatisée par le culte de la momie se regroupait à distance et priait à genoux pour que les infidèles périssent et que la momie soit enfin libérée.

— Il faut évacuer cette momie, dit Régis. En empruntant la voie sous-marine.

— Vos ennemis ont certainement compris comment nous avons réussi à les surprendre, répondit Ugo.

— Je ne crois pas. Ils ignorent que nous disposons de scaphandres.

Les deux hommes suivis d'une demi-douzaine de combattants retournèrent dans le chœur. Les cadavres y baignaient dans leur sang alors que les lampes électriques brillaient toujours. Régis expliqua qu'en coupant la fourniture d'électricité, les Capitans se seraient également privés de lumière dans leur château arrière.

Mais lorsqu'ils essayèrent de soulever la momie du Gran Capitan, ils éprouvèrent les plus grandes peines et durent la reposer.

— Nous sommes huit, dit Ugo, et nous arrivons difficilement à la décoller de son socle de quelques centimètres. Elle pèse au moins six à sept cents kilos, peut-être plus.

Il saisit un sabre d'abordage abandonné par un assaillant mort, se hissa sur le catafalque. Il trancha les vêtements brodés d'or du cadavre, parvint enfin à la peau parcheminée. Celle-ci était d'un marron terne peu engageant. Le visage était dissimulé sous un masque qui paraissait d'or incrusté de pierres précieuses. Était-ce là le seul trésor ?

— C'est bien une momie, dit-il à l'adresse de Graziela, qui lui avait

fait part de ses doutes au début de l'attaque.

D'un seul coup il trancha net entre le haut de la poitrine et le bas-ventre, et la peau tannée se déchira dans un sifflement, libérant une coulée de pièces d'or et de pierres précieuses. Elles tombaient sur le catafalque, rebondissaient, et les assistants, Graziela et Hassanian compris, s'accroupissaient pour les ramasser.

— La momie a été évidée, cria Ugo, et remplie par le fruit de ces butins amassés au cours des siècles. Sept à huit cents kilos en tout. Une énorme fortune, surtout en pierres précieuses.

— Nous ne parviendrons jamais à l'évacuer, fit Régis, désolé, pourtant ce trésor pourrait nous aider. Nous sommes tous décidés à quitter Fantom-Harbor un jour ou l'autre et chacun recevant sa juste part pourrait sans trop de crainte affronter votre monde moderne. De plus, si la momie disparaît, le Capitan Mayor n'aura plus autant de pouvoir sur ses partisans. Nous ferons sauter le vaisseau-cathédrale, nous disperserons aux quatre vents les restes du Gran Capitan et ceux qui pendant des décennies ont été soumis finiront bien par se ressaisir. Nous ne les léserons pas dans le partage de cette richesse, mais les Capitans et leurs séides doivent disparaître.

Ce fut Hassanian qui trouva la solution.

— Prenons la chaloupe à vapeur, proposa-t-il à son ami Ugo. Nous embarquons des hommes puissamment armés. Nous traversons le lagon et venons accoster le vaisseau-cathédrale sur tribord, où notre position est bien établie. Les quelques canots qui patrouillent seront vite mis en fuite.

— Mais comment accèdes-tu au lagon ? demanda Ugo. Le chenal où se trouve le *Vesuvio* se termine en cul-de-sac.

— Attendez, fit Régis. Je ne devrais pas vous le révéler car nous tenons cela secret, mais il existe un autre chenal qui justement nous permettrait de faire pénétrer cette chaloupe dont parle votre cuisinier. Depuis des années, nous l'avons creusé à travers la barrière de corail, à travers les épaves les plus anciennes, celles où personne n'habite plus car elles tombent en sciure au moindre souffle.

— Mais que vouliez-vous en faire ?

— L'utiliser pour surgir un beau jour au milieu des patrouilles des Capitans et les anéantir. Ce sont les maîtres du lagon comme vous avez pu vous en rendre compte, du moins de la partie où l'eau est

découverte. Là où nous vivons, c'est aussi le lagon mais recouvert par les épaves transformées en pontons.

— Accompagnez-moi, dit Hassanian, et nous reviendrons avec la chaloupe. Elle est rapide et elle peut couler par simple abordage les petits canots des patrouilleurs.

— Je ne peux abandonner mes hommes, dit Régis.

— Confiez le commandement à notre capitaine, suggéra Hassanian.

— On va m'accuser d'abandon.

— Écrivez un ordre autorisant l'ouverture du chenal.

— Il a été entendu que moi seul pouvais délier le clan de ce secret, avec l'accord des vieux sages comme Santander, le grand-père de Graziela.

Il finit par se décider :

— Je vous confie le commandement. Continuez de harceler les Capitans tout en vous gardant des assaillants du dehors. J'enverrai des renforts en espérant que les fauves continuent de digérer au soleil.

— Allons prévenir vos hommes, dit Ugo.

— Nous repartirons en scaphandre, expliqua Hassanian. Ce sera moins risqué.

Il y avait une heure qu'Hassanian et Régis avaient quitté le vaisseau-cathédrale quand l'assaut donné depuis l'extérieur entra dans une phase de combats furieux. Ugo ne disposait que de douze hommes, lui et Graziela compris, et leur armement restait dérisoire, même si les pistolets automatiques et les parabellum des prêtres armaient désormais huit de ces combattants. Mais les soldats des Capitans avaient apporté des canons qui, quoique anciens, faisaient de gros ravages, détruisant une partie du bordé par lequel ces gens espéraient pénétrer dans le vaisseau.

Les hommes d'Ugo étaient trop dispersés à surveiller les accès ordinaires dont une échelle de coupée, véritable escalier monumental.

— Allez chercher la dynamite, ordonna Ugo. Nous balancerons les bâtons sur ceux qui oseront approcher.

Depuis les sabords on pouvait apercevoir les canonnières s'affairer. De plus, les fidèles, jusqu'ici en prières, commençaient de se

rapprocher et tous étaient armés. De façon hétéroclite peut-être, mais ces halberdes, ces mousquets et ces lances pouvaient causer des ravages énormes. Ils n'étaient qu'un tout petit nombre à faire face à trois ou quatre cents personnes. Des femmes et de jeunes enfants paraissaient, à leur mine décidée, prêts à en découdre.

— Voilà la dynamite, cria Graziela, et les garçons se présentèrent, apportant un des caissons étanches.

Moins d'un quart d'heure plus tard, quelques cartouches envoyées en direction des canons firent reculer ceux-ci. L'escalier monumental vola en éclats et un des Mandarins trouva des arcs et des flèches dans une resserre des prêtres. Tous savaient manier ces armes anciennes et dès lors les cartouches de dynamite liées aux flèches volèrent à plus de cent mètres du vaisseau, dispersant la foule et obligeant les artilleurs à fuir. Ils abandonnèrent plusieurs canons dans leur panique et l'espoir revint dans le petit camp des assiégés assiégeants.

— Faisons sauter les cloisons qui protègent les Capitans, dit Ugo. Nous allons investir les appartements et si nous nous emparons de Morales le Mayor, nous aurons un otage pour obtenir une trêve ou l'armistice, qui sait ?

Les déflagrations furent effrayantes et lorsqu'ils pénétrèrent dans les cabines les plus proches, ils découvrirent plusieurs cadavres, mais la troupe avait à nouveau trouvé refuge à l'arrière du Château. Ce dernier, très haut sur l'eau et majestueux, pouvait résister encore longtemps car désormais ce n'étaient plus des cloisons qui se présentaient, mais de véritables murailles en bois massif. Les charges de dynamite ne parvenaient pas à y pratiquer un passage.

Vers quatre heures de l'après-midi, un calme soudain s'établit et quelqu'un ayant eu l'idée de fouiller dans le réfectoire des prêtres y trouva une nourriture abondante et excellente. Beaucoup de viande, du pain de farine de blé et non les galettes de riz habituelles.

CHAPITRE XXVII

Il était cinq heures et le soleil commençait de décliner lorsque la sirène de la chaloupe à vapeur se fit entendre tout en bas du bordé de l'énorme vaisseau et, dans un élan irrésistible, les Mandarins coururent aux sabords pour saluer la victorieuse avancée de leur chef Régis et d'Hassanian. Il y avait une demi-douzaine de marins à bord et dans le lagon tous les canots ennemis flottaient la quille en l'air. On apercevait quelques survivants qui nageaient désespérément vers la rive est, mais plusieurs corps sans vie se balançaient au gré des ondulations de l'eau.

— Nous allons descendre des paniers de richesses pour vider l'intérieur de la momie et ensuite nous l'envelopperons dans une toile pour la transférer sur la chaloupe.

Mais Ugo décida de garder Graziela et un autre homme auprès de lui pour éviter toute contre-attaque des Capitans. Depuis les grandes baies du château et les balcons ouvragés, ils devaient apercevoir la chaloupe et même tirer sur les marins. Ceux-ci disposaient de carabines à répétition et même d'une espingole de marine qui aurait valu une fortune chez un antiquaire, car elle datait du XVII^e siècle et c'était une pièce très rare. Il n'en existait pas six dans le monde. Fixée sur le rouf qui supportait la cheminée de la machine, elle pouvait envoyer une mitraille dévastatrice. Et d'ailleurs elle commença de tonner toutes les minutes, le temps de la recharger.

— Les Capitans sont fous de colère en voyant qu'on emporte le trésor, vint-on leur annoncer alors que les paniers d'or et de bijoux descendaient vers la chaloupe. Sans l'espingole, ils auraient empêché la chaloupe d'approcher.

Pour l'instant, Ugo se sentait dans l'impossibilité d'attaquer et là-bas les canonniers se rapprochaient à nouveau, puisque les tireurs à l'arc étaient occupés ailleurs. Graziela n'avait pas leur puissance musculaire mais elle ne s'en sortait pas trop mal sur une distance beaucoup plus courte. Elle ne put empêcher que plusieurs boulets fracassent le bordé, et ils durent s'écarter et passer dans une partie moins exposée de l'entrepont.

— Régis avait promis des renforts et on ne voit rien arriver.

— Il paraît que les fauves sont de nouveau en chasse. Les animaux sacrifiés l'autre soir n'étaient pas suffisants.

— Pourquoi ne nous rejoint-il pas, laissant Hassanian s'occuper du trésor et de la momie ?

La jeune femme prit un air gêné et il comprit que le chef du clan n'avait pas confiance.

— Ce trésor nous fait tous rêver non pour la valeur qu'il représente mais pour les espoirs qu'il nous donne. Nous savons qu'une fois en possession d'une part de ces richesses, notre retour vers le monde réel sera moins difficile.

— Dans ce cas, qu'il m'envoie du monde. Les Capitans se rapprochent et ceux qui sont dans le château vont se sentir encouragés et risquent de contre-attaquer.

Mais il attendit en vain et il dut lui-même utiliser un arc pour envoyer des cartouches de dynamite, mais celles-ci commençaient de s'épuiser et il voulait en réserver pour miner le vaisseau et faire disparaître à jamais ce symbole d'une tyrannie qui, à une échelle aussi réduite, n'en était pas moins odieuse.

— Nous pourrions repartir avec la chaloupe en ayant disposé les explosifs, dit-il à Graziela.

— Il faut l'accord de Régis, répondit-elle.

— Mais il était convenu que nous ferions sauter le navire et ce qu'il représente.

— Oui, mais a-t-on fouillé partout ? N'existe-t-il pas d'autres trésors ? Il faut aussi délivrer les malheureuses concubines des Capitans. Nous ne pouvons les sacrifier. Les galériens aussi.

— Avant l'explosion, nous leur donnerions le temps de fuir. Le Mayor, obligé de quitter son palais, se couvrirait de ridicule et rien de tel pour ouvrir les yeux de tous ces illuminés qui ne rêvent que de nous hacher en petits morceaux. D'ailleurs, ils se rapprochent de plus en plus. Nous serons vite submergés par cette foule enragée.

Le trésor et la momie furent enfin à bord de la chaloupe à vapeur et les garçons revinrent aux ordres d'Ugo, qui leur fit disposer les charges de dynamite dans l'immensité du vaisseau. On ne pouvait le couler, puisqu'il reposait déjà sur un fond de vase où sa quille depuis longtemps dévorée par les tarets et vermoulue par l'eau n'était plus

que poussières en suspension dans le lagon, mais on le ferait voler en éclats.

Depuis la chaloupe, grâce au mégaphone électrique, on avertirait les Capitans de l'imminence de l'explosion, leur laissant le temps de quitter le château arrière avec leurs hommes et leurs concubines, leurs esclaves et domestiques.

L'emplacement des charges ayant été déterminé à l'avance, le travail fut accompli avant la nuit et les cordons détonateurs tous ramifiés à un câble unique que la chaloupe déroulerait derrière elle en s'éloignant du vaisseau-cathédrale.

Ugo décida de rester le dernier dans le cas où les Capitans ou les assaillants de l'extérieur essaieraient de venir désamorcer les charges. Il disposait de tout un arsenal qu'il utiliserait jusqu'à ce que la chaloupe soit prête à s'éloigner.

— Je reste avec toi, décida Graziela.

— Il n'en est pas question. Descends dans la chaloupe, je vous rejoindrai dans quelques minutes.

Il fit signe aux Mandarins et ceux-ci, malgré ses cris et ses tentatives de fuite, entraînaient la jeune femme avec eux. Ugo se retrouvait seul et il commença par expédier avec son arc quelques flèches auxquelles étaient fixés des bâtons de dynamite. Ils explosèrent tous, tenant les assaillants à distance, mais il ne pourrait recommencer indéfiniment, n'ayant presque plus d'explosifs. Il tira de courtes rafales. On viendrait le prévenir lorsque tous les cordons seraient connectés au principal. Le système de mise à feu était une horloge que l'on remontait mécaniquement. La chaloupe devrait s'accorder deux à trois minutes pour s'éloigner à l'autre extrémité du lagon. Il y avait dans l'immense vaisseau des centaines de kilos de charge qui l'anéantiraient à jamais, d'autant plus que, malgré l'entretien constant, le bois très ancien soumis à l'humidité océane devait être pourri sous les couches de peinture et de goudron.

Entendant du bruit derrière lui, il se retourna brusquement, prêt à tirer, mais ce n'était que Graziela qui revenait :

— Tout est prêt, dit-elle. Nous n'attendons plus que toi. Dépêchons-nous. Régis craint que les Capitans ne se ruent pour couper le cordon dès que le message aura été lancé et répété.

Ugo chargea sa mitraillette une dernière fois et la suivit. Juste à cet

instant, sortant d'on ne savait où, des inconnus les entourèrent et les maîtrisèrent avant qu'ils n'aient pu esquisser un geste de défense.

CHAPITRE XXVIII

On les avait bâillonnés, ficelés, et on les emportait comme des ballots de linge sale à travers les appartements du château arrière. Leurs ravisseurs grimpaient des escaliers et, leurs yeux n'étant pas masqués, ils pouvaient découvrir la richesse de ces aménagements du palais du Capitan Mayor. Au fur et à mesure que les séides grimpaient les étages, le luxe devenait encore plus éclatant, encore plus provocant et de mauvais goût. Le maître des Capitans aimait l'or et les tissus riches, les divans, les meubles lourds et lustrés, les luminaires tarabiscotés. Au dernier étage, le plus grand, le plus éclairé, des animaux domestiques allaient et venaient, petits chiens frisés, singes emmaillottés et oiseaux de toutes les couleurs, dont des perroquets assourdissants. Des palmiers en pots énormes encombraient les pièces au fond desquelles un gros homme de courte taille (bien qu'étendu, on pouvait se rendre compte qu'il ne dépassait pas le mètre quarante-cinq) se prélassait sur un immense divan. Des femmes dénudées par des voiles transparents le rafraîchissaient avec d'énormes éventails en soie de fabrication chinoise.

Graziela et Ugo furent brutalement jetés à terre comme du gibier. Morales leva un peu la tête et sourit :

— Déliez-les et ôtez leur bâillon.

Ugo le premier se releva et aida Graziela à en faire autant. L'expression du joli visage de la jeune femme se partageait entre la terreur et la haine, et très vite le capitaine comprit enfin pourquoi.

— Te voilà donc, ma chère épouse qui as déserté le palais conjugal depuis de longues années, me laissant le regret de tes merveilleuses caresses.

Tout d'abord, Ugo chercha autour de lui cette fameuse épouse avant de comprendre qu'elle n'était autre que Graziela. Celle-ci fusillait le poussah de son regard sans oser tourner les yeux vers le capitaine Cardone.

— Je n'étais que ta concubine forcée, cria-t-elle. Le mariage selon le rite du Gran Capitan est une farce sinistre. Les *Padres* t'unissent à toutes celles que tu désires. Tu avais promis de libérer mes parents en

échange de mes faveurs et tu m'as trahie en les faisant exécuter.

— Comme la colère te sied, mon ange ! susurra-t-il de sa petite bouche lippue. Comme je vais être heureux tout à l'heure lorsque j'userai de mon droit marital !

— Plutôt mourir.

— Tu en es bien capable mais liée sur mon grand lit, les membres bien écartelés, que pourras-tu donc entreprendre pour mettre fin à ta courte vie ?

— Tu es perdu, Morales. Ils vont faire sauter ton repaire et déjà la momie est ailleurs. Elle sera dépecée et le culte n'existera plus, comme ton trésor.

Le gnome se redressa, écarta les femmes qui l'éventaient et, se dandinant outrageusement, marcha vers Graziela. Ugo, dans un réflexe, voulut s'interposer mais deux gardes l'immobilisèrent par une prise de judo.

— Ils feraient mieux de tout me rendre s'ils ne veulent pas que je vous expédie par petits morceaux jusque dans leur puant village. Tu sais comment ? Dans des boules de pâte cuite. Et hop une oreille, un nez, une main. Ils finiront par céder, et qu'il ne manque ni une pierre ni un doublon. Je connais le poids exact de la momie remplie de richesses. Le catafalque n'est qu'une bascule secrète qui doit toujours indiquer le même chiffre.

— La confiance régnait envers les prêtres, se moqua Ugo.

— On ne prend jamais assez de précautions. Mes hommes sont en train de désamorcer les charges et le vaisseau-cathédrale sera bientôt lavé de toutes ces souillures.

— Tu me forceras peut-être mais jamais plus tu n'auras de moi un acquiescement ou un sourire, et mieux vaudra pour toi me bâillonner car je suis capable de te mordre la veine jugulaire et de te saigner à mort.

La véhémence de la jeune femme fascinait jusqu'à Ugo. Elle lançait ses menaces dans un silence total et les concubines échangeaient des regards de stupeur.

— Je me méfierai. Nous avons récemment retrouvé dans les coffres d'un inquisiteur du XVII^e siècle, qui faisait route vers les Philippines, des instruments de torture extraordinaires et parmi eux une poire

d'angoisse. Tu connais cet appareil ?

Il claqua des doigts et arriva un étrange personnage portant une mitre et une chasuble dorée.

— Notre cher évêque de Fantom-Harbor, dit Morales. Il veille au respect du rite capitain et préside le tribunal du culte.

Sur un coussin, le faux prélat présentait un objet en argent. Morales le prit et montra comment on l'utilisait. On le fourrait dans la bouche du supplicié et on tournait une sorte de clé qui écartait des mâchoires solides, lesquelles pouvaient découper la langue, l'intérieur des joues, briser les dents.

— On peut en somme l'utiliser de bien des manières, ajouta-t-il avec un rire graveleux.

Graziela fixait cette horreur en s'efforçant de garder son air méprisant, mais à la racine de ses cheveux luisaient de fines gouttes de sueur.

— Je crois que votre Régis est capable de vous sacrifier tous les deux à ses ambitions car en fait il ne veut qu'une chose, me remplacer et jouir à son tour des bonnes choses de la vie, nourriture délicate, jolies filles à peine nubiles, amusements fournis par les exécutions. Mais lui sera un impie car le culte de notre vénéré Gran Capitain ne l'intéresse pas. Il a tort car l'homme a besoin de religion pour se soumettre.

— Vous mentez. Régis et le triumvirat ne veulent que rendre la liberté à tous ceux que vous opprimez et permettre à ceux qui le désirent de quitter cet enfer.

— Le crois-tu vraiment ? Je te savais intelligente et perspicace et voilà que tu te conduis comme une sotte. Serais-tu amoureuse de Régis ?

Il regarda Ugo et sourit de façon déplaisante :

— Mais non, c'est le beau capitaine Cardone que tu aimes. Celui qu'on appelle Captain Tropic et qui est célèbre dans tout l'hémisphère Sud. Tu sais bien que j'ai un service de renseignements épatant, des correspondants dans le monde extérieur. En ce qui concerne Régis, ajouta-t-il avec une fausse pitié, je suis désolé que tu le croies sincère.

Du coin de l'œil, Ugo se rendit compte que les insinuations commençaient de faire leur sale travail dans l'esprit de la jeune

femme. D'ailleurs, lui-même s'était plusieurs fois demandé si le garçon n'était pas animé par une volonté absolue de puissance.

— J'ai fait envoyer par un archer un message qui a atterri en plein dans la chaloupe. Nous allons voir si ton cher Régis va en tenir compte.

— J'espère qu'il passera outre.

— Non seulement je lui propose cet échange de vos deux vies contre la momie et le trésor, mais je lui offre la paix et même quelques dédommagements. Suis-je généreux ! Crois-tu qu'il va accepter, ce chevalier sans peur et sans reproche ?

CHAPITRE XXIX

Les gardes l'avaient entraîné dans les entreponts et à travers une trappe l'avaient jeté dans le compartiment de l'ancienne machinerie de la barre. Deux minuscules carrés de lumière éclairaient l'endroit, les ouïes que traversaient jadis les chaînes faisant pivoter le gouvernail. Un pied d'eau puante l'empêchait de s'asseoir ou de s'allonger. Le plafond était bas, mais la trappe solidement verrouillée résistait à ses efforts pour la soulever. Il passa la nuit appuyé contre la cloison mais au matin la trappe s'ouvrit.

— Sors de là ou nous tirons, ordonna un garde.

Il dut se hisser à la force du poignet et on lui fit grimper les escaliers jusqu'au palais de Morales. Ce dernier, debout devant la grande baie du tableau arrière, observait l'horizon avec une longue-vue.

— Tiens, regarde, beau capitaine.

L'endroit surplombait l'atoll, les épaves et même les mâts, et l'on découvrait le large. Ugo sursauta. À quelques centaines de mètres de la barrière de corail un cargo s'empanachait de fumée, laissant un sillage d'écume blanche.

— Eh oui, ton beau vapeur, le *Vesuvio* qui s'enfuit de Fantom-Harbor. Tes amis t'abandonnent, mon pauvre garçon. Ton bel équipage, tes officiers.

— Peut-être aussi la momie et le trésor, répliqua Ugo.

Le nabot sursauta et devint d'une pâleur mortelle. Il lui arracha la lorgnette, la pointa vers le cargo qui se dirigeait vers le nord-ouest.

— Qu'on prépare le *Miami*, hurla-t-il, et qu'on se lance à la poursuite de ce sabot. La vitesse du paquebot est double. Vous le rattraperez avant la nuit. Vous l'aborderez, tuerez tout le monde, récupérerez la momie et le trésor et vous coulerez ce cargo.

— Capitan Mayor, ne faudrait-il pas s'assurer que la sainte momie se trouve bien à bord ? demanda l'évêque de carnaval qui se trouvait dans la salle.

— Qu’attendez-vous pour le faire ? hurla Morales.

Il était furieux au point de bousculer le prélat, qui trébucha, l’entraînant dans sa chute. Un garde se précipita pour relever le Mayor et dans un geste étourdi abandonna son pistolet mitrailleur sur un fauteuil. D’un bond Ugo s’en empara. Les autres gardes se ruèrent sur lui mais une rafale en faucha plusieurs. Les autres refluèrent vers le fond de la salle, se mettant à l’abri des énormes piliers d’acajou.

Ugo saisit le gnome par le col de son vêtement brodé, le plaqua contre lui.

— Ceci est mon bouclier, tirez si vous l’osez.

Il serra le col du vêtement, faisant saillir des bourrelets de graisse de la gorge de Morales.

— Où est Graziela ?

— Dans le gynécée.

— Le harem, oui. Conduis-moi.

Longeant les baies vitrées, ils se déplacèrent lentement vers la droite. Le Mayor ne cessait de glapir à ses hommes de rester tranquilles. Ils franchirent plusieurs chambres de belle apparence avant de parvenir dans le lieu où vivaient les concubines sous la surveillance de quatre gardes. Le temps de la surprise et Ugo en abattit deux. Les autres se cachèrent tandis que le nabot hurlait de terreur.

Graziela était debout, regardant l’océan, lorsqu’elle les vit entrer. Elle se précipita en criant qu’il y avait la gouvernante et qu’elle était armée. Une femme anguleuse, tenant un énorme revolver, apparut, mais Morales lui cria de ne rien faire. Graziela alla lui arracher son arme.

— Ton cargo vient de quitter l’atoll, murmura-t-elle.

— J’ai vu, y a-t-il une issue ?

— Un escalier étroit conduit dans les entrepôts.

Une porte secrète derrière une tapisserie ancienne dissimulait un escalier en colimaçon. Ils descendirent avec Morales en bouclier.

À hauteur du sol, on quittait le vaisseau-cathédrale par une ouverture discrète donnant sur le sol ferme de l’atoll.

— Je vais d’abord jeter un coup d’œil, dit Graziela.

Elle se glissa à l’extérieur, revint peu après.

— Il y a une bataille du côté du port des Capitans. Mes frères se trouvaient dans ce secteur et ont dû attaquer. Le feu continue de détruire de vieilles épaves. Nous pouvons atteindre la région des fauves.

— Allons-y.

— On va se faire dévorer, hurla Morales.

— On te donnera aux lions, tigres et panthères en échange de notre vie sauve, ironisa Ugo.

Depuis les balcons, en haut du château arrière, on leur tira dessus mais la vue du Mayor fit cesser les rafales. Ils se retrouvèrent dans la savane d’herbes hautes, d’arbustes qui poussaient sur les pontons. Au cours des siècles, un humus apporté par les vents recouvrait les épaves sur plusieurs mètres parfois. En d’autres endroits les ponts des anciens navires réapparaissaient. Tous labourés par les félins venant y faire leurs griffes.

— Les lionnes, murmura Graziela. Ce sont elles qui chassent.

Au moins six femelles suivaient parallèlement leur marche.

— Il ne me reste que le tiers du chargeur, confia Ugo.

— Mon revolver est plein.

Mais un feulement menaçant retentit et les lionnes s’immobilisèrent, regardant avec regret les trois humains s’éloigner.

— Elles renoncent, jubila Ugo.

— Non, les tigres leur ont ordonné de leur laisser la chasse et eux sont les pires.

Ils pouvaient apercevoir leurs robes rayées à moins de cinquante mètres. Des animaux énormes, au moins quatre, peut-être plus.

— Nous devons trouver un abri, cria Graziela, sinon nous sommes perdus.

Ce fut une sorte de mare, un effondrement du soubassement de cette savane dans laquelle ils s’enfoncèrent jusqu’à la poitrine dans un

nuage épais de moustiques. Si épais qu'ils ne distinguaient les tigres qu'à travers une brume et bientôt leurs yeux gonflés et larmoyants réduisirent encore leur vision. Ugo, ayant mis son P.A. en position de coup par coup, tira en direction d'un fauve, qui s'effondra. La jeune femme tira aussi tandis que le gnome, de l'eau jusqu'au menton, s'immergeait pour ne plus rien voir.

Et soudain il y eut une fusillade plus nourrie venant de la droite. En même temps, quelqu'un criait et Ugo reconnut la voix de Milfried. Il se mit à hurler à son tour. Ils virent, toujours dans cette masse de moustiques agressifs, les tigres s'enfuir et apparaître Milfried, Hassanian et derrière Sun-Li et Adrian le bosco. Tous armés, ainsi que les quatre marins qui les accompagnaient.

— Vous arrivez bien, dit le capitaine. On allait servir de petit déjeuner à ces affamés.

CHAPITRE XXX

Melchior, Paulus, Santander et leur troupe progressaient constamment en territoire capitan. Ils investissaient le port et le village des habitants de cette partie de l'atoll, mais le paquebot *Miami* restait encore inaccessible et Ugo se décida pour un bon clipper australien soigneusement entretenu, bien qu'âgé de plus de soixante ans. Il était taillé pour la vitesse et il pensait rattraper son cher *Vesuvio* en une semaine.

Tout le clan Santander était consterné par la trahison du triumvir Régis qui, avec quelques complices et la collaboration des marins les plus suspects du cargo, venait de prendre la fuite avec la momie et le trésor.

Milfried raconta que Régis était arrivé par le chenal ouvert jusqu'au cargo avec les paniers d'or et de bijoux. Il avait affirmé qu'Ugo lui avait conseillé de placer ce trésor à bord du cargo et Milfried n'avait eu aucune raison de douter de cet ordre. À sa question « mais où est le capitaine Cardone ? », Régis avait répondu qu'il n'allait pas tarder à arriver. Mais peu après, ils étaient forcés, sous la menace des armes, de quitter le bord. Les marins de fraîche date n'avaient pas voulu du bosco Adrian et encore moins du chef mécanicien Sun-Li.

Lewis Santander, le grand-père de Graziela, et les hommes restés dans le village avaient assisté, la rage au cœur, au départ de leur chef félon et du trésor.

— Ses deux petits-fils sont en train de remporter la victoire. Nous ne savions pas pourquoi ce matin les Capitans ont paru découragés, nous ignorions que tu t'étais emparé du Mayor comme otage.

Le clipper pouvait prendre la mer d'ici quelques heures. Le temps de trouver des provisions et d'établir les voiles. Tout le monde participait aux manœuvres et Ugo se retrouva lui-même dans les hunes ainsi que Graziela et des Mandarins qui, bien que novices, se dévouaient avec acharnement.

Le chenal des Capitans était large, profond et d'un accès direct à la mer et, la nuit venue, le clipper australien profitant d'un vent d'ouest quitta l'atoll.

— Mais comment repérer le cargo ? demanda Graziela alors qu'elle apportait de quoi se restaurer aux hommes de quart.

Ugo était à la barre du fin voilier qui atteignait sans peine une vitesse de près de vingt nœuds à l'heure alors que le *Vesuvio* ne dépassait jamais dix nœuds, même allégé de toute cargaison.

— Pourquoi croyez-vous qu'un projecteur est fixé à l'avant depuis notre départ ?

Le clipper n'avait pas d'installation électrique, mais une centrale de gaz d'acétylène distribuait par tuyaux de cuivre de quoi s'éclairer a giorno.

— Le *Vesuvio* est un bon cargo mais avec un défaut, son arbre d'hélice laisse échapper de l'huile. Une huile qui flotte sur la mer. Sous le faisceau du projecteur la trace du cargo apparaît moirée, avec des reflets irisés. Par gestes, Milfried m'indique la direction prise et depuis quelques heures maintenant le *Vesuvio* conserve le même cap. Il se dirige vers le nord-ouest, très certainement vers les Tuamotu, où Régis et les mutins savent qu'existent des centaines d'îlots inhabités où ils pourront se réfugier un temps. De là, ils iront à Tahiti, où des commerçants chinois rachèteront quelques pierres précieuses ou des pièces d'or en toute discrétion, de quoi leur permettre de faire du charbon et de filer Dieu sait où. Il faut les intercepter dans ces îles polynésiennes car au-delà il y aura d'innombrables traces d'huile sur la mer. Ici, dans cette zone oubliée par les lignes de navigation, elle est la seule pour l'instant.

La journée suivante s'écoula sous un soleil de plomb et un vent assez faible, mais le clipper maintenait tout de même une vitesse honorable, supérieure de vingt pour cent à celle du cargo. Mais avec le coucher du soleil, le vent forçit et le magnifique voilier atteignit de nouveau ses vingt nœuds. Il plana même par moments à vingt-cinq. Toute la nuit, Ugo et Milfried se remplacèrent et la poursuite continua, âpre et fatigante. Hassanian veillait à nourrir son monde aussi bien que possible.

L'équipage était épuisé, surtout les compatriotes de Graziela, qui, peu habitués à la mer, subissaient son mal mais ne se plaignaient pas. Sun-Li, qui n'avait pas grand-chose à faire de son métier de chef mécanicien, se démenait dans la mâture pour établir les voiles ou les réduire.

— Il n'y a pas de mécanicien à bord du *Vesuvio* répétait-il avec orgueil, et la machine du cargo doit être surveillée nuit et jour.

— Régis n'est pas qualifié non plus pour diriger un vapeur, ajoutait Graziela.

Les traînées d'huile devenaient plus sombres, noires, et Sun-Li affirmait que l'équipage oubliait de vérifier le graissage des paliers.

— S'ils continuent, tout va gripper.

— Espérons que non, s'inquiétait Ugo, qui souhaitait récupérer son cher bateau en bon état.

Le vent persistait et dans les vingt-quatre heures suivantes, le clipper effectua plus de quatre cents milles, c'est-à-dire dans les sept cent cinquante kilomètres. Ils se rapprochaient des premiers îlots des Tuamotu à moins qu'ils ne trouvent le cargo en panne au milieu du Pacifique. Il y avait un arbre de rechange dans les soutes, mais ces marins amateurs ne sauraient jamais effectuer la réparation.

Une nuit, on aperçut une lumière et l'on crut qu'il s'agissait du *Vesuvio*, mais ce n'était qu'une goélette polynésienne qui faisait route vers l'est.

Ugo s'en rapprocha et dans le porte-voix demanda si le cargo avait été aperçu.

Il avait fait la demande en anglais mais il la reprit en polynésien, et cette fois on lui répondit sans réticences que le cargo en question se trouvait ancré à quelques heures de là, en face d'un îlot de corail désert. Apparemment, ils n'avaient pu franchir le récif de corail pour s'abriter dans le lagon. Le patron de la goélette donna les coordonnées de l'îlot et sur la carte Ugo vit qu'effectivement ils pouvaient l'atteindre au cours de la nuit.

— Nous essayerons de nous cacher sur la côte est puisque le *Vesuvio* serait ancré du côté ouest.

— Tu veux attaquer cette nuit même alors que nous sommes exténués ?

— Au jour, ils nous découvriront certainement. Il faut les surprendre. Ils ne sont pas plus de douze à bord. Nous aurons toutes les chances.

Ce fut le ressac de l'océan sur les récifs qui les avertit de l'approche du petit atoll et, après avoir sondé les fonds, Milfried fit envoyer les ancres. Les plus motivés pour cette attaque nocturne étaient les Mandarins, qui comptaient faire payer cher sa trahison à Régis,

Graziela la première. La chaloupe fut mise à l'eau et Ugo abandonna le clipper à Milfried et Sun-Li. Hassanian, Adrian, et une douzaine de marins et de Mandarins embarquèrent aussi.

— Ça empeste, dit le bosco lorsqu'ils aperçurent dans la nuit la silhouette du cargo. Ça empeste le gin, le vin, le vomi et le laisser-aller.

CHAPITRE XXXI

Un garçon de dix-huit ans, Tommy, utilisa la chaîne d'ancre pour se hisser à bord du cargo par l'écubier assez large pour son corps très mince. Comme le lui avait expliqué Ugo, il trouva dans une petite soute avant des cordages et surtout des échelles de corde. Il en déroula deux et l'invasion du *Vesuvio* commença. Ne restèrent dans la chaloupe qu'Adrian et un marin.

Adrian avait vu juste. Le cargo puait. Et sur le pont roulaient des bouteilles de vin vides, des tessons de bouteilles et d'assiettes. De la nourriture avariée ainsi que des traînées suspectes de vomissures étaient visibles. Une seule lampe brillait dans la passerelle, où Ugo grimpa, mais elle éclairait un endroit vide avec la barre fixée. La mer faisait osciller le bateau.

Il n'y eut qu'une seule bagarre lorsqu'on pénétra dans la cabine de Régis. Ce dernier, on l'apprit plus tard, souffrait depuis plusieurs jours du mal de mer et, affaibli, avait dû abandonner le commandement à un certain Parson qui avait été vite dépassé par les événements. Les marins, une fois l'ancre jetée, avaient fêté cette escale sans plus réfléchir. Tous étaient saouls ainsi que les traîtres du clan du Mandarin.

Régis, entendant des bruits suspects, avait pris son pistolet et tiré dès que la porte s'était ouverte, tuant un de ses anciens amis. Graziela, qui l'accompagnait, tira à son tour et le tua dans son lit d'une rafale. Lorsque Ugo, qui l'avait rejointe, donna de la lumière, ils restèrent interloqués devant le spectacle qu'offrait la cabine du capitaine. Régis avait suspendu un peu partout des bracelets, des colliers de diamants et de rubis, des diadèmes, des couronnes.

Mais dans le carré, c'était encore pire. Tous les bijoux du trésor avaient été placés en guirlandes qui allaient d'un bout à l'autre de la pièce et dans tous les sens. On avançait sous une décoration féerique dont la valeur atteignait des milliards de dollars. Les pièces d'or les plus anciennes, les plus rares avaient été versées dans les carafes en verre du bord et celles-ci, accrochées par des cordelettes, de façon que les mutins les aient constamment sous les yeux.

Sur la table centrale pourrissaient des nourritures variées. Des

boîtes de foie gras, de langoustes avaient été ouvertes. On avait tailladé plusieurs jambons à la fois, et les bouteilles pleines ou vides s'entassaient dans des corbeilles abandonnées sur le sol.

Les mutins complètement ivres ronflaient dans les autres cabines et ne purent être réveillés facilement. On les traîna donc dans la cale et l'on ne disposa pas d'assez de fers pour les emprisonner tous.

La chaloupe retourna auprès du clipper et, au jour, le beau voilier s'approcha du cargo et mouilla une ancre. Épuisé, Ugo avait tenu à veiller avec juste deux hommes, mais lorsque le clipper fut là, il trouva une cabine vide et surtout propre pour sombrer durant quelques heures dans un sommeil profond. Lorsqu'il se réveilla, il crut avoir rêvé que son cargo était d'une saleté repoussante. Milfried et Sun-Li avaient ordonné aux marins du clipper de tout nettoyer. Le corps de Régis avait été enveloppé d'un linceul en attendant que Graziela et ses amis prennent une décision à son sujet.

On avait retrouvé la momie du Gran Capitan dans une soute. Pourquoi Régis l'avait-il emportée ? Personne ne put l'expliquer. Peut-être en guise d'otage si le Mayor l'avait fait poursuivre ?

Dans la cale, les mutins et les traîtres au clan du Mandarin sortaient de leur saoulerie, effarés, ne comprenant pas ce qui leur arrivait. À l'aide d'une lance d'incendie on les avait copieusement arrosés pour les nettoyer.

— Nos traîtres seront jugés à Fantom-Harbor, dit Graziela lorsqu'on commença de prendre des dispositions pour l'avenir.

— Je garderai mes propres mutins dans la cale jusqu'à notre retour à Adélaïde. Une fois là-bas, je les enverrai au diable. Ce n'est pas à moi de les juger.

— Dans ce cas, laisse-les chez nous.

Cette proposition le rendit songeur mais il n'eut pas le temps de trop y réfléchir car Sun-Li venait lui signaler que la machine avait souffert et que, comme il l'avait craint, l'arbre d'hélice menaçait de se briser. Le graissage n'avait pas été effectué. Les mutins pourtant tous marins professionnels n'en avaient fait qu'à leur guise, et leur incurie aurait fini par les immobiliser en pleine mer.

Le clipper ne pouvait être ramené à son atoll d'origine que par des gens expérimentés et Ugo devrait partager l'équipage entre les deux navires.

— Nous allons retourner là-bas ? s'inquiéta Milfried. Mais n'est-ce pas dangereux ? Que les Capitans ou les Mandarins l'aient emporté, aucun des deux clans n'acceptera de nous laisser repartir et de risquer que nous révélions leur existence.

— Nous sommes avertis, répondit Ugo, et nous prendrons désormais nos précautions. Le Capitan Mayor est entre les mains du clan du Mandarin. La momie est ici. J'ignore ce que nous devons faire.

— Et le trésor ?

— Oui, le trésor, fit Ugo. Nous avons tout de même mérité d'en recevoir une partie.

— Il est la somme de butins accumulés au cours des siècles dans des conditions effroyables. Il est souillé du sang d'innocents !

— Cela veut dire que tu n'en veux pas ?

CHAPITRE XXXII

Sous le commandement d'Ugo Cardone, le clipper regagna l'atoll de Fantom-Harbor dans la plus totale incertitude. On ignorait si le clan l'avait emporté sur les Capitans, si l'on pouvait utiliser le port de ces derniers ou au contraire se tenir à distance prudente.

À bord du voilier, Graziela effectuait un travail de matelot ainsi que ses amis et quelques marins du *Vesuvio*. Adrian le bosco comme second. Le cargo suivait à moindre vitesse. L'arbre d'hélice avait été en partie remplacé et le rodage exigeait une vitesse réduite durant quelque temps. Milfried commandait.

Le corps de Régis était conservé dans de la glace fournie par la chambre froide du cargo. Après réflexion et concertation avec les siens, Graziela avait pensé que mieux valait le ramener au clan. Le trésor se trouvait également à bord du clipper, dans le coffre-fort de la cabine du commandant. Ces voiliers transportaient jadis de fortes sommes en or pour aller acheter le thé en Chine. Les commerçants de Shanghai ne voulaient pas de papier-monnaie mais des pièces d'or.

Le clipper filait, remontant dans un vent du sud de force moyenne, et très vite le cargo avait été perdu de vue. Lorsque Graziela l'avait rejoint dès la première nuit du voyage de retour, Cardone l'avait accueillie comme un homme sevré d'amour en proie à un violent désir, mais peu à peu leurs relations s'étaient refroidies.

Ugo restait fidèle à une image de la femme qui devait être douce et peu portée sur la violence. Or Graziela n'hésitait pas à se comporter comme un homme et même comme un homme sans trop de scrupules. Elle avait abattu Régis alors qu'elle aurait pu attendre qu'il se rende, une fois qu'il aurait compris qu'il n'avait pas d'autre solution.

Il y avait aussi ce que Morales avait dit à son sujet. Elle avait été sa concubine et il semblait qu'elle avait non seulement subi les étreintes du gros poussah mais les avait recherchées.

Ce fut elle qui, sans essayer de biaiser, décida d'avoir avec lui une conversation franche.

— Je me suis donnée à lui pour qu'il épargne mes parents. Ils avaient comploté contre les Capitans, avaient essayé de voler la

momie sans savoir qu'elle recelait le trésor. Il est hideux, certes. Suis-je perverse ? Je n'en sais rien mais j'ai connu avec lui des moments... disons que j'ai été satisfaite. Et puis, j'ai appris que mes parents avaient été exécutés et le plaisir que j'avais éprouvé m'est devenu intolérable.

Il n'osait pas lui demander si l'autre nuit, alors qu'il patageait dans l'eau du compartiment du gouvernail, Morales l'avait contrainte à partager sa couche. Elle comprit qu'il y songeait et elle dit qu'elle avait dormi avec les autres concubines, car le nabot avait dû quitter le vaisseau-cathédrale pour aller exhorter ses troupes du côté du port dans le lagon.

— Je ne te demande rien, fit Ugo, qui restait sceptique.

— Je tiens à ce que tu le saches. Il avait menacé de me contraindre mais il n'en a pas eu l'occasion. Et mes frères m'ont dit, juste avant que nous n'embarquions sur ce clipper, qu'ils avaient effectivement attaqué dans la nuit et rapidement progressé en enfonçant la résistance des Capitans.

Désormais, il prenait son quart de nuit, laissant Adrian seul dans la journée. Le bosco s'en tirait très bien et les vieux marins du *Vesuvio* prenaient un réel plaisir à participer à la course de ce beau voilier. Sa vitesse les enchantait ainsi que sa tenue de mer par les plus fortes rafales.

Dix jours plus tard, et à la tombée du jour, la forêt des mâts, qui avait si fortement intrigué Ugo la première fois, apparut à l'horizon déjà envahi par la nuit.

— Nous nous approcherons dans l'obscurité, ne sachant pas ce qui nous attend, dit-il en venant relever Adrian. Je préférerais avant de débarquer que le cargo arrive.

CHAPITRE XXXIII

Le clipper, au lever du jour, entreprit le tour du petit atoll. Ugo Cardone, l'œil rivé à son télescope, examinait soigneusement les rivages mais ne découvrait aucun détail susceptible de lui faire prendre une décision. Les épaves étaient toujours en train de pourrir sur la barrière de corail, s'amalgamant à ces récifs pour former une bande discontinue de bois délavés qui, dans certains coins, devenaient une pâte gluante que le ressac entraînait peu à peu.

Le chenal en direction du port des Capitans s'ouvrait généreusement, plein de tentations, et les amis de Graziela demandaient pourquoi on ne s'engageait pas dans le passage. L'autre chenal, celui que masquait la carcasse d'une épave pouvant être déplacée grâce à un treuil, restait toujours aussi caché.

— Ça ne me dit rien de bon, patron, si vous voulez m'en croire, et nos hommes ne sont guère emballés à l'idée de retourner dans le lagon. Qui a gagné ? Qui a perdu ? Pourquoi n'y a-t-il pas quelqu'un pour nous accueillir ?

— Tu penses au vieux Santander ?

— C'était le plus raisonnable et malgré son passé de pirate je lui fais confiance.

Ugo décida de mouiller l'ancre en face du chenal secret des Mandarins et attendit. Vers le début de l'après-midi, Graziela et ses amis s'approchèrent de la passerelle et la jeune femme demanda un canot pour se rendre à terre.

— Très bien, dit Ugo. Qu'on mette le canot de tribord à l'eau.

— Nous voulons emporter le trésor.

— Descendez à terre et revenez avec une embarcation plus puissante chercher le trésor et les hommes qui vous ont trahis pour suivre Régis. Sans oublier le cadavre de celui-ci.

Les hommes parurent mécontents et Graziela eut du mal à leur faire admettre cette condition. Ils finirent par descendre dans le canot et ramèrent vers l'ouverture cachée du chenal. Ugo, qui observait leur

départ, fut surpris de voir l'épave se déplacer et libérer le passage.

— Attention, dit-il à Adrian, avertis les amis. Je n'aime pas ça.

Car, à peine le canot dans le chenal, l'épave reprit sa place et ils ne purent suivre au-delà la progression de l'embarcation. Des heures passèrent et la jeune femme ne revenait toujours pas. Les marins veillaient de chaque bord, assez nerveux.

— Vous pensez qu'ils veulent reprendre le trésor sans nous en laisser une miette ? demanda Adrian.

— Il y a le trésor et aussi la crainte des révélations que nous pourrions faire une fois revenus dans un monde plus normal. Cette nuit, il ne faudra pas dormir. Qu'on prépare du café. Qu'on raccourcisse la longueur de chaîne d'ancre pour que celle-ci soit prête à être relevée.

La nuit était venue lorsqu'un halètement se fit entendre, celui d'une machine à vapeur.

— Notre chaloupe, dit Adrian. Quelqu'un vient à bord de notre chaloupe.

Ce fut le branle-bas de combat mais la voix de Graziela s'éleva lorsque la chaloupe s'immobilisa contre la coque du clipper.

— Capitaine Cardone ?

Ugo se pencha :

— Nous venons chercher les prisonniers, le corps de Régis et ce que vous savez.

— Nous vous envoyons une échelle de corde.

— Plutôt l'échelle de coupée pour nos différentes allées et venues.

— Pour l'instant juste l'échelle de corde.

Elle se déroula le long de la coque et Adrian alluma un projecteur à gaz d'acétylène. La chaloupe grouillait d'hommes en armes et Ugo reconnut Melchior portant un fusil mitrailleur.

— Halte, cria-t-il, le premier qui essaye de monter sera abattu. Seulement Graziela.

— Capitaine Cardone, hurla Melchior, si vous vous entêtez, vous le

regretterez. Nous avons vaincu les Capitans, pendu le Mayor et nous sommes les maîtres de l'atoll. Jamais nous ne vous laisserons repartir.

— Alors, écoutez bien, Melchior, votre trésor va passer par-dessus bord sac après sac si vous ne repartez pas. Et les fonds sont tels ici que vous ne pourrez jamais les repêcher. Même avec les scaphandres. Vous devez nous rendre cette chaloupe pour commencer et nous indemniser pour l'aide que nous vous avons apportée. Enfin, nous n'acceptons pas de rester éternellement ici.

Adrian lui serra le bras :

— Écoutez, le *Vesuvio* arrive par le quart nord-est.

Le cargo approchait effectivement et une puissante lumière de plusieurs projecteurs balayait la mer, illuminait le clipper, la chaloupe avec les hommes armés. Melchior jura et hurla quelque chose. La chaloupe s'éloigna.

Une heure plus tard Ugo montait à bord de son cher cargo, serrait Milfried et Hassanian dans ses bras, secouait la main de Sun-Li, qui montrait plus de réserve dans ses effusions.

— Jusqu'au jour, méfiance. Ils devront en passer par nos conditions.

— Melchior a donc pris le pouvoir ?

— J'ai appris à le juger durant l'affrontement avec les Capitans. Je crains qu'il ne soit pire que Morales. D'ailleurs, ce dernier avait des doutes sur sa moralité.

CHAPITRE XXXIV

Le lendemain à onze heures du matin tout était réglé. La chaloupe venait d'être réembarquée à bord du cargo et, dans un canot, un équipage mandarin attendait de monter à bord du clipper. Après une assez courte discussion, Ugo avait obtenu une partie du trésor, qui devait représenter un million et demi de dollars et qu'il comptait partager entre tous les marins à égalité, sans tenir compte du grade ou de la fonction, soit environ soixante-dix mille dollars par homme.

C'était Graziela qui avait mené les négociations. Elle avait refusé de raconter ce qui se passait sur l'atoll et avait simplement transmis à Ugo l'amitié de son grand-père.

— Il était convenu que ce trésor serait équitablement réparti entre tous les habitants pour leur permettre de gagner notre monde contemporain, répéta Ugo, mais chaque fois elle refusait de se justifier.

— Melchior a un moyen de pression sur toi ?

— Non. Je resterai dans l'île tant que mon grand-père vivra. Ensuite, nous verrons bien.

— Si tu te décides à t'enfuir, sache que tu pourras compter sur moi, même si je suis à l'autre bout de la terre.

Elle resta silencieuse, le visage figé. Il lui tapota l'épaule, descendit dans le canot qui l'attendait. Adrian le bosco guetta un signe pour ordonner aux rameurs de nager.

Ugo leva les yeux vers la rambarde du clipper mais seul un Mandarin surveillait leur départ. Le visage de Graziela n'apparut pas.

— Allons-y, dit-il en s'efforçant de cacher sa tristesse. On rejoint notre bord.

Le cargo se trouvait à six cents mètres environ du clipper. Ce dernier commençait de vibrer car l'on hissait les voiles.

— Capitaine, il y a un nageur là-bas.

Ugo aperçut la tête qui ballottait au gré des vagues. Un bras se leva

pour appeler à l'aide.

— On le repêche, dit Ugo.

— En voilà un qui n'a pas l'intention de rester dans le coin et de subir la dictature de Melchior, dit Adrian.

— Tu en connais qui voudraient y rester ?

Celui qu'on hissa à bord paraissait exténué. Il avait nagé sur deux kilomètres environ. Surpris, Ugo reconnut Paulus, l'autre frère de Graziela.

— Je pars avec vous, capitaine, avoua-t-il quand il put enfin parler. Mon frère Melchior est devenu ivre de pouvoir et je crois que ma sœur Graziela va le suivre dans son délire. Je ne souhaite pas rester dans cette île où la vie risque de devenir encore plus difficile désormais.

À deux heures, le *Vesuvio* s'éloigna lentement vers la haute mer. À l'arrière de la passerelle, Ugo regardait la forêt des mâts d'autrefois disparaître dans la brume de chaleur.

Paulus, à l'aide de jumelles, concentrait son attention sur son ancien pays d'origine. Il craignait, avait-il raconté à Ugo, que Melchior n'envoie à leur poursuite le petit paquebot de croisière pour couler le *Vesuvio*.

— Il doit réfléchir au moyen de nous empêcher de rallier un endroit où nous pourrions signaler l'existence de Fantom-Harbor.

— Personne n'est capable de commander et de faire fonctionner ce petit paquebot, répondit Ugo, qui n'y croyait pas.

Il fit un signe et la sirène résonna longuement par deux fois.

Bientôt il n'y eut plus rien sur l'océan. Fantom-Harbor s'isolait dans sa folie. Pour combien de temps encore ? Un an ? Deux ans ? D'ici peu, des aventuriers assoiffés d'or finiraient par se ruer sur cet îlot des bateaux perdus.

FIN

*Achevé d'imprimer en août 1997 sur les presses de Cox & Wyman Ltd
(Angleterre)*

FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie 75627 PARIS-CEDEX 13.

Tel : 01.44.16.05.00

Dépôt légal : septembre 1997.

Imprimé en Angleterre